

VISO

Regards sur l'Aquitaine

**BASQUES
ELLES LE VALENT
BIEN !**

**EN QUÊTE
D'OVNIS**

**LA PÊCHE,
UN ELDORADO ?**

Férias, îles de l'estuaire, nuits insolites...

**ET TOUS LES
RENDEZ-VOUS
DE L'ÉTÉ**

PRINTEMPS-ÉTÉ 2012

3€
seulement

ISSN 0397-068 - 1 - F : 3,00 €



1 234567 891248



Dans le port de
Ciboure, les palangriers
attendent les pêcheurs
pour partir en mer.

Regarde l'Aquitaine !

Un soleil radieux, une douce brise, le ressac des vagues et le babil des enfants...

– Vous êtes de passage ? Vous faites partie des 10 millions de touristes qui passent leurs vacances en Aquitaine. Vous avez dans les mains ce nouveau magazine acheté sur le chemin de la plage. Détendez-vous, oubliez le bureau. – Vous vivez ici ? Prenez le temps de redécouvrir ces terres si familières.

En feuilletant les premières pages, surprise ! *Visó* fait le pari de vous montrer la région sous un autre jour, moins attendu, tout aussi captivant. 100 pages consacrées à la culture, à la société et au tourisme.

Baladez-vous au cœur des friches industrielles de la banlieue bordelaise. Débarquez sur les îles presque désertes de l'estuaire de la Gironde. Naviguez en compagnie des matelots de demain entre Saint-Jean-de-Luz et Ciboure. Partez à la rencontre d'une famille de châtellains d'aujourd'hui. Levez les yeux, avec un peu de chance, vous apercevrez peut-être des soucoupes volantes. Et le meilleur pour la fin, la rédaction vous a concocté un agenda complet des événements phares de votre été aquitain.

Une dernière chose avant de commencer la lecture. Vous vous demandez peut-être pourquoi *Visó* ? Ce mot qui vient du gascon, une langue parlée dans toute l'Aquitaine, signifie « regarde ».

Alors, mettez vos lunettes de soleil, étalez un peu de crème solaire sur vos épaules. Tournez la page, commencez le voyage.

**Sandra Lorenzo
et Romain Barucq**

Rédacteurs en chef

6

10

18

24

28

36

38

48

52

À CÔTÉ DE SES PONTS

Vices de construction, budgets dépassés, batailles et procédures. Les ponts de Bordeaux déchaînent les passions. Des difficultés symptomatiques d'une ville incapable d'envisager sereinement le franchissement de la Garonne, une vraie malédiction.



LA QUADRATURE DU CUIR

Le Périgord réunit tous les acteurs d'une potentielle filière cuir d'exception, sans en utiliser les ressources. Histoire d'un amour vache entre éleveurs, tanneurs et maroquiniers de luxe.



LE MIRACLE DE LA PÊCHE

Gagner plusieurs milliers d'euros par mois en sortant de l'école avec un simple CAP, c'est possible. À condition de ne pas avoir froid aux yeux ni peur de la houle. Explications.



VIN : COULISSES DU BUSINESS

Éric Corbeyran, scénariste de BD, et Sébastien Portet alias Espé, dessinateur autodidacte, se sont plongés dans le monde viticole pour réaliser leur BD *Châteaux Bordeaux*. Une saga familiale déjà écoulee à 35 000 exemplaires. Interview.



BASQUES ET INDÉPENDANTES ?

Qui est la « femme basque » ? Puissante, indépendante, rebelle, elle décide de tout à la maison. Un mythe tenace. Pendant trois jours, nous sommes parties à sa recherche. Mais existe-t-elle vraiment ?



VIENS COWORKER AVEC NOUS

Pour rompre avec la solitude du travailleur indépendant, les espaces de travail collaboratifs fleurissent dans l'Hexagone. Le succès du coworking dévoile une autre idée de la vie de bureau, plus humaine.



PROMENADES INTERDITES

Ici, un seul programme : partir à la découverte de lieux habituellement fermés au public. Toits, wsouterrains ou friches industrielles. Récit d'une déambulation en forme d'éloge du vide.



LABEL HELLÈNE

Des Grecs à Bordeaux ? On connaissait les Espagnols du quartier Saint-Michel, les Portugais du cours de l'Yser. Mais des Grecs ? Rencontre avec une « diaspora » où l'on continue de se considérer comme Grec après quatre générations.



LES MYSTÈRES DU SUD-OUEST

Pour bien préparer vos vacances en Aquitaine, *Visó* vous propose son tour d'horizon de la région. Balades, bons plans estivaux, guide des plages et idées cadeaux, *Visó* pourrait sauver vos vacances.



LA BELLE ÉCHAPPÉE

Quitter Bordeaux en vélo pour aller découvrir les vignes, un défi ? L'objectif peut se révéler plus périlleux que prévu. Surtout si on en oublie d'apprécier le parcours. Chronique à bicyclette.



NUIT INSOLITE

Retranchés dans la nature, ou juste en retrait des sites touristiques majeurs, certains hébergements atypiques valent le détour. *Visó* a choisi quatre spots de charme pour changer d'univers le temps d'une nuit, ou plus...



LA POSSIBILITÉ D'UNE ÎLE

Autrefois désertées, les îles de l'estuaire de la Gironde s'offrent aujourd'hui aux regards des touristes et se réconcilient peu à peu avec leurs histoires. Une poignée d'hommes et de femmes y ont embarqué pour une vie rythmée par les marées.



FÉRIAS EN SURSIS ?

Les fêtes du Sud-Ouest méritent-elles vraiment leur mauvaise réputation ? Violences, alcoolisation, prennent le pas sur la bonne humeur des rassemblements de l'été.



AGENDA

Que faire en Gironde, en Dordogne, dans le Lot-et-Garonne, dans les Landes et dans les Pyrénées-Atlantiques cet été ? *Visó* vous offre sa sélection de sorties culturelles.



TÉMOINS DU TROISIÈME TYPE

Les ovnis survolent l'Aquitaine depuis de nombreuses années, mais personne ne s'affole. Les passionnés, observateurs, ou « contactés » sont sur le qui-vive, et n'ont pas pour autant le profil d'illuminés fêrus de science-fiction. Alors, ufo ou intox ?



OBJECTIF LONDRES

Le rugby fauteuil grille les étapes. Grâce à une progression fulgurante autant qu'inattendue, les Bleus participeront aux Jeux paralympiques de Londres. Mathieu Moreau, joueur du club de Mérignac, espère faire partie du voyage.



BIENVENUE CHEZ LES BARITAUT

La vie de château ! Beaucoup en rêvent, peu savent ce qu'elle représente. Entre difficultés financières et fantômes du passé, trois générations cohabitent au château de Roquetaillade. Une famille presque ordinaire dans une maison qui l'est un peu moins.



LA GRANDE PEUR

En 1999, la « tempête du millénaire » déferle sur les côtes françaises. Et provoque une inondation partielle de la centrale nucléaire du Blayais. Pendant quelques heures, le réacteur n'est plus sous contrôle. Heureusement, ce n'est qu'une fiction.

54

58

66

72

76

80

86

88

96

Directrice de la publication :
Maria Santos-Sainz

Directeurs d'édition :
Didier Arnaud, Julien Guintard,
Jean-François Brieu

Rédacteurs en chef :
Sandra Lorenzo, Romain Barucq

Directeur artistique :
Cyril Fernando

Rédacteurs :
Romain Barucq, Aurélie Dupuy,
Guillaume Faure, Agathe Goisset,
Julie Gonnet, Agathe Guilhem,
Guillaume Huault-Dupuy,
Adrien Larelle, Maxime Le Roux,
Sandra Lorenzo, Jérémie Maire,
Marthe Rubio, Louis Thubert,
Julien Vallet, Louise Wessbecher,
Louisa Yousfi.

Photo Une :
Jérémie Maire

Numéro spécial Imprimatur
ISSN 0397-068X

JOURNAL-ÉCOLE de l'Institut de
journalisme Bordeaux-Aquitaine

Institut de journalisme
Bordeaux-Aquitaine
1, rue Jacques Ellul
33000 Bordeaux
05 57 12 20 20
www.ijba.u-bordeaux3.fr

Visó, projet magazine de
fin d'études du Master 2,
spécialité presse écrite, édité à
2 000 exemplaires.

Imprimeur
Imprimerie Lestrade
à Cenon

Distributeur
SAD



Bordeaux

À CÔTÉ DE SES PONTS

Symptomatiques d'une ville incapable d'envisager sereinement le franchissement de la Garonne, les ouvrages y ont toujours cumulé les travers : vices de construction, budgets dépassés, batailles et procédures. Une vraie malédiction.

Texte et photos Agathe Goisset

Le 6 octobre 1925, l'aviatrice Maryse Bastié passe sous les câbles du pont transbordeur.

Document René Lemaire

LE RESCAPÉ

C'est bien connu, Bordeaux est une ville de pierre. Il a donc fallu se battre avec conviction pour sauver la peau métallique de la passerelle Eiffel. Si l'ouvrage porte le nom du célèbre ingénieur, ce n'est pas Gustave Eiffel qui en a dessiné les plans, mais les ingénieurs Paul Régnault et Stanislas de la Roche Tolay. Gustave Eiffel a seulement 26 ans lors de sa construction entre 1858 et 1860. Il sort à peine de l'école centrale et participe au projet en tant que chef de chantier. L'ouvrage sera un laboratoire d'expérimentation. Eiffel teste ici un système de construction des piles à air comprimé plutôt convaincant. Le pont bordelais lui offre de nouvelles perspectives. Son savoir-faire est désormais sollicité, sa réputation grandit. C'est la technique éprouvée à Bordeaux qui lui permettra d'élever la tour parisienne 25 ans plus tard. L'ouvrage est décidément bien mal nommé. À

la fin du XXe siècle, la passerelle piétonne atténuante disparaît. La fonction première de pont ferroviaire reprend alors ses droits, jusqu'en 2008. Cet unique pont de chemin de fer reliant les deux rives, de la Bastide à Belcier, devient insuffisant. Le « bouchon bordelais » est devenu trop important et Réseau Ferré de France (RFF) décide de construire un nouvel ouvrage pour fluidifier le trafic. La passerelle vieillissante est alors promise à la destruction. Historiens, scientifiques et famille Eiffel forment alors le noyau dur de l'association « Sauvons la passerelle ». En juin, les grues sont installées pour détruire la passerelle inutilisée. RFF a déjà retiré les rails, il faudrait un miracle pour la sauver. L'extrémité côté gare Saint-Jean est sectionnée pour permettre le raccordement du nouveau pont ferroviaire. Mais la politique de la ville en matière de sauvegarde du patrimoine est observée à la loupe. Elle pourrait remettre en jeu son classement à l'Unesco.

Surtout après la bourde du pont du Pertuis (cf Le pont sacrifié). Une demande de classement de la passerelle comme monument historique est alors réclamée de manière urgente par le ministère de la Culture.

Pendant une année, les experts s'affairent autour de la passerelle pour envisager le coût de sa destruction, de sa réhabilitation et sa valeur patrimoniale. Son classement est acté en septembre 2009, annulant définitivement sa destruction. Depuis, l'ouvrage se cherche un repreneur, et un avenir. Les propositions les plus farfelues ont été exposées lors d'un concours d'idées en 2009. Musée Eiffel ? Restaurant ? Ateliers d'artistes ? Nouvelle tour Eiffel ? Chacun y est allé de sa petite utopie. En attendant qu'un repreneur investisse le lieu et décide de sa réhabilitation, il est prévu que la passerelle fasse parler d'elle dès juin 2012. Alors, ouvrez l'œil.



La passerelle Eiffel mesurait 500 mètres avant d'être sectionnée en 2008.



Construit en 1848, le pont ferroviaire devait relier les gares des deux rives.

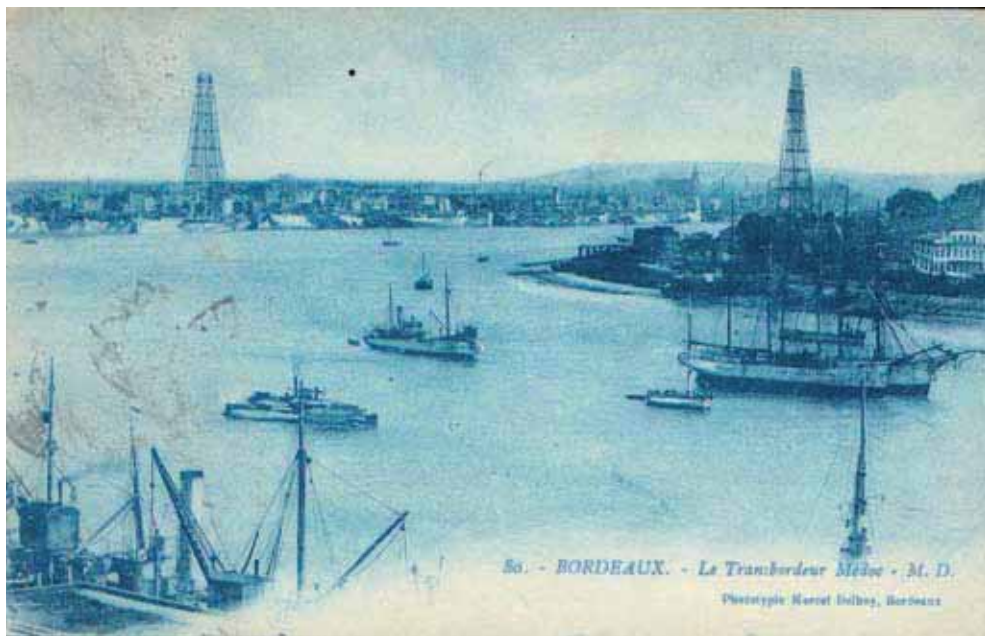


LE FANTÔME

Pendant cinquante-neuf ans, les Bordelais ont espéré ce pont. Personne ne le verra jamais. Le pont transbordeur devait permettre de traverser la Garonne en deux minutes à bord d'une nacelle suspendue au ras de l'eau. Il était prévu entre le cours du Médoc et le quai de Brazza, à l'emplacement du futur pont Bacalan-Bastide. En 1910, après déjà plus de vingt années de palabres entre les différentes autorités locales, la première pierre de l'édifice est enfin posée. Le président de la République, Armand Fallières, a fait le déplacement accompagné de quatre ministres. L'événement est important. Avec ses 400 mètres de long et ses deux pylônes de 95 mètres de haut, le pont transbordeur de Bordeaux

doit être le plus grand du monde. Le cahier des charges prévoit qu'il puisse transporter une charge de 50 tonnes, des piétons comme des véhicules. Si les travaux ne doivent s'achever que trente mois plus tard, les détails sont déjà réglés. Même le prix de la traversée est fixé.

Mais la Première Guerre mondiale ralentit considérablement les travaux. En 1917, seuls les deux pylônes s'élèvent au milieu de la Garonne. Et le Conseil supérieur des ponts et chaussées n'a toujours pas validé la technique à employer pour construire le reste de l'ouvrage. Le feu vert n'arrivera qu'en 1928. Cela fait alors 18 ans que le projet a démarré, et les prévisions budgétaires ne sont plus d'actualité. Le coût du projet a triplé, et la société du pont transbordeur ne peut plus assumer. Malgré les nouvelles subventions accordées par les collectivités locales et la pression de la population qui attend son ouverture, le pont transbordeur de Bordeaux ne verra jamais le jour. Ses pylônes et ses câbles sont détruits par les bombardements allemands le 18 août 1942. Les matériaux seront récupérés au prix de la ferraille.



Le projet n'ira jamais au delà des deux pylônes et des câbles.

Image : prêt de La Maison du collectionneur

LE SACRIFIÉ

Difficile de ne pas avoir entendu parler du pont du Pertuis. C'était le dernier pont à culasse de France. « C'était », parce qu'il a été détruit en

décembre 2007. Au terme de plusieurs années de tergiversations. Avec son architecture particulière, son platelage et ses croisillons métalliques, ses passerelles piétonnes et sa construction de brique rouge

attenance qui abritait la machinerie, le pont du Pertuis était considéré comme le symbole du quartier Bacalan. Il trônait entre les bassins à flot numéro 1 et 2 depuis sa construction en 1911. Sa particularité était, au titre de pont à culasse, de tourner autour d'un axe décentré à l'arrière de l'ouvrage. Malgré son classement « patrimoine remarquable » par l'Icomos (Conseil international des monuments et des sites), la mobilisation des Bacalanais, plusieurs pétitions et lettres envoyées à l'Unesco pour tenter d'empêcher sa démolition, le pont du Pertuis sera remplacé en 2008. Le port autonome ne souhaite alors

LE DÉGLINGUÉ

Quatre tout petits millimètres ! Ce sont eux les responsables, depuis septembre 2010, de tout le barnum qui entoure le pont tournant des écluses aux Bassins à flot. Ce pont principal, construit en 2009 pour accueillir les voitures, les piétons, les cyclistes et le tramway, est interdit d'accès aux rames de la ligne B depuis septembre 2010. En cause : un défaut d'alignement des rails. Pour que le tram puisse circuler en toute sécurité, les travées métalliques ne doivent pas être espacées de plus d'un millimètre. Or,

entre le quai de Bacalan et la rue Achard, les mesures ont indiqué des manquements de 5 millimètres. Lorsque le pont tourne pour laisser passer les bateaux, il ne revient pas parfaitement à sa position initiale. Pendant plusieurs mois, les spécialistes se sont relayés au chevet de l'ouvrage. Armés de capteurs ou de réglettes, certains étaient même postés jour et nuit sur les lieux pour essayer de comprendre ce qui pouvait bien clocher. Plusieurs explications ont été avancées. Une conjugaison de problèmes techniques et climatiques : dilatation de l'ouvrage due aux fortes chaleurs

de l'été 2009, dispositifs de sécurité mal réglés, cylindre porteur rayé, inondation des fosses abritant les vérins... Une tentative de meulage des rails a été lancée pour limiter la distorsion de l'ouvrage. En vain. Depuis 2010, le tram reste interdit de passage sur ce pont. Il emprunte le « pont de secours », voisin, pour relier Bacalan. La Communauté urbaine a saisi le tribunal administratif pour juger des responsabilités et sortir peut-être de ce bourbier. L'idée de reconstruire entièrement l'ouvrage se profile. Il a déjà coûté 3,5 millions d'euros, hors frais de remise en état.

Un alignement imparfait des rails empêche désormais le tram de passer.



pas assumer la réhabilitation du pont, fermé à la circulation depuis près de dix ans pour raison de sécurité. Les 25 mètres du pont tournant sont démolis et remplacés par un pont levant de 8 mètres. L'Unesco réagira plus tard. Après la polémique engendrée par la destruction de ce pont, le comité rappellera à l'ordre la Mairie et insistera sur l'importance de la préservation du patrimoine pour la conservation du label. Des remarques favorables à la conservation de la passerelle Eiffel. Aujourd'hui, aux Bassins à flot, comme un cadeau de consolation, le bâtiment de la machinerie est toujours visible, mais vide.



L'ancien pont tournant a été remplacé par un pont à travée levante.



Dordogne

LA QUADRATURE DU CUIR

Le nord du Périgord réunit potentiellement tous les acteurs d'une filière cuir d'exception. Pourtant, seule une part infime des cuirs de veaux élevés dans la région terminera en sac en main. Tandis que la majorité des peaux de première qualité sont importées d'Allemagne. Histoire d'un amour vache entre éleveurs, tanneurs et maroquiniers de luxe.

Textes et photos Louise Wessbecher, avec Adrien Larelle

Dans sa tannerie de Saint-Pardoux-la-Rivière, Marek Sus vérifie la qualité des cuirs.

Sur les hauteurs de Cognac-sur-l'Isle, Damien Marty élève ses bovins. Près de quatre-vingt vaches limousines engraisent sous le hangar de tôle verte et rouge délavée. A l'extérieur, les veaux s'agitent dans les 140 hectares. L'une des petites bêtes répond aux sifflements du jeune agriculteur en blouse kaki et vient se frotter à ses bottes de caoutchouc : « *Celui là, je l'ai élevé au biberon. Je devrais l'engraisser, mais je crois que que je vais le garder, je l'aime bien* », raconte Damien. Toutes les autres sont destinées à l'abattoir, pour

la filière viande. C'est dès cette étape que le circuit local du Périgord vert, cette zone au nord du département, est brisé. Les bêtes de Damien Marty ne sont jamais abattues à Ribérac, rarement à Thiviers pourtant situé à moins de 10 km de là. Elles partent dans différentes régions de France, là où le prix concédé à l'agriculteur sera le plus élevé.

Des peaux inconsidérées

Pour un bovin moyen de 400 kg, Damien obtiendra quelque 1 000 euros. Et pour sa peau, rien. Le cuir, comme les abats, ne sont pas payés à l'agriculteur. Ce « cinquième quartier » appartient à l'abattoir par usage. Sans rémunération, difficile de ne pas comprendre pourquoi les éleveurs portent peu d'attention à la peau de leur troupeau. Pourtant, aujourd'hui, la situation économique est telle que même si le prix d'une peau est moindre, « *on ne peut plus s'en passer. Il faut que nous soyons rémunérés sur la valeur du cuir, et sa plus-value* », insiste Damien Marty. La soixantaine d'euros que représente une peau brute « *permettrait de compenser, par exemple, les frais de vaccination et de*

" IL FAUT QUE NOUS SOYONS RÉMUNÉRÉS SUR LA VALEUR DU CUIR, ET SA PLUS-VALUE. "

Damien Marty, éleveur



traitement des parasites sur les jeunes veaux ». Alors, pour espérer vendre les peaux de leurs animaux, les éleveurs doivent faire des efforts pour en augmenter la qualité. Aujourd'hui en France, seuls 7% des cuirs sont de première qualité, contre 70 % en Allemagne ou en Irlande par exemple. Toutes les clôtures barbelées qui entourent les prés d'élevage doivent être remplacées par des fils lisses. Comme on protège les coins de meubles des enfants, les saillies des glissières et barrières doivent être effacées. Les cornes souvent très pointues des vaches doivent être coupées. Car à chaque fois que l'animal se gratte ou se blesse, la peau est abîmée. Et ces cicatrices marquent définitivement le cuir.

Blocage administratif

C'est là que le PER (Pôle d'excellence rural) entre en jeu. Ou plutôt devait entrer en jeu. Le projet original mené par la Chambre économique de la Dordogne prévoyait de soutenir financièrement 70 éleveurs du département pour adapter les exploitations à la production de peaux de 1^{ère} catégorie. C'était

sans compter sur le rejet de ce point par la Datar (Délégation interministérielle à l'aménagement du territoire et à l'attractivité régionale). Le regard posé sur ses bêtes, Damien Marty confesse sa déception « *d'avoir été rejeté du projet alors que nous sommes le premier maillon de la chaîne* ». Claire Crouzal, chargée de mission à la Chambre économique en est consciente : « *La qualité ne peut être au rendez-vous si les éleveurs ne sont pas les premiers bénéficiaires* ». Pour contourner le rejet de la Datar, elle a étudié les différentes aides européennes possibles et trouvé une solution. Pendant trois ans, une trentaine d'agriculteurs, Damien Marty en tête, devrait pouvoir bénéficier du programme Leader.

La viande avant tout

A quelques kilomètres des prés verts de Damien Marty, le bourg de Thiviers voit passer chaque semaine près de 700 bêtes. Venues de tout le département, elles finissent leur vie aux abattoirs Arcadie. Ici encore, c'est le prix du marché de la viande qui mène la danse. On veille surtout à gar-

der la viande intacte. Et le cuir au second plan. Sur la chaîne, des premières entailles sont faites au couteau circulaire, puis la bête est dépouillée du haut vers le bas au poste de « l'arrache-peau ». Un travail technique et précis qui n'est pas infallible. « *Le couteau doit passer dans le gras, juste entre la peau et la viande* », explique Jérôme Chipault, responsable d'exploitation à Thiviers. Et de concéder que « *ce matin par exemple sur les 80 veaux abattus, il y a forcément eu 3-4 coups de couteau dans le cuir* ». Mais à ce stade là, au milieu des poils, rien n'est vraiment visible.

Les peaux quittent ensuite la chaîne d'abattage sur un tapis roulant, à destination de la salle des cuirs. Dans

»»

- [1]- À Cognac-sur-l'Isle, les vaches sont écornées pour éviter les blessures.
[2]- Les bêtes de Damien Marty sont de race limousine.
[3]- Elles sont élevées et engraisées sur l'exploitation.

cette pièce réfrigérée à 6°C, deux employés sont chargés de mettre à plat, trier et saler les peaux. Elles sont empilées en palette de 30 à 50 pièces, selon le type d'animal. Le travail des abattoirs s'arrête là. Et la trace de l'éleveur propriétaire des peaux aussi. « *On met des bagues d'identification sur les peaux, mais c'est uniquement en cas de risques sanitaires. Et vu qu'elles gênent le travail des tanneurs, elles sont rapidement enlevées* », décrit Jérôme Chipault.

Désaccords de rémunération

Son intérêt pour le PER cuir ? Il reste plutôt évasif à ce sujet : « *Le sous-préfet est venu nous chercher pour nous impliquer dans ce projet* ». En fait, les abattoirs de Thiviers avaient déjà un gros projet d'extension et de mise aux normes à 2,5 millions d'euros prévu pour les mois à venir. L'agrandissement et la réorganisation de la salle des cuirs en font partie. Les subventions publiques obtenues dans le cadre du PER devraient atteindre 133 500 €.

Quant à la rémunération des agriculteurs pour leurs peaux ? La réponse est encore plus floue : « *Là dessus on est ouvert, tout reste à faire* ». Ce qu'il sait, c'est que la commercialisation du cuir restera à l'abattoir, et seule « *une partie de la plus-value,*

si elle existe, pourrait être remise à l'éleveur ». Les abattoirs de Thiviers comme ceux de Ribérac ou Boulazac ne sont pas prêts à renoncer à leur « cinquième quartier ». Les palettes constituées à Thiviers traversent la France en largeur pour rejoindre les tanneries Roux à Romans, dans la Drôme. Une fois tanné, ce cuir de seconde, troisième voire quatrième qualité sera vendu en Chine et utilisé pour de l'ameublement.

Priorité au cuir importé

Saint-Pardoux-la-Rivière. A 600 km de Romans, 10 000 km de Pékin, et seulement 21 km de Thiviers. Le village de pierre d'un millier d'habitants abrite l'une des 21 tanneries françaises. Au bord de la Dronne, les trois bâtiments discrets semblent presque abandonnés. Seule une petite étiquette sur la boîte aux lettres indique les Tanneries de Chamont, installées ici depuis plus d'un siècle. Marek Sus, un ancien d'Hermès, président des Tanneries depuis vingt ans, n'y traite que du cuir de première qualité. Du cuir non-français. Importé de Bavière en Allemagne, ou d'Irlande, les champions du cuir haut de gamme, pour 60 à 110 € la pièce. Les 15 000 m² de peaux traités chaque année sont revendus au final cinq fois plus cher à de gros bonnets de l'industrie du luxe français comme Hermès ou

>>>



AU NOM DU PER

En 2010, la Chambre économique de Dordogne a monté un dossier de six projets visant à mettre en valeur la filière cuir locale. L'Etat, via la Datar (Délégation à l'aménagement du territoire et à l'action régionale), a accepté de soutenir cet objectif, scellant la création d'un Pôle d'excellence rurale

(PER). Le budget global des investissements s'élève à 1,34 million d'euros. L'Etat finance le projet à hauteur de quelque 361 000 euros. La grande majorité des dépenses restent à la charge des porteurs du projet (abattoirs et tanneries), du Conseil général de Dordogne et du Conseil régional d'Aquitaine.

[1] - À Saint-Pardoux-la-Rivière, les peaux arrivent juste salées.
[2] - Après le tannage, place au séchage.
[3] - Ce n'est qu'à ce moment qu'on distingue les cicatrices.





Les morceaux de cuir sont assemblés dans les ateliers CWD à Nontron.

CWD Sellerie. Avant cette étape, chaque peau subit près de 150 opérations. Le président veille à n'utiliser que la partie la plus noble de la peau : l'arrière. Les chutes (collet et flanc) sont revendues à des tanneries espagnoles ou portugaises.

Dans le premier hangar, l'odeur prend au nez et à la gorge. Les effluves des peaux entreposées se mêlent à celles de la chaux et des tannins. Au-dessus des têtes des ouvriers, deux immenses foulons en bois tournent à un rythme lent. Le premier, rempli de chaux, sert à la dissolution des poils. Les peaux y restent pendant une semaine. Elles sont ensuite mélangées aux tannins pendant deux semaines dans le deuxième tonneau. Si la

majorité des tanneries utilise le chrome, ici les tannins sont végétaux : extraits de mimosa, de châtaignier et de chêne. C'est l'étape principale du tannage qui rend la peau imputrescible.

Des peaux trop abimées

Ce n'est qu'après ces étapes, puis le séchage qu'apparaissent celles que Marek Sus redoute. Les griffures, les traces de frottements, les cicatrices. Elles sont courtes et regroupées à certains endroits. Occupent parfois toute la longueur de la peau. La plupart sont refermées. Certaines encore ouvertes datent de moins de quinze jours avant l'abattage de l'animal et n'ont pas eu le temps de cicatriser. « Ces peaux là sont complètement invendables, même après les étapes de coloration et de cirage », déplore le président qui rejette sans hésiter la faute sur les éleveurs, et surtout sur les barbelés. Et c'est en cela qu'il croit à l'intérêt du PER. « Il faut structurer la filière verticalement pour rendre le marché de la peau française efficient et augmenter le pourcentage de cuir de premier choix », insiste-t-il. Mais le chef d'entreprise est réaliste. La structuration de la filière va prendre du temps. À partir du moment où les éleveurs auront fini par adapter toutes leurs clôtures, il faudra encore attendre cinq ans, âge

II CES PEAUX LÀ SONT COMPLÈTEMENT INVENDABLES. "

Marek Sus, tanneur



53% du chiffre d'affaires de l'entreprise est réalisé à l'export.

auquel les bovins nés et élevés au milieu de fils lisses iront à l'abattoir. Dans le cadre du PER, la tannerie de Marek Sus va bénéficier d'un projet à 730 000 € pour construire un nouveau bâtiment de finissage. L'objectif est de permettre d'augmenter le volume de peaux traitées pour répondre à la demande croissante des industries de la maroquinerie et sellerie implantées en Dordogne.

Un déchet alimentaire devenu valeur ajoutée

CWD Sellier est le dernier maillon de la chaîne du Périgord vert. Avec Hermès et Repetto. Peu ou pas impliqués, ces deux maroquiniers de luxe n'ont pas souhaité s'exprimer sur l'intérêt de mise en valeur d'une filière cuir locale. D'ailleurs, ils ne se fournissent pas dans la région, mais majoritairement auprès de tanneries à l'étranger. À la tête de CWD, la sellerie de luxe installée à Nontron, la réaction est toute autre. Laurent Duray, le directeur, est fasciné par le cuir, « ce déchet de l'alimentation qui devient valeur ajoutée », s'amuse-t-il. Il croit avec ferveur en ce projet. Presque un peu trop puisqu'il avoue son « côté visionnaire ». Pour lui, la structuration de la filière doit permettre de remettre l'agriculteur au cœur des attentions et d'améliorer leur rémunération. La traçabilité de la peau est primordiale, « il faut savoir qui en est le propriétaire ». Dans ce cas, Laurent Duray s'engage à acheter la peau à un taux fixe et plus élevé, pour ne plus être dépendant des marchés. En fait, cela ne changera pas son prix global de fabrication puisque le cuir, de meilleure qualité,

II LES INDUSTRIES DU LUXE AURONT DES PROBLÈMES D'APPROVISIONNEMENT EN CUIR. "

Laurent Duray, maroquinier

améliorera les conditions de fabrication de ses selles et réduira les chutes. Le chef d'entreprise explique son engagement par « une marque d'altruisme, une volonté de replacer l'homme au cœur de la cité ». Et si ce n'était pas plutôt une occasion de travailler son image de marque avec une production « made in France » de A à Z ? Il révoque aussitôt, d'ailleurs le « made in [le] laisse sceptique : mes boucles en métal, je les achète à un groupe allemand qui les fabrique en Chine. Mais puisque ce sont les meilleurs, pourquoi vouloir changer ? »

Les grands maroquiniers peu concernés

Si ce Parisien s'engage pour valoriser le Périgord vert, c'est parce qu'il croit en une répercussion nationale de cette expérimentation locale. « Dans quatre ou cinq ans, les industries françaises auront des problèmes d'approvisionnement et nous disposons en France de la quantité d'éle-

vage pour fournir toute l'industrie du luxe », développe-t-il. Aujourd'hui les fleurons de l'industrie française, Hermès au premier plan, ne peuvent se permettre d'entrer frontalement dans le problème. Et risquer de se mettre à dos leurs négociants et tanneurs, piliers actuels de leur circuit de production. Pourtant tous pourraient tirer profit de la création de filières cuir en France, synonymes de réduction de coût d'importation et de transport. Sans compter sur la mise en avant d'une matière première et d'un savoir-faire locaux. Après tout, à la boucherie, le nom de l'élevage dont est issu un morceau de boeuf est un gage de qualité, alors pourquoi ne pas connaître l'origine exacte du veau transformé en sac Kelly par Hermès? Impossible de savoir dans combien de temps la filière pourra arriver à ce résultat. Le plus dur reste que chaque acteur accepte de jouer le jeu. Petit à petit, le PER, comme une aiguille, doit permettre de relier chacun de ces points sur un fil commun. Un travail de haute couture. ◀



En Aquitaine, le secteur ne connaît pas la crise

LE MIRACLE DE LA PÊCHE

Gagner plusieurs milliers d'euros par mois en sortant de l'école avec un simple CAP, c'est possible. À condition de ne pas avoir froid aux yeux ni peur de la houle. Explications.

Textes Marthe Rubió, photos Jérémie Maire.

Sur le parvis du lycée, Valentin, 17 ans, tire longuement sur sa cigarette. Il la tient entre le pouce et l'index, à la dure. Jogging, baskets et sweat-shirt, l'adolescent n'avait jamais mis les pieds sur un bateau avant d'intégrer le CAP matelot du lycée de Ciboure, au Pays basque (le seul lycée maritime de la région Aquitaine). « *J'avais été jeté de partout, plus personne ne voulait de moi, j'aurais jamais pensé finir matelot* », raconte le collégien, mi-fierot mi-honteux. Ce lundi, Valentin se fait rappeler à l'ordre dans le bureau du directeur. Il a récemment été interdit de sortie de ski pour faute disciplinaire. « *C'est la dernière fois que tu fais ça ! J'annule la sanction mais si tu recommences, c'est la porte* », menace Jacques Sechet, le directeur au physique de capitaine Haddock du lycée maritime. On ne connaîtra pas la faute commise par l'adolescent, mais le directeur confirme qu'en classe, Valentin « *fait souvent le bazar, car il s'ennuie ferme* ». L'après-midi, l'adolescent a cours de manœuvre. Le temps est au beau fixe, la houle est légère : météo idéale pour faire travailler les élèves à la conduite du bateau. « *On largue !* », tonne le professeur alors que les petits matelots sont montés à bord. « *Plus vite que ça, qu'est-ce que vous foutez ?* ». Quelques minutes plus tard, les voils au large. Les vagues se font de plus en plus creuses et le bateau tangue franchement. Valentin est métamorphosé. « *C'est ce que je préfère, quand on sort en mer* », avoue-t-il le regard doux. Le petit caïd s'est transformé en premier de la classe, attentif aux moindres remarques du professeur, brillant à la barre, prompt à obéir aux ordres hurlés par le capitaine. Valentin a peut-être

échec scolaire, allergiques aux salles de classes, parfois à la dérive. Car la mer n'est pas rancunière et peu regardante du passé de ceux qui l'écument. « *Tu taffes tu as ta part ! Peu importe d'où tu viens* », balance Jérémie, un marin pêcheur de 30 ans. Boucle d'oreille en or et piercing à l'arcade, ce baroudeur de l'océan n'a pas la langue dans sa poche. Son confrère, Didier Volant, non plus. « *J'étais un petit délinquant sans avenir avant d'embarquer sur un bateau* », raconte l'armateur et capitaine de l'As des As, un chalutier amarré à Arcachon. Accoudé sur la petite table en bois de la soute du bateau, bleu de travail et bonnet de marin enfoncé sur la tête, il établit avec son équipage la liste de courses à faire avant de partir au large quatre jours. Alain, 28 ans, cicatrice au sourcil, cheveux ébouriffés, raconte à son tour sa « première fois » en mer en roulant une cigarette, la voix teintée de sagesse. « *J'avais 16 ans, je zonais car j'avais arrêté l'école depuis plusieurs années. Je traînais sur le quai les mains dans les poches. On m'a proposé de partir faire une marée. Ça m'a plu* ». Aujourd'hui, l'ancien zonard est marin depuis dix ans, marié et père de deux enfants. « *Main-tenant, j'ai des responsabilités* », répète-t-il.

Des salaires alléchants

Le parcours de son petit frère de 21 ans est tout aussi remarquable. Les bras couverts de tatouage et la barbe fournie, Julien a déjà tout du vieux loup de mer. « *A l'école, ils n'arrêtaient pas de me répéter : "Jamais t'y arriveras dans la vie"* », se rappelle-t-il sans quitter des yeux le filet qu'il est en train de réparer mécaniquement.

« *J'aimerais tellement aller les voir aujourd'hui et leur dire que j'ai réussi* », ajoute-t-il revancharde. Son parcours est exemplaire. Sorti du lycée de Ciboure à 16 ans, son CAP de matelot en poche, il commence immédiatement à travailler. Aujourd'hui, le petit marin déclare gagner entre 4 000 et 11 000 euros par mois, selon les marées. Il fait même construire une maison d'une va-

leur de 300 000 euros. Une ascension express à faire pâlir d'envie de nombreux jeunes de son âge. « *Dans la pêche y a du pognon* », affirme Jérémie, en connaissance de cause. Tout au moins en Aquitaine. Dans le numéro spécial du magazine d'économie maritime *Le marin* de février 2012 (voir encadré), deux articles sont consacrés à l'« *envolée du chiffre d'affaires du port de Saint-Jean-de-Luz* » et à la bonne dynamique de la criée du port d'Arcachon. Dans les ports de la Côte d'Argent, nombreux sont les jeunes marins déclarant des salaires aussi alléchants. L'un a 25 ans et ne gagne « *pas moins de 4000 euros pas mois* ». L'autre en a 23 et a gagné 6000 euros la semaine précédente. Un troisième parle de son cousin parti

>>>

"J'ETAIS UN PETIT DELINQUANT AVANT D'ALLER EN MER"

Didier Volant

intégré le CAP par hasard, mais aujourd'hui, il est le seul de sa classe à être bien décidé à devenir marin pêcheur. Lors des stages qu'il a effectué à bord de bateaux de pêche, il est l'un des rares chanceux du CAP à avoir été payé. Une particularité qui a achevé de le convaincre. « *C'est dur, mais maintenant que je suis là, je ne lâche pas. Je sais que quand je travaillerai dans la pêche, je vais faire de grosses sommes* », confie le petit marin.

«Tu taffes, tu as ta part!»

Dans les ports du littoral aquitain, on retrouve beaucoup d'anciens petits Valentin. Des anciens gamins pommés, en

BONNE PÊCHE

D'après le comité régional des pêches maritimes d'Aquitaine le chiffre d'affaires de vente à la criée a augmenté de 45% par rapport à 2010 sur le port de Saint-Jean-de-Luz et de 14% sur le port d'Arcachon en 2011. La criée d'Arcachon est d'ailleurs une des premières criées fran-

çaises si on regarde le classement des prix moyens de vente. Mais ces bons chiffres d'affaires sont fortement dépendants de nombreux facteurs, et loin d'être stables. D'après le numéro spécial du magazine *Le Marin* de février 2012, si pêche française se porte très bien, c'est grâce au

prix actuelles du carburant et du poisson, qui ne s'envolent pas. Mais cela fait bien longtemps que la conjoncture n'a pas été aussi favorable. Enfin, d'après le journal d'économie maritime, si la situation économique de la pêche est globalement positive, ce n'est pas le forcément le cas

dans les autres régions de France. Les ports de la Manche et de la Méditerranée souffrent de difficultés liées aux réglementations fortes entourant la pêche au cabillaud et au thon.

Julien,
21 ans,
gagne
4 000
euros par
mois



pêché le thon, gagnant 11 000 euros les mois de bonne pêche. Une sorte de rêve américain en plein cœur de l'océan Atlantique. « *C'est un métier où tout le monde a sa chance. Tu gagnes ta vie à la force du poignet, il suffit d'être motivé. C'est la beauté de notre travail* », affirme Didier Volant. Des bras musclés et surtout beaucoup de motivation : voilà les uniques conditions pour devenir un bon marin. La richesse du métier tient aussi au fait que les matelots peuvent facilement prendre du galon. « *La promotion sociale est possible tout au long de la vie de marin* », confirme Marie Roux, secrétaire des formations pour adultes proposées par le lycée de Ciboure.

La relève n'y est plus

A mesure qu'ils acquièrent de l'expérience, les marins peuvent retourner au lycée suivre des formations professionnelles leur permettant de prendre plus de responsabilités. L'échelle la plus basse pour naviguer est le Certificat d'initiation nautique (CIN), une formation de deux mois donnant la qualification de matelot, obligatoire pour travailler en mer. Puis la formation *Capitaine 200*, acquise après quelques mois de cours et un an de navigation, permet de devenir capitaine d'un petit navire de 250 kilowatts, et la *Capitaine 500* d'un bateau de 500 kilowatts. Aucune obligation de scolarité préalable n'est requise et les forma-

tions sont la plupart du temps entièrement financées par la région. Sur l'échelle sociale, ces diplômes se traduisent par une évolution du nombre de « parts » touchés par les marins, c'est-à-dire une augmentation de leurs salaires. En général, les matelots gagnent une part de pêche et les capitaines entre deux ou trois. Les perspectives d'évolution sont donc bien réelles. Ambitieux, le jeune Valentin, encore en CAP matelot, a d'ailleurs déjà en tête de passer le *Capitaine 200*, tout comme Julien, qui compte bientôt commencer la formation. En Aquitaine, les jeunes matelots arrivant sur le marché sont devenus très prisés des équipages. D'après l'étude achevée en janvier 2012 par « Aquitaine cap métier » sur les métiers de la mer, le secteur souffre d'un vieillissement de la population chronique. Didier Volant s'alarme : « *Aujourd'hui, la relève n'y est plus du tout. On manque de jeunes. Il n'y a que des plus de trente ans, les petits matelots motivés sont devenus une denrée extrêmement rare* ». Pour beaucoup de capitaines déplorant le manque de main d'œuvre, la faute revient à la mauvaise image de la pêche. Une image teintée de crise, de problèmes d'alcoolisme et d'addiction à la drogue.

Neuf morts en 15 ans

Certains marins soulignent que travailler dans la pêche par pur opportunisme est voué à l'échec. La plupart des matelots aux salaires mirobolants sont avant tout amoureux de l'océan. « *Si j'en suis ici aujourd'hui, ce n'est pas une question d'argent, précise Julien, j'aime ce que je fais, j'aime la mer, et c'est pour ça que j'en suis arrivé là* ». Ne rechignant pas à travailler dur, ces jeunes loups de mer n'ont pas froid aux yeux. Après des journées de plus de trente heures à tirer le poisson, des repas composés de « *trois sacs à patates et de pain sec* », des nuits de gros temps à endurer la colère des flots, les petits matelots ont bien mérité leur salaire.

II DÈS QUE JE NE VOIS PLUS LA TERRE, J'AI UN SENTIMENT D'IMMENSITÉ»

Thomas



[1]- Ramuntcho, en CAP matelot, pendant le cours de manœuvre.

[2]- Jeremy, 30 ans, est capitaine sur les navires franco-espagnols.

[3]- Johan, 21 ans, va bientôt commencer la formation «Capitaine 200».

[4]- A droite, Valentin., en CAP matelot



La mer est aussi dangereuse. Depuis ces quinze dernières années, le lycée maritime de Ciboure, qui ne compte que 150 élèves, déplore neuf morts : trois accidentelles, trois suicides et trois morts dans des circonstances floues. Les marins ont rarement ou pas du tout de contrats. Comme chaque armateur décide lui-même des conditions de rémunération à bord, c'est à celui qui trouvera le bateau offrant les meilleures conditions. Certains capitaines respectent les contrats, d'autres renvoient les « paresseux » du jour au lendemain. Mais les matelots peuvent aussi prendre leur clics et leurs clacs quand ça leur chante.

Didier Volant a lui-même vu passer de nombreux matelots. « *Beaucoup vont voir si l'herbe est plus verte sur d'autres bateaux, mais c'est pour mieux revenir ensuite, car peu de capitaines sont aussi équitables que moi* », plaisante-t-il avant de préciser, ironique : « *C'est un métier très libéral. C'est sa richesse. Si certains cherchent à faire les 35 heures, c'est sûr qu'il ne faut pas s'orienter dans la pêche* ».

Les conditions du métier sont dures, mais la mer sait aussi remercier ses marins. « *Dès que je ne vois plus la terre, je suis bien. J'ai un sentiment d'immensité* », raconte Thomas, 25 ans, jeune ma-

rin pêcheur de Ciboure. Alain, lui évoque les repas avec l'équipage. « *On rigole tout le temps. On vit à bord toute l'année, alors on connaît presque mieux les autres membres de l'équipage que notre propre famille* ». Tous ont les yeux qui brillent à l'évocation de leur moment préféré : la fameuse pêche miraculeuse. Jeremy, jeune marin de 23 ans titulaire du CAP matelot de Ciboure, évoque la magie de cet instant. « *On s'engueule souvent pour la manœuvre. On est fatigué. Mais une fois que le poisson est sur le pont, c'est comme un trésor, l'équipage est toujours content* ». ◀



Business du vin

«ON DÉCRIT LES COULISSES»

Éric Corbeyran, scénariste de BD, et Sébastien Portet alias Espé, dessinateur autodidacte, se sont immergés dans le monde viticole pour réaliser leur BD « Châteaux Bordeaux ». Une saga familiale déjà écoutée à 35 000 exemplaires. Interview.

Propos recueillis par Aurélie Dupuy

Comment est né le projet Château Bordeaux ?

Éric Corbeyran : L'idée vient de Jacques Glénat*, grand amateur de vins. Je vis à Bordeaux, au cœur de la centrifugeuse du « pinard ». Je n'avais pourtant jamais osé un tel projet, par timidité. Le sujet ne m'avait même pas effleuré alors qu'il possède une matière incroyable. Jacques Glénat m'a présenté des professionnels du vin, Fabien Teitgen, directeur technique de *Smith Haut Lafitte* (un Pessac-Léognan), Alan Sichel, un négociant bordelais, etc. Ils m'ont apporté des conseils et ouvert de nouveaux horizons. Avant de les rencontrer, je voyais juste où je mettais les pieds sans avoir de vision sur la longueur.

Espé : Les courtiers, les négociants, les collectionneurs... Tous les rouages du milieu viticole sont abordés dans cette BD. Les amateurs de vin peuvent observer les différents acteurs qu'ils ne rencontrent quasiment jamais. *Châteaux Bordeaux* présente les coulisses.

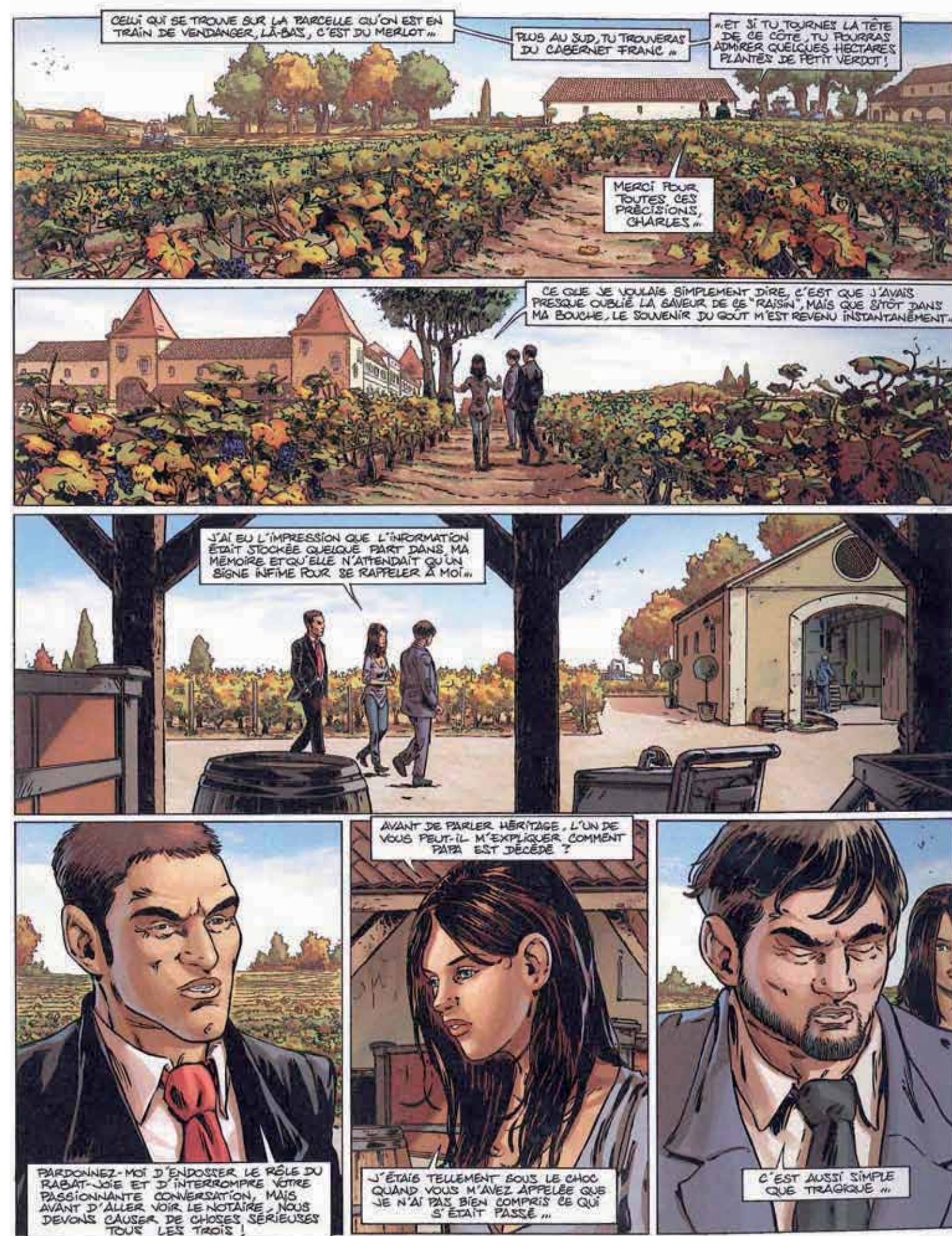
Comment avez-vous appréhendé le sujet ?

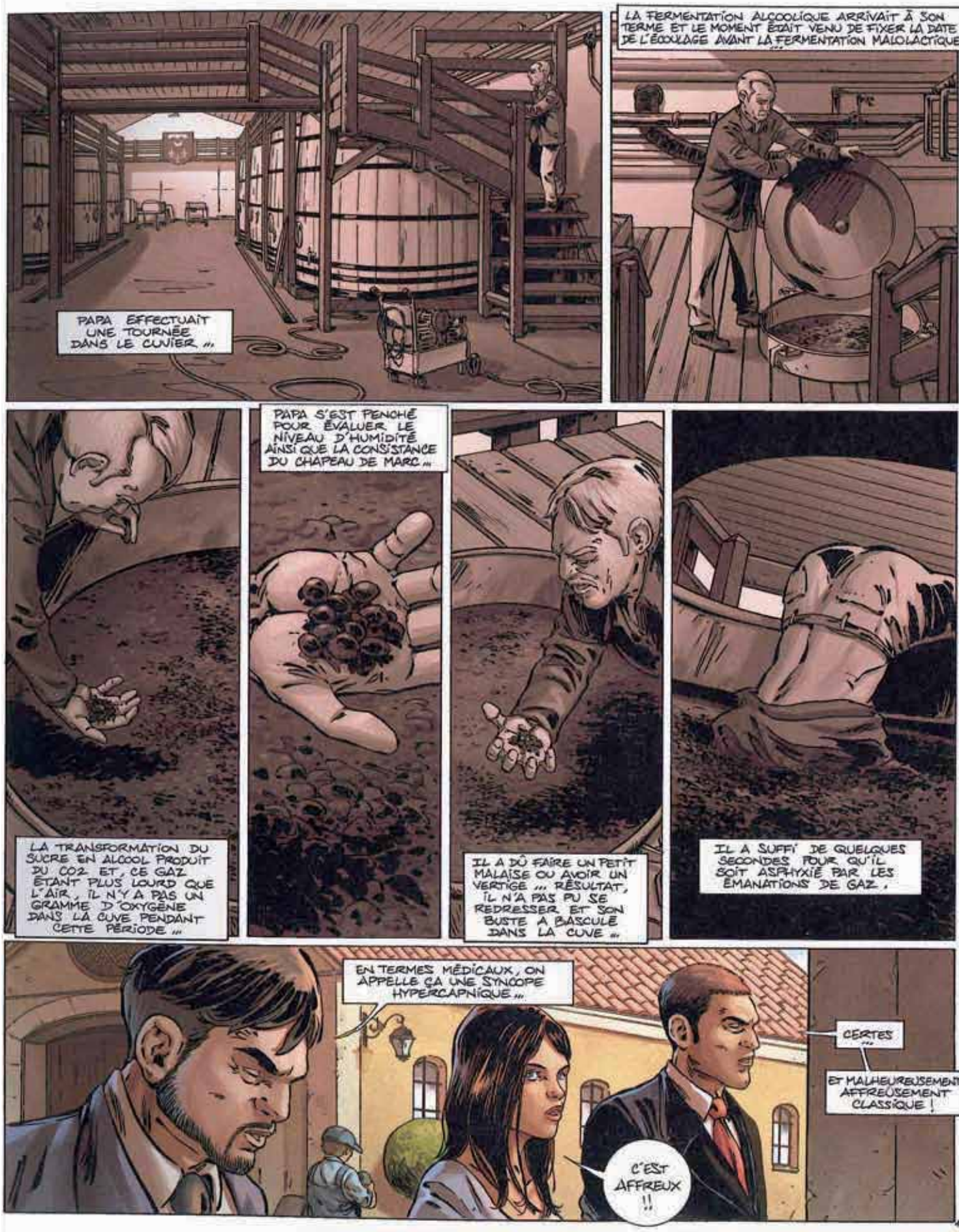
É.C. : J'ai travaillé seul pendant trois ans. Il y a eu deux phases. D'abord un travail de recherche journalistique pour comprendre le milieu du vin. J'ai constitué tout un inventaire technique. Ensuite, je suis passé à la création du scénario. Cette étape était plus impressionnante mais aussi plus excitante. Il fallait inventer une histoire crédible dans un monde que je venais de découvrir. J'ai choisi une héroïne, Alexandra, néophyte dans le milieu du vin, qui reprend l'héritage familial à la mort de son père. À travers elle, j'ai pu raconter tout ce que je découvrais moi-même. Quand le projet a été mûr, j'ai fait appel à un dessinateur. Sébastien s'est embarqué dans l'aventure.

Espé : Une fois le scénario écrit, je me suis mis à travailler le dessin. Pour concevoir les décors des planches, j'ai utilisé les photos que nous avions prises lors de nos virées dans les vignobles bordelais. Notre stock (châ-

>>>

Éric Corbeyran (à gauche) et Sébastien Portet (Espé).





" JE VOULAIS MONTRER QUE LE MONDE DU VIN N'EST PLUS EXCLUSIVEMENT MASCULIN. "

teaux, vignes, maturation des raisins) avoisine le millier de clichés. Par exemple, j'ai mélangé plusieurs éléments de divers châteaux pour en créer un.

É.C. : Les lecteurs sont sûrs et certains de reconnaître un lieu précis. Pourtant, aucun des châteaux de la BD n'existe vraiment.

Espé : Mon dessin est « semi-réaliste ». Si les décors sont inspirés des photos puis mis en scène, les personnages sont complètement inventés.

Pourquoi avoir opté pour un personnage principal féminin ?

É.C. : C'est une habitude dans mes scénarios. Mes femmes sont très dominantes. J'aime bien qu'elles aient du caractère. Avec Alexandra, je voulais aussi montrer que le monde du vin n'est plus exclusivement masculin. Je souhaitais incarner ce féminisme, une certaine forme de parité.

Espé : Nous avons fait une sorte de casting pour modéliser l'héroïne. Angelina Jolie a été évoquée comme plusieurs autres actrices. Éric m'a donné des pistes, il a décrit le caractère. Pour cette BD, il fallait une jeune femme, jolie mais forte. On voulait une brune plutôt qu'une blondinette fragile.

Le monde du vin se féminise mais s'ouvre aussi à l'étranger. Des Chinois ont racheté

plusieurs domaines dans le Bordelais. Est-ce une facette que vous voulez exploiter dans Châteaux Bordeaux ?

É.C. : Je pense que *Châteaux Bordeaux* va devoir prendre la direction de l'étranger. On va aller gratter par là-bas. Il faut qu'Alexandra réussisse à produire son vin. Et dans plusieurs tomes, elle trouvera peut-être un débouché en Chine. En fait, il y a plein d'aspects qui me titillent. Il y a aussi du très bon vin en Argentine, en Afrique du Sud...

Quel est votre intérêt pour le vin désormais ?

Espé : Je sais faire la différence entre les vins de qualité et les autres. Je n'ai pas encore le palais des œnologues mais j'apprécie davantage les bonnes bouteilles. Avant la BD, je ne compre-

nais pas le prix exorbitant de certaines bouteilles, maintenant je sais que le goût peut être fabuleux. Le Bordeaux reste mon préféré mais il y a plein de petits vins qui sont agréables, des Fitou, Gaillac, côtes de Provence...

É.C. : Je n'ai pas de vin préféré ! Sur ce terrain, je veux absolument rester ouvert à toutes les possibilités gustatives. Par contre, même en profane, je ne goûte plus de la même manière. Je reste simple et humble devant mon verre. ◀

Châteaux Bordeaux, éditions Glénat.
Déjà parus :

- Tome 1 : Le Domaine ; 13,50 €
- Tome 2 : L'œnologie ; 13,90 €

Extraits reproduits : pages 9 & 10 du tome 1

*fondateur de la maison d'édition Glénat, spécialisée dans la bande dessinée et le manga.

L'ŒIL DU SPÉCIALISTE

Il y a un côté grand public avec la saga familiale mais aussi un aspect très instructif, presque pédagogique. Les informations sur le vin sont pertinentes (chiffres, noms de domaines). J'ai retrouvé tous les codes bordelais. La BD évoque les négociants, les œnologues, les maîtres de chai... Des lieux comme la Tupiña ou les sources de Caudalie sont aussi mentionnés. Cela m'a étonné mais pas choqué. Ces sites sont incontournables à Bordeaux. Michel Rolland, consultant en vins, est également présent dans l'histoire. Cela peut paraître étrange, mais même si le personnage est controversé, 8 producteurs sur 10 l'estiment dans la région. L'ensemble est très réaliste, avec un scénario de départ vraisemblable. Le livre commence au cimetière, je trouve cela très judicieux. Le patriarcat, mystérieux

et solitaire, vient de mourir. Les enfants se déchirent un peu. J'ai eu l'impression de retrouver des gens que je connais. Le livre lève le voile sur une réalité. C'est un milieu difficile, avec des rapports très durs. Choisir comme héroïne la fille cadette qui reprend le domaine contre l'avis de ses frères me paraît une bonne idée. C'est un personnage moderne dans un milieu traditionnel. Elle vient de New York, parle anglais, utilise les nouvelles technologies. C'est tout à fait dans l'air du temps. Le milieu évolue. Quant au dessin, encore une fois on retrouve le patrimoine bordelais : des éléments d'architecture de châteaux et de chais, l'église de Margaux. Pour la couverture du tome 1 par exemple, au dessin de la vigne, il est possible de reconnaître une Cabernet-Sauvignon. Il est évident que le travail a été très documenté. »



Yann Chaigne, responsable pédagogique au CAFA, école de sommellerie et formateur consultant dans le secteur du vin et du patrimoine viti-vinicole. Photo : AD.

BASQUES **ET** **INDÉPENDANTES**

Imaginez une société où les femmes sont sacrées. Où elles décident de tout : de l'habillement du petit dernier au nombre de vaches à vendre sur le marché. Imaginez des femmes puissantes, qui plient à leur volonté mari et enfants. Imaginez les fières, insoumises mais tendres. Nous sommes parties trois jours au Pays basque, voir si ce mythe tenace existait vraiment.

Textes et photos Agathe Guilhem et Sandra Lorenzo

Marie-Jeanne
Lekumberri,
81 ans, règne
encore sur
la ferme qui
l'a vue naître.



O n nous avait pourtant mises en garde. « *Vous n'y arriverez jamais. Vous n'êtes pas basques. Vous ne maîtrisez pas la langue. Le matriarcat basque ? Il vous faudrait au moins six mois pour faire le tour du sujet.* » Ça tombait bien, nous avions trois jours et un dixième de sang basque à toutes les deux. Cinq livres poussiéreux, des centaines de résultats Google, quatre articles Wikipédia et trois vidéos YouTube plus tard, nous n'étions pas beaucoup plus avancées. Entre deux manifestes « matriciens » pour l'avènement de la femme, nous tombons sur les travaux d'Anne-Marie Lagarde. Une thèse d'ethnologie sur *La société traditionnelle et la symétrie des sexes au Pays basque*. Du lourd. Après une heure passée au téléphone avec l'ethnologue, on y voit déjà plus clair. La démonstration est plus que convaincante. Premier argument : des lois égalitaires. Jusqu'à la Révolution française, c'était toujours l'aîné de la fratrie, peu importe son sexe, qui héritait de la ferme familiale. Deuxième argument, la cosmogonie basque tourne autour d'une déesse Terre, mère du Soleil et de la Lune. « *Plus matriarcal comme croyance, c'est difficile !* », s'exclame Anne-Marie. Selon Freud, une

société tournée principalement vers une déesse mère toute-puissante serait toujours une société paritaire. Ultime argument, s'il en fallait un : la langue basque. Les mots n'y sont ni féminins, ni masculins. Le genre n'existe pas. Les informations données par Anne-Marie Lagarde nous rassurent, la femme a bien une place à part dans la société basque. « *Mais attention, précise-t-elle avant de raccrocher, le matriarcat n'est pas, pour moi, l'équivalent féminin du patriarcat. Quand je dis matriarcat, je l'entends au sens d'une société égalitaire, et non comme la domination des mères.* » Nous avons assez d'éléments pour nous lancer. Carte Michelin, Nissan Micra (AM 1987), Thermos de café. Sur la route, on se prend à rêver à « la femme basque ». Grande gueule, puissante et chaleureuse. Brune comme la nuit, imprévisible comme l'océan, la peau tannée par les heures de dur labeur passées sous un soleil de plomb, reine en son foyer autant

|| VOUS N'Y ARRIVEREZ JAMAIS. VOUS N'ÊTES PAS BASQUES. ||

L'etxe, la maison en basque, est le centre du pouvoir des femmes.



qu'aux champs. Le trajet se termine, il était temps.

Autour de nous, toutes les maisons sont maintenant rouge et blanc. À notre droite, un fronton, en face, les montagnes embrumées. Le petit village d'Ainhoa sera notre point de chute. On passe le début de soirée avec Mayi Añorga, 81 ans. Elle nous reçoit dans la pièce principale de sa modeste ferme à la sortie du village. Sur la toile cirée, les mains se tordent. Elle n'est pas à l'aise face à nos questions.

Sa voix fluette est étouffée par les aboiements du petit chien qui lui sert de compagnon. L'octogénaire semble plus heureuse d'avoir quelqu'un à qui parler que passionnée par le sujet de notre enquête. « *Je servais mon mari et pour moi c'était normal.* » Nos questions pressantes n'y changent rien.

>>>

Bernadette Oillarburu, 61 ans, a été deux fois maire de son village.



Lois et langue égalitaires, culte de la déesse mère sont les principaux arguments du matriarcat.

" J'ARRIVAIS TOUJOURS À CONVAINCRE MON MARI. "

Cette première rencontre avec une chef de famille basque, mère de quatre enfants, grand-mère de onze petits-enfants, est un peu déroutante.

Prise de pouvoir

Le lendemain, nous partons pour Ossès, petit village perdu dans la montagne. Après une heure de voiture, de collines verdoyantes en troupeaux de moutons, nous rencontrons Marie-Jeanne, la mère de Terexa Lekumberry, une ethnologue spécialiste de la transmission orale à l'Institut du monde basque. Tout au bout d'une route tortueuse, deux maisons se détachent. Marie-Jeanne nous attend sur le pas de la porte avec son fils aîné, la quarantaine.

On s'installe dans le grand salon où logeait autrefois le bétail. Les canapés neufs sont la seule concession au confort moderne, le reste du mobilier semble d'époque. Autour d'un jus de pomme artisanal, Marie-Jeanne raconte : « *Quand mon frère est revenu des États-Unis avec une voiture, il a fallu que l'un de nous passe le permis. Mon mari a toujours dit qu'il n'avait pas le temps. Je m'y suis mise.* » Elle devient le chauffeur officiel de la ferme et gagne en indépendance. À partir de ce moment, c'est elle qui dirige la ferme, à lui de

la suivre.

Marie-Jeanne ne s'arrête pas là. « *Nous n'étions pas très riches. J'avais envie de faire évoluer la ferme : lait de brebis, tabac, endives, poules. Je voulais essayer plein de choses nouvelles pour gagner un peu plus d'argent. De petites révolutions.* »

À la ferme, personne n'était d'accord. Mon mari était assez vieux jeu mais j'arrivais toujours à le convaincre ». Voilà enfin la matriarche que nous attendions.

Un petit regret tout de même : très bonne cuisinière, Marie-Jeanne n'a jamais accepté les nombreuses propositions que les restaurants alentour lui offraient. Au service de sa famille, elle ne pouvait se permettre de quitter la ferme trop longtemps. L'arrivée de son arrière-petite-fille termine la conversation. Avec fierté, Marie-Jeanne se targue d'avoir vu passer sous ce toit pas moins de sept générations.

En redescendant vers le village d'Ossès, nous faisons une dernière halte. Nous avons rendez-vous dans la ferme de Jacqueline Etchebehere. La quadragénaire nous reçoit dans la maison familiale qu'elle occupe avec son mari, ébéniste. Elle tique devant la plaque d'immatriculation de notre voiture : « *Vous n'êtes pas d'ici vous !* » On énonce la provenance exacte de notre dixième de sang basque, sésame indispensable pour pénétrer dans la salle à manger. C'est Jacqueline qui mène la discussion autour d'un café fumant. Brune, la peau mate, fière, elle se raconte. « *Je vis dans une maison construite au Moyen-Âge ! Mes trois sœurs sont parties et moi j'ai gardé la ferme.* »



Finances, ferme et enfants étaient à la charge de la matriarche



«C'est un mythe qui ne fait pas avancer la lutte féministe.»

Elle parle fort, enchaîne les cigarettes. « *Ma mère était très pieuse, explique-t-elle, elle servait son mari sans broncher, mais elle savait y faire avec lui. Pour toutes les décisions importantes, elle pouvait sans difficulté faire plier mon père en sa faveur.* » Si elle a refusé de suivre l'exemple de sa mère, Jacqueline s'affiche, sans complexe, comme une femme « *traditionaliste* ».

« *Si je ne fais pas la vaisselle, qui d'autre la fera ? Les hommes n'ont pas une vision globale des choses. Ils verront que le tracteur est cassé mais jamais la tapisserie qui se décolle.* » Elle consent à prendre en charge les tâches ménagères, pour asseoir son pouvoir dans la maison. Jacqueline irait même jusqu'à dire qu'elle « *manipule* » son petit monde. Dans les faits, elle gère jusqu'à la comptabilité de

l'ébénisterie de son mari et couve son fils autant que possible. Malheureusement, l'adolescent n'est pas là. Interne dans un lycée basque de Bayonne, il est élevé dans le respect des traditions et ne participe que très peu aux tâches domestiques. Jacqueline est une mère exclusive, elle craint déjà l'arrivée d'une future belle-fille, « *qui ne sera jamais assez bien* ». Pas question de céder un peu du pouvoir qu'elle a sur ses hommes. Nous sommes étonnées de rencontrer une personne si franche, consciente et lucide sur son propre foyer. Nous rentrons à Ainhoa tard dans la soirée.

Chez les féministes

Le lendemain, nous nous rendons à Bayonne. Objectif de la journée, rencontrer des spécialistes

de la question basque. Amaia Fontang, militante au sein du collectif Contre les violences sexistes nous attend. Elle nous reçoit dans les locaux du syndicat agricole basque LAB. Ici, des réunions de travail aux conversations devant la machine à café, tout le monde parle basque. On entre dans un autre monde. Pourtant les problèmes sont les mêmes qu'ailleurs : disparité de salaires entre hommes et femmes, minorité d'élues, violences conjugales.

Quand on ose aborder le « *matriarcat* », Amaia ne mâche pas ses mots : « *Pour moi, ça n'a jamais existé. Les Basques se reposent sur ce cliché à tort. C'est un mythe qui ne nous fait pas avancer. Il y a encore énormément de progrès à faire au Pays basque* ». Elle admet que les Basques, de

»»



Une fresque dans le Petit Bayonne, au milieu de toutes les luttes basques, la lutte féministe occupe une place de choix.



Anuntxi Arana, anthropologue, est l'une des meilleures spécialistes de la mythologie basque.

par leur histoire mouvementée, sont très engagés dans toutes les luttes, y compris féministes. Amaia aimerait que l'on s'inspire plus du Pays basque espagnol où le droit des femmes est mieux pris en compte.

En sortant, il nous reste quelques minutes avant notre prochain rendez-vous. Nous nous attendions à ce que la parole féministe glorifie l'idéal matriarcal basque. Le mythe de la femme basque, forte et indépendante, reste toujours aussi insaisissable. L'aurions-nous inventé ? Pour mettre nos idées au clair et prendre du recul, nous décidons de faire appel à un homme. Devant le Café des Pyrénées, Claude Labat, bénévole à Lauburu, une association de protection du patrimoine basque, patiente. Le professeur de sciences physiques et d'arts plastiques à la retraite sourit à tous les passants dans l'espoir de nous trouver. Une poignée de main bienveillante, et on entre dans le café aux murs recouverts d'affiches. Nous sommes au cœur du Petit Bayonne, le centre étudiant et fétard de la capitale basque.

Alors que nous lui expliquons notre périple, il commence par s'excuser. « *Je ne prétends pas délivrer la vérité sur le sujet, c'est juste mon avis, rien de plus* », lance-t-il doucement. Claude est une espèce rare au Pays basque : il est féministe. C'est en tout cas l'impression qu'il donne. Au départ, Claude nous avoue préférer travailler avec des femmes. Elles laissent selon lui parler leur sensibilité alors que les hommes sont plus factuels. On a du mal à savoir si l'argument, déjà avancé par Jacqueline et qui reprend les stéréotypes les plus répandus sur les genres, plaide vraiment en faveur des femmes.

La discussion se poursuit. Pour lui non plus le matriarcat n'existe pas. Claude Labat est un historien. Même s'il reconnaît le sérieux des travaux d'Anne-Marie Lagarde, trop peu de documents historiques viennent confirmer la thèse du matriarcat. Il explique : « *Au Pays basque, la femme est déifiée, vénérée. Mais il faut savoir que le mot « sacré » signifie littéralement « mis à l'écart ».* Mettre la femme sur un piédestal, c'était aussi la cantonner dans son rôle d'épouse soumise ».

Le rôle de la femme s'arrête une fois le pas de la porte passé. C'est l'homme qui représente la maison et la ferme tout entière lors des foires et des assemblées du village. « *Je ne réfute pas entièrement le concept*

de matriarcat mais j'ai l'impression que ça cache quelque chose. Les hommes ont valorisé les femmes pour qu'elles restent à leur place. On les met en valeur dans les mots, mais pas dans les faits. »

L'analyse de Claude nous intrigue, on commence à comprendre. Ici, les relations hommes-femmes semblent régies par la manipulation. Mais c'est déjà l'heure de quitter l'historien. Avant de partir, Claude tient à nous montrer une arrière-cour attenante au café. Sur les murs, des graffitis représentent les grandes causes de la lutte basque. Le signe de la femme y loge au premier plan, mêlé aux symboles indépendantistes.

Réécriture de l'histoire

Un lomo aux piquillos et un poulet basquaise plus tard, on rejoint Anuntxi Arana. La spécialiste des mythes basques a un emploi du temps très chargé. Elle parle vite, avec un fort accent espagnol, mais les traits de son visage dégagent beaucoup de douceur. Elle porte avec elle un gros classeur blanc. À l'intérieur plusieurs feuillets sont noircis de notes en basque sur notre sujet. Anuntxi s'est bien préparée à l'entretien.

C'est presque devenu une habitude : lorsque nous prononçons le mot « matriarcat », elle aussi fronce les sourcils. Les contes et légendes sont un bon moyen de connaître l'âme d'un pays. Anuntxi en connaît beaucoup, en raconte quelques-uns. Parmi toutes ces histoires passionnantes, il y a bien sûr le culte rendu à la Dame, prêtresse du temps météorologique. Elle était à la fois respectée, idolâtrée, et crainte. Surprise : malgré l'importance de cette divinité, la femme, dans la mythologie basque, n'est pas spécialement mise en valeur. Elle est souvent présentée comme sottie, curieuse à l'extrême, dépendante de la force et de l'intelligence de son mari.

Aucun doute, le matriarcat, Anuntxi n'y croit pas. « *Pour moi, c'est une reconstruction a posteriori, une réécriture de l'histoire. Les Basques se sont inventés un passé égalitaire, une déesse femme et un féminisme avant l'heure, mais ça n'a pas été le cas* ». Certaines réflexions de Claude Labat nous reviennent en tête. Quelques minutes plus tôt, il nous expliquait que le Pays basque n'avait

jamais été la patrie enclavée et recluse vantée aujourd'hui. Il a été un lieu de passage pour toutes les nations conquérantes, n'a jamais évité l'envahisseur. Le professeur à la retraite rapportait aussi l'hypothèse d'un chercheur affirmant que la langue basque partagerait les mêmes origines que le latin ou le grec. Pas d'exception basque donc !

Anuntxi confirme : « *On a recréé un âge d'or du Pays basque, pour renforcer l'idée que les Français et les Espagnols venaient pervertir les Basques. On dit que le patriarcat vient d'eux, qu'ils ont corrompu cette nation qui se serait construite loin de toute perversion pendant des millénaires, mais je ne suis pas certaine que ce soit vrai* ». L'idée pourrait faire grincer les dents des indépendantistes, pourtant Anuntxi se dit elle-même nationaliste. Avant de nous laisser, elle donne le coup de grâce à la conception du matriarcat de Jacqueline : « *Si les femmes doivent manipuler les hommes, trouver des stratagèmes pour prendre le pouvoir, c'est bien qu'elles ne l'ont pas* ». Jeu, set et match.

Le mythe du matriarcat, la manipulation, la fierté et le fort engagement des Basques. Toutes ces notions se mélangent dans nos têtes. Et alors qu'Anuntxi semble avoir répondu à toutes nos questions, on se souvient de la première femme que nous sommes allées voir en terre basque. C'était le premier matin. Pas encore habituées aux virages en épingle à cheveux et au manque de reprise de notre voiture, nous nous étions pour la première fois essayées aux routes qui serpentent entre les moutons. À Juxue, petit village d'à peine 250 habitants, nous avions rencontré Bernadette Oillarburu, 61 ans. Une femme engagée. Après une visite de son exploitation, elle nous avait expliqué son parcours impressionnant. Elle était, à son mariage, la première femme du village à choisir de ne pas vivre avec ses beaux-parents, chose inconcevable à l'époque. La tradition voulait que les nouveaux époux vivent dans la maison familiale avec leurs parents ou beaux-parents. Elle ne l'a pas vécu, mais se souvient de la souffrance des ses amies qui luttèrent pour s'imposer face à leur belle famille. Plus rare encore, après un BTS gestion et comp-



Une vision humoristique de la femme basque.

tabilité, elle devient professeur et travaille à l'extérieur de la ferme. Agricultrice passionnée, elle y revient pour aider son mari lorsque ses beaux-parents prennent leur retraite. Après la mort de celui-ci, elle décide de reprendre la ferme à son compte, avec l'aide de son beau-frère, puis de son fils. Travailleuse mais aussi engagée, Bernadette est élue maire de Juxue par deux fois. Elle siège aujourd'hui encore au conseil municipal. Malgré ce curriculum impressionnant, elle reste étonnamment modeste.

Sans s'en rendre compte, Bernadette nous a simplement montré qu'il existe, au Pays basque comme ailleurs, des femmes de caractère. 70 litres d'essence, 14 personnes interrogées, 163 photos, beaucoup de moutons et peu de sommeil plus tard, une conclusion s'impose. La question du matriarcat peut bien n'être qu'une querelle d'érudits, notre voyage à travers les mythes, l'Histoire et la fierté basque nous a fait découvrir des terres retirées où luttes féministes et indépendantistes sont encore bien présentes. Un pays au caractère affirmé, des femmes qui ne le sont pas moins. ◀

LE MYSTÈRE DES ORIGINES

Une équipe de scientifiques du CNRS a lancé en 2005 une grande étude génétique sur les origines du peuple basque. Près de 1000 personnes, des hommes de plus de 60 ans dont les parents et les quatre grands-parents étaient originaires du Pays basque, ont donné un peu de leur sang. L'étude a révélé le caractère très ancien de ce peuple. Les Basques peuplaient sans doute déjà ce territoire avant la période du néolithique, autrement dit au début de l'agriculture. L'enquête démontre aussi que cette population n'a jamais cessé de peupler cette zone. À l'origine, les scientifiques en charge du projet s'intéressaient à l'isolat de l'euskara, la langue basque. L'étude génétique n'a pas pu déterminer les données linguistiques et génétiques.



Bureau collectif pour indépendants VOULEZ-VOUS COWORKER AVEC MOI ?

Face à l'accroissement du nombre de travailleurs indépendants, des espaces de travail collaboratif fleurissent dans l'Hexagone. Le succès du coworking dévoile une autre idée de la vie de bureau, plus humaine.

Texte et photos Guillaume Huault-Dupuy

Depuis le mois de février, le Hub Rocket a ouvert ses portes dans une vieille bâtisse du centre de Bordeaux. Ouvert à tous les professionnels, il s'agit du premier véritable espace de travail collaboratif de la ville. Inspiré des cafés parisiens de Saint-Germain-des-Prés du XIX^e siècle, où les intellectuels se retrouvaient pour des échanges créatifs, le phénomène « coworking » est apparu en Californie au milieu des années 2000. En France, c'est la Ruche, à Paris, qui a inauguré le concept en 2008. Cette nouvelle façon d'envisager le travail collectif se fonde sur

cinq piliers : la durabilité, la communauté, la coopération, l'ouverture et l'accessibilité. La révolution technologique entraînée par le développement d'internet et de l'informatique personnelle permet désormais de travailler à partir d'un simple ordinateur connecté au réseau. Couplée au succès du statut d'auto-entrepreneur, créée en janvier 2009, elle a engendré un boom du nombre de travailleurs indépendants. En trois ans, un million de Français se sont mis à leur compte. Quand nombre d'indépendants restent reclus à la maison, coincés entre le réfrigérateur et la télévision, les coworkers

A terme, Lesly Garreau rêve de monter un réseau de coworking à l'échelle nationale.

Le coworking permet d'instaurer un rythme dans la vie des indépendants. Efficaces sur leurs horaires de travail, ils décrochent plus facilement une fois rentrés à la maison.



trouvent leur force dans l'union. « *Le souci quand tu travailles à ton compte, c'est que tu peux te retrouver à passer des semaines entières sans mettre le nez dehors*, explique Lesly Garreau, consultant web indépendant et fondateur du Hub Rocket. *Les espaces de coworking répondent à cette problématique de l'isolement du free-lance.* » Le simple fait de dissocier domicile et lieu de travail séduit les indépendants.

Travailler seul, mais à plusieurs

Derrière la porte du 54 rue Saint-Sernin, le Hub Rocket s'étale sur tout le rez-de-chaussée, de plain-pied, sans démarcation. Carrelage d'époque et mobilier design, il a pris ses quartiers dans un ancien cabinet d'avocat remodelé par Lesly Garreau afin de répondre aux attentes des coworkers : cuisine, toilettes, espace détente... Un tableau noir recueille des idées et des blagues, inscrites à la craie. Les membres s'y sentent comme chez eux.

La moyenne d'âge se situe autour de la trentaine. Dans une ambiance détendue, les ordinateurs chauffent, ça rigole, des questions fusent. Pour le coworker, le casque audio constitue un accessoire essentiel. Lorsque l'open-space devient trop bruyant, c'est la seule façon de garder sa concentration. Le midi, tout le monde déjeune ensemble, sur le pouce. Quatre tranches de jambon, un sandwich acheté à la boulangerie voisine, des pâtes réchauffées au micro-ondes... Chaque membre apporte son repas.

Les coworkers sont des esprits libres, souvent allergiques à l'autorité. Qu'ils soient graphistes, développeurs web, journalistes ou traducteurs, le côté flexible, nomade du job, attire ces indépendants volontaires. Avec la crise économique, les entreprises

font de plus en plus appel aux travailleurs free-lance, souvent plus compétents et motivés que leurs employés. Le climat de compétition qui règne entre eux les force à rester au fait des dernières avancées quand le salarié stagne, sous le poids de ses années de boîte. « *Quand tu es indépendant, c'est à toi de trouver les clients et de te faire un nom*, souligne Irving Le Pennec, graphiste indépendant depuis un an. *Personnellement, je suis plus performant quand je sais que je trime pour ma pomme, sans salaire assuré. Ça m'évite de passer la journée sur Facebook.* »

Dans ces espaces, un esprit de corps remplace l'esprit d'entreprise. Un effet communautaire se crée entre les coworkers qui éprouvent une certaine fierté de faire partie de tel espace, comme pour les membres d'un même club. « *Quand je suis coincé sur un problème, je peux demander de l'aide aux autres*, apprécie Justin Staple, web designer d'origine anglaise. *Nous évoluons dans un cadre stimulant et des projets communs peuvent naître.* » En pratique, les coworkers évoluent dans un espace sans hiérarchie, favorisant l'échange de compétences. Les membres partagent expérience et réseau : tout le monde est gagnant.

Les adhérents paient une cotisation pour intégrer l'espace. Il s'agit d'un forfait allant de la demi-journée à l'abonnement permanent. Comparé au montant d'un bail commercial, cette « colocation » représente une alternative intéressante. Pour Quentin Piganeau,

" TU PEUX TE RETROUVER À PASSER DES SEMAINES ENTIÈRES SANS SORTIR DE CHEZ TOI. "

jeune Bordelais créateur de sites de commerce en ligne et fondu de surf, « *cet abonnement est idéal. Il permet de partir une journée à la mer, lorsqu'il y a de bonnes vagues, tout en restant une source de motivation suffisante pour mettre les bouchées doubles le lendemain.* » Dans l'esprit du coworking, cette cotisation aux frais a pour effet d'impliquer les membres dans la vie de l'espace tout en les encourageant à venir travailler sur leurs créneaux. Sortis du cadre rigide de l'entreprise, ces entrepreneurs dans l'âme ont le loisir d'organiser leur emploi du temps à leur gré, avec des horaires aménagés. « *Quand j'étais salarié, j'étais beaucoup moins productif. Je devais pointer à des horaires fixes, sous les ordres d'un patron qui me dictait mes priorités*, souligne Mathieu Elie, coworker spécialisé dans la prise en charge technique de startups. *Désormais, je m'adapte à mon état de forme. Il m'arrive de travailler la nuit, en cas d'insomnie.* »

Seul bémol, le coworking n'a toujours pas de statut adapté. Avec l'association, impossible pour le gérant de se verser un salaire et les charges de la SARL rebutent. Trop récent, le coworking cherche encore un modèle de fonctionnement. ◀



Exploration urbaine

PROMENADES INTERDITES

Ici, un seul programme : partir à la découverte de lieux habituellement fermés au public. Toits, souterrains ou friches industrielles. Récit d'une déambulation en forme d'éloge du vide.

Texte Guillaume Faure, photos Aurélie Dupuy & Guillaume Huault-Dupuy

Il faut s'armer de patience pour trouver les lieux. Il y a bien sûr des connaisseurs, qui les arpentent sans relâche, dont les photos sont de premiers indices. Mais ne comptez pas sur eux pour vous donner les adresses, chaque « spot » est jalousement gardé.

Une fois l'objectif trouvé, le GPS réglé, l'explorateur urbain peut commencer son expédition. Avec en bandoulière un certains sens de la discrétion, de bonnes chaussures et une petite dose de courage. Pourquoi pas un appareil photo, pour immortaliser les lieux ? « L'urbexeur » peut être un amoureux de l'objectif, un cadre en entreprise ou tout simplement un visiteur désireux de découvrir la face B de nos villes modernes. Tous ont la même motivation : percevoir l'ambiance d'un lieu, son histoire et apprécier une certaine esthétique du vide. Et ce goût de l'interdit, d'être là où il ne faudrait pas.

L'école est finie

Comme un vestige du collège, un arrêt de bus est resté. Fréquenté. Même avant 8 heures, alors qu'à Visé, peu assurés, nous voulions profiter de la discrétion du matin. Une fois les véhicules passés, quelques secondes de répit. Assez pour escalader la petite barrière verte, qui ouvre sur le préau. Les bâtiments, ouverts à tous les vents, sentent l'humidité. Des débris jonchent le sol, dans les couloirs comme dans les salles de classe : éclats de verre, mousse d'isolation, affiches et papiers que le temps a décollé des murs. Il faut parfois les piétiner pour continuer sa progression. Le bruit provoqué est un véritable signe d'hostilité dans cet antre

silencieux. Les emballages récents indiquent qu'une soirée s'est tenue dans ces lieux. Ou était-ce plutôt un squat ? La plupart des salles sont vides et plongées dans la pénombre. La faute aux stores qui refusent d'obéir, après des décennies d'utilisation.

Certaines pièces racontent cette histoire. Celle de milliers d'élèves qui ont usé leurs fonds de culotte sur les bancs du collège, pendant près de quarante ans. Juste une phrase, inscrite sur un tableau en ardoise, témoigne des cours magistraux : « la grammaire est une chanson douce ». La salle suivante est une explosion de couleurs, avec plusieurs centaines de manuels scolaires dispersés à même le sol. Moins de deux années auront suffi à rendre le collège inhospitalier. Soudain, des bruits de pas. Un voisin pointilleux nous a-t-il dénoncés ? Une voix masculine retentit : « *On vient réparer la chaudière, il y a quelqu'un ?* ». Après un léger silence, l'homme semble s'affairer à des canalisations, bruits de marteau à l'appui. L'exploration se poursuit plus discrètement. Le vacarme métallique se termine, le collège retrouve son silence quotidien.

Les fantômes du sanatorium

À Pessac, sur un complexe hospitalier encore en activité et très fréquenté, le bâtiment est à l'abandon. Reculé dans les bois, l'ancien sanatorium est désormais investi par le lierre et les feuillages. Ici, la nature a commencé à reprendre le dessus. Réussir à y entrer se mérite : toutes les issues ayant été barricadées, il faut saisir un branchage pour se hisser à l'une des hautes fenêtres. L'urbex apporte aussi son lot de déceptions : la

»»»

L'urbex, contraction d'exploration urbaine, propose une esthétique du chaos.



FLOIRAC

Lat.44.827124 Long.-0.516101

conservation du sanatorium est désastreuse.

À l'intérieur, tout n'est que débris de faïence et éclats de verre. Une partie du bâtiment est devenue un dépôt où s'accumulent des meubles bancals et des panneaux qui indiquent les différents services de l'hôpital. Mais une image marque : celle de longs couloirs blancs écaillés qui semblent ne jamais se finir. Les sanatoriums étaient les plus vastes possible, pour limiter la contagion des tuberculeux qui y étaient soignés. Cela fait des années que l'on ne soigne plus ici. La bâtisse a perdu de sa superbe et son côté inquiétant. On ne craint plus l'épidémie.

En panne

Une cathédrale de tôle ondulée accueille le visiteur. Si la suie macule toujours la cheminée en métal, rouillée,

c'est désormais de la végétation qui s'en échappe. Le garage est devenu la chasse gardée des pigeons dont les plumes constellent le lieu. Bien loin de l'image d'un hangar dangereux, dans lequel étaient stockés des produits inflammables et toxiques. Seuls les écriteaux « Défense d'entrer » et quelques pictogrammes rappellent le passé.

Aux pneus et autres bidons d'essence colorés, succèdent les bureaux, qui semblent figés dans une scène post-apocalyptique, quelque part en 1996. Coincé entre un Minitel et une machine à écrire d'un autre temps, un vieux *Sud Ouest* retrouvé sur la table indique la date du 16 avril. En une, les Girondins de Bordeaux viennent de gagner leur sésame pour la finale de la coupe UEFA face au Bayern de Munich.

Une odeur d'essence se dégage encore de la station sur

»

FLOIRAC

Lat.44.834242 Long.-0.542319



le parking de l'entrepôt. Mais le monstre d'acier n'est guère plus menaçant. Le seul vrai danger aura été celui de se faire repérer. Le chien du voisin aboie...

Sud Ouest : dernière édition

Elles ont arrêté de tourner un matin de décembre 2001 et ne se sont jamais remises en marche. Depuis, les anciennes rotatives de *Sud Ouest* sont restées là, ignorées de tous. Ces mastodontes d'acier d'un jaune encore vif attendent leur dernière heure. Le bâtiment est en pleine démolition. Au lieu de ces vieilles dames de la presse, on a prévu 15 000 m² de locaux commerciaux et de bureaux. Le bruit des travaux a déjà remplacé celui des rouleaux et des journaux. Suspendus à la coursive, ils filaient à toute allure à travers la pièce. Les ouvriers se trouvaient là, l'œil attentif, dans un poste de contrôle dont les vitres ont terni au fil des ans. Tout ou presque a été proprement débarrassé, dans ce dédale de couloirs et de pièces qui s'étend sur cinq niveaux. Seuls quelques vestiges subsistent, ayant échappé au grand

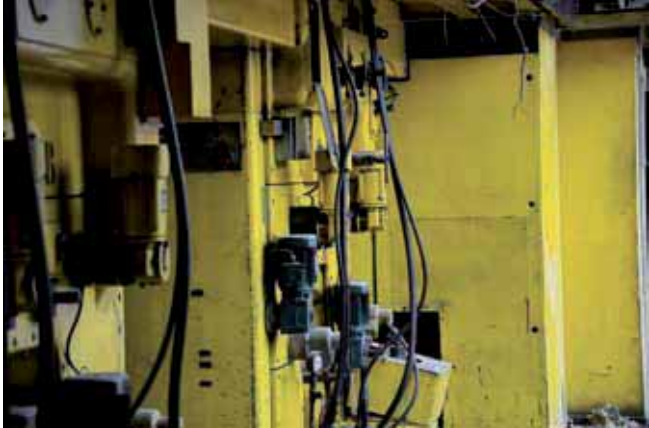
vide effectué par les ouvriers avant que les engins n'attaquent le béton des murs et des sols. Les anciens serveurs, une cabine téléphonique, quelques sièges. L'une des rares pièces véritablement sens dessus dessous est barbouillée de couleurs vives. Les meubles, renversés comme sur un champ de guerre, indiquent qu'une partie de paint-ball clandestine a sûrement eu lieu. Une odeur insupportable se dégage du dernier étage. Chimique. Menaçante. Semblable à du métal que l'on serait en train de dissoudre. Le désamiantage a commencé. Tôt ou tard, les friches d'urbex sont amenées à disparaître. En cet après-midi d'exploration, dehors, les moteurs vrombissent. L'arrêt de mort est bel et bien signé. Au cours de l'été, ce spot n'existera plus.

Sur la pointe des pieds

Florac est une banlieue tranquille de l'agglomération bordelaise. Elle possède la quiétude propre à ces villes pavillonnaires. Sur les hauteurs, avec une vue imprenable



PESSAC
Lat.44.797543 Long.-0.656971



BORDEAUX
Lat.44.839880 Long.-0.575091

sur Bordeaux, une chartreuse du XVIII^e siècle compte les années. Autrefois désignée par Napoléon III comme l'une des trois plus belles propriétés du Bordelais, le lieu a été totalement saccagé. Graffis, vandalismes, déchets, gravats, affres du temps. Le cadavre d'un Macintosh des années 80 côtoie des bouts de tapisserie défraîchie, que l'humidité a décollé des murs.

L'urbex devient un passe-temps dangereux. Le parquet d'une belle bâtisse est habituellement au centre de toutes les attentions : parfaitement lustré, parfaitement entretenu. Pas dans une chartreuse laissée à l'abandon. Malgré le ciel bleu éclatant au dehors, le plancher a gardé les stigmates de mois entiers de pluie. Le bois a perdu son éclat original. À chaque nouvel étage, l'adrénaline augmente. Au troisième, certaines pièces ne se traversent plus que sur des poutres d'une vingtaine de centimètres de large, avec vue sur le

rez-de-chaussée. Chaque bruit imprévu oblige à redoubler de prudence. Chaque vibration nous conduit à reconsidérer le pas suivant. Certains lieux, comme la terrasse, sont inaccessibles sans corde, la faute à un escalier qui ne compte plus que trois marches. Le contraste est saisissant, entre les boiseries et le violet omniprésent des graffs, sur chaque centimètre carré de pierre polie.

Tout autour de la bâtisse, des plantes grimpantes et des hautes herbes reprennent leur marche en avant. Alors que notre expédition d'urbex touche à sa fin, trois nouveaux explorateurs nous succèdent dans la chartreuse. Exposée sur la place publique, la majestueuse bâtisse est tombée entre de mauvaises mains, armées de bombes de peinture. L'inverse de la mentalité de « l'urbexeur », venu retrouver la mémoire d'un lieu. Cinq visiteurs en l'espace d'une heure, un jour de semaine : c'est peut-être ça, la mort d'un spot. ◀

MÉRIGNAC

Lat.44.850069 Long.-0.661847



L'église de la "Présentation de la Vierge Marie au Temple" est depuis un demi-siècle l'un des hauts lieux de la communauté grecque orthodoxe de Bordeaux

Histoire d'une communauté discrète

LABEL HELLÈNE

Des Grecs à Bordeaux ? On connaissait les Espagnols du quartier Saint-Michel. On connaissait les Portugais du cours de l'Yser. Mais des Grecs ? Rencontre avec une « diaspora » où l'on continue de se considérer comme Grec après quatre générations.

Textes Julien Vallet, photos Julie Gonnet

Discrète et bien intégrée, la communauté grecque est aussi vieille de près d'un siècle. Elle possédait même son quartier, au cœur de Saint-Pierre, jusqu'au début des années quatre-vingt. Les Grecs de la première vague atterrissent dès l'entre-deux-guerres dans le quartier Saint-Pierre, alors majoritairement peuplé d'Africains. Rue des Faussets, rue du Pas-Saint-Georges ou du Parlement Saint-Pierre vivaient dans les années soixante les quelques huit-cent cinquante familles qui auraient fui les massacres commis par les Turcs, selon le père Théodore, pope de l'église grecque de Bordeaux. L'apogée de la présence grecque à Bordeaux se situe aux environs de la fin des années soixante-dix. La décennie suivante, commence la restauration du vieux Bordeaux et notamment du quartier Saint-Pierre, devenu depuis un repaire bobo chic et cher. Une partie des anciens habitants seront relogés dans des HLM aux abords de la ville. Aujourd'hui, les Grecs de troisième et quatrième générations, qui se considèrent toujours comme tels, partent à la recherche de leurs racines, à travers une grande variété d'associations aux noms évocateurs comme Kafeneion i Hellas (littéralement « Café de Grèce »). « Quand je suis arrivé en 1972, raconte le père Théodore, que l'on appelle aussi ici "Théodoridès", il n'y avait alors que 47 familles orthodoxes, un chiffre qui est passé à 387 aujourd'hui, dont 220 à 230 familles grecques ». Avec le temps, la composante grecque des débuts a peu à peu diminué pour s'ouvrir à d'autres communautés et accueillir désormais également des Roumains, des Bulgares ou des Serbes. Une communauté qui peut compter sur un nom-

bre particulièrement important d'associations philhellènes. Et avec pas moins de sept jumelages entre des cités grecques et françaises, la Gironde est le département français qui en compte le plus. La raison ? Pour partie l'activisme du père Théodore, figure de la communauté locale, qui a notamment organisé un jumelage entre Le Haillan et Kalambaka, sa propre ville natale, et continue d'animer les cours de grec à l'Athénée municipale. Mais aussi l'association ERE (Entre-deux-mers région d'Europe) qui a jumelé de nombreuses communes de Crète avec des communes d'Entre-deux-Mers.

« Nouveaux Grecs »

C'est ainsi qu'Allain Glykos, devenu écrivain et professeur de philosophie, a été à l'origine d'un jumelage entre Camblanes, sur les bords de la Gironde, où son père est venu travailler en 1930 et Vori, village du sud de la Crète où la famille de son père s'est installée après l'exode de 1922. Aujourd'hui, le quartier grec de Bordeaux a perdu de sa superbe. Nombreux sont les « anciens », comme on les appelle pudiquement dans la communauté, qui ont disparu. Mais les Grecs de la troisième, voire de la quatrième génération continuent de se reconnaître comme « Grecs » tandis que les « nouveaux Grecs » tout juste arrivés, font leur apparition. Ce n'est plus l'extrême pauvreté ou l'invasion turque qui les contraignent à l'exil. Mais la crise qui fait rage, une attache familiale ou parfois tout simplement un mariage binational sont désormais de bonnes raisons qui les poussent à venir s'installer à Bordeaux. Portraits de ces Grecs d'hier et d'aujourd'hui, fils et petit-fille d'immigrants ou nouveaux venus.

« La viande saignante ? Jamais ! »

Mardikoula, 27 ans, travaille au Rock Wine & Food. Patrick, son époux, des tatouages sur les bras, un gilet en cuir et une longue barbe grise, tient le bar.

« Les autres Grecs m'appellent simplement " Koula ". Je suis œnologue de formation et je suis devenue cuisinière un peu par hasard quand nous avons ouvert le Rock Wine & Food avec mon mari il y a quatre ans. Je fais de la cuisine grecque mais je vous assure, je déteste le folklore des Grecs à l'étranger. Tous ces restaurants à la décoration ultra-kitsch, avec des colonnes et des couleurs, où l'on casse les assiettes à l'entrée. Je fréquente très peu les autres Grecs qui vivent ici et je ne me sens pas faire partie de la " communauté ". Quand je suis arrivée à Bordeaux en 2002, pour y suivre les cours de la faculté d'œnologie, un diplôme mondialement reconnu qui attire beaucoup de Grecs, je ne parlais pas un mot de français. J'ai appris petit à petit et aujourd'hui, je pense que je le parle à peu près bien. Au

début, c'était très difficile. Le choc culturel tient parfois à des détails, comme le fait d'embrasser sur la joue les gens que l'on rencontre, geste que les Grecs réservent à leurs proches et à leurs amis intimes. Et jamais je ne m'habituerai à la viande saignante, inconcevable pour un Grec. Ici, en France, les relations sont beaucoup plus superficielles. Vous tenez à rester polis, vous êtes moins directs. Il existe aussi une grosse différence au niveau des liens familiaux, beaucoup plus forts chez nous. Comparés à la Grèce, en France, ils sont pratiquement inexistantes. Je n'ai pas encore d'enfants mais je compte bien les élever dans la religion orthodoxe si j'en ai. En Grèce, l'orthodoxie, c'est... pratiquement obligatoire ! (rires). Si je ne le faisais pas, je ne pourrais plus jamais retourner en Grèce... »

Mardikoula Alyfantis, restauratrice.



« Comparés à la Grèce, en France, les liens familiaux sont pratiquement inexistantes »

« Mon père ne nous a jamais parlés en grec »



« La transmission de la langue s'est arrêtée »

Angélica jouit d'une paisible retraite dans son petit pavillon de banlieue à Bruges. Après dix ans dans l'île de son père, cette Franco-grecque a fait le choix de revenir vivre à Bordeaux.

« Jacques Chaban-Delmas (maire de Bordeaux de 1947 à 1995, ndlr) venait manger une fois par semaine chez nous. Mes grand-parents tenaient un restaurant, l'International.

Il y avait une grande solidarité dans ce quartier où cohabitaient les communautés italienne, espagnole et grecque. Une jeunesse ouvrière, des parents qui travaillent dur... Avec la rénovation du vieux Bordeaux, dans les années quatre-vingt, cette vie communautaire a été détruite. Dans notre école pour filles, rue du Pas-Saint-Georges, il n'y avait peut-être que deux Durand. Tous les autres portaient un nom étranger. Sotiros, Voliotis, Tsirigotis, Tatas, Katouzis, Tsélémis... Moi, j'appartiens à la deuxième et à la troisième générations. Je suis française par ma mère, malgré sa « grécité ». Ses parents avaient fui la Turquie, mais elle avait grandi en France. Mon père, lui, est arrivé à Bordeaux un peu par hasard. Il était



« Quand nos parents sont arrivés, il n'y avait rien pour eux. Ils ont dû travailler durement, oublier d'être grecs »

mécanicien dans la marine marchande, comme beaucoup de Grecs. Il a rencontré ma mère lors d'une escale. Il a dû tout recommencer à zéro sans bien parler la langue. C'était un authentique autodidacte, qui a appris le français en lisant les journaux. Quand nos grands-parents sont arrivés, il n'y avait rien pour eux. Ils ont dû travailler durement, oublier d'être grecs. À la maison, discrètement, on a maintenu la tradition. J'ai dû obliger ma grand-mère, chassée de Smyrne (Izmir) du jour au lendemain, à me raconter les histoires du passé. Au moment de la dictature,

je suis partie travailler en Grèce, à Psara, l'île de mon père. Je n'ai commencé à m'intéresser à la communauté grecque qu'à mon retour, dix ans après. Être française et grecque à la fois, c'est très douloureux. En France ou en Grèce, il vous manque toujours quelque chose... Dans ma famille, les mariages sont toujours célébrés selon le rite traditionnel. Parce qu'on est orthodoxes avant d'être grecs. Mais la transmission de la langue, elle, s'est arrêtée. »

Angélica Bechlivanis, présidente de l'Association culturelle grecque.

« Huit dans un trois-pièces sans salle de bain »

On retrouve Allain au café de la librairie Georges, à Talence. Ce professeur de philosophie est l'auteur d'une trilogie sur la mémoire de son père, arrivé de Turquie il y a près de quatre-vingt-dix ans.

« Mon nom s'écrit avec deux " l " à cause d'une erreur, parce que mes parents étaient analphabètes. Mon père est grec et ma mère, française. J'ai grandi dans le quartier Saint-Pierre, dans les années cinquante. Nous étions six enfants dans un trois-pièces sans salle de bain et sans waters. Dans les années soixante, des gens de la municipalité sont venus nous proposer d'aller nous installer à la Cité lumineuse, à la Benaugue. Mon père nous a dit : " Vous n'aurez pas de salle de bains, mais vous serez près du lycée Michel-de-Montaigne ". Mon père était garçon de café au Grand Hôtel de Bordeaux. Il côtoyait la « haute » tous les jours, rêvait que ses enfants réussissent et ne connaissent pas la même vie que lui. À l'époque, les Grecs se réunissaient au bar l'Excelsior, rue du Pas-Saint-Georges, où ils se donnaient rendez-vous pour jouer aux cartes, à la belote, au poker ou au backgammon. C'est ce qui leur a permis de continuer à pratiquer

leur langue. Mon père a joué à fond la carte de l'intégration. Jamais il n'a parlé en grec à ses enfants. C'est une langue que j'ai dû apprendre seul. Puis, j'ai écrit *Parle-moi de Manolis*, un roman sur mon père et sur mon cheminement personnel vers mes origines, et un jour où Vassilis Alexakis (célèbre écrivain franco-grec, ndlr) est venu présenter son livre *La langue maternelle* à Bordeaux, Denis Mollat, de la librairie du même nom, a fait appel à moi, puisque, me dit-il, nous avons la chance d'avoir un écrivain grec à Bordeaux. C'est là que j'ai réalisé que j'étais vraiment devenu, aux yeux de tous, un écrivain grec. Comme disait Saint-John Perse, j'ai commencé à " habiter mon nom ". Les Grecs de deuxième, troisième, quatrième générations, sont en train de reconstituer une communauté beaucoup plus active que celle des anciens. Toutes ces associations sont apparues dans les années quatre-vingt-dix et ont apporté quelque chose de neuf.

Allain Glykos, écrivain.

UN ÉTÉ EN AQUITAINE LES MYSTÈRES DU SUD-OUEST

Sommaire

- **LA BELLE ÉCHAPPÉE** page 54
- **HÉBERGEMENTS INSOLITES** page 58
- **BONS BAISERS D'AQUITAINE** page 62
- **C'EST ENCORE LOIN ARCACHON ?** page 63
- **QUELLE PLAGE ÊTES-VOUS ?** page 64
- **LA POSSIBILITÉ D'UNE ÎLE** page 66
- **FERIAS : EN SURSIS** page 72
- **AGENDA** page 76

Bordeaux - Sauveterre-de-Guyenne

LA BELLE ÉCHAPPÉE

Quitter Bordeaux en vélo pour aller découvrir les vignes, une gageure ? L'objectif peut se révéler plus périlleux que prévu. Surtout si on en oublie d'apprécier le parcours. Chronique à bicyclette.

Texte et photos Louisa Yousfi

Au commencement était le doute. Parcourir des kilomètres à la seule force de ses jambes, lors même qu'on ignore encore ce que peut bien représenter un kilomètre, en dehors du confort d'une voiture, laisse sceptique. Vais-je y parvenir ? Vais-je finir en plein milieu d'un champ désert, à bout de force, un pneu crevé, incapable ni de revenir ni d'avancer ? Heureusement, il y a toujours un bon loueur de vélo au regard avisé qui lance dans un haussement d'épaules : « Bordeaux-Sauveterre-de-Guyenne ? Ça fait une trotte mais bon, en trois heures, vous y êtes. » La manière limpide et facile dont ce « Vous y êtes » est advenu à la fin de cette phrase, est déjà un apaisement. Evidemment, à ce stade, je n'ai pas vraiment conscience de la relativité du temps et que trois heures affalée sur un canapé passe tout de même plus vite qu'en équilibre sur une selle trop haute.

Mais le vélo est loué. Impossible de faire marche arrière. Sur le papier de la location, un petit encadré « conseille vivement » de prendre avec soi un kit de réparation. Un de ces fameux conseils qu'on regrette de ne pas avoir suivis. Puis il y a la joyeuse étape de l'approvisionnement en sandwiches et boissons pour le côté pique-nique en pleine nature dont l'idée m'apparaît si charmante. Ainsi me voilà, un beau matin, trônant fièrement sur un vélo ultra-performant, prête à investir les merveilles enfouies aux confins de la ville. Direction Sauveterre-de-Guyenne à 45 kilo-

mètres de Bordeaux. Le soleil brille, l'air est doux, la roue arrière nous berce d'un gentil grincement. L'aventure est lancée.

La douceur des débuts

Le plus compliqué est toujours de quitter une ville. Passer par le Pont de Pierre pour rejoindre la rive droite et rouler tout près des voitures, en pleine friche industrielle est loin de l'image que je m'étais faite de notre petite balade champêtre. Ce passage ne dure pour autant pas longtemps et, autant le dire tout de suite, finira par me manquer. Une fois sur la piste cyclable, s'engage une lutte intérieure où chaque mètre parcouru vient me rappeler que je devrai le parcourir de nouveau au retour et contre quoi je feins la désinvolture d'une vacancière avide de paysages nouveaux. Cette dernière

n'est d'ailleurs pas déçue. La végétation riche et variée appelle constamment à l'arrêt de quelques minutes, juste histoire de faire partie du décor, juste le temps d'écouter les petites bestioles qui

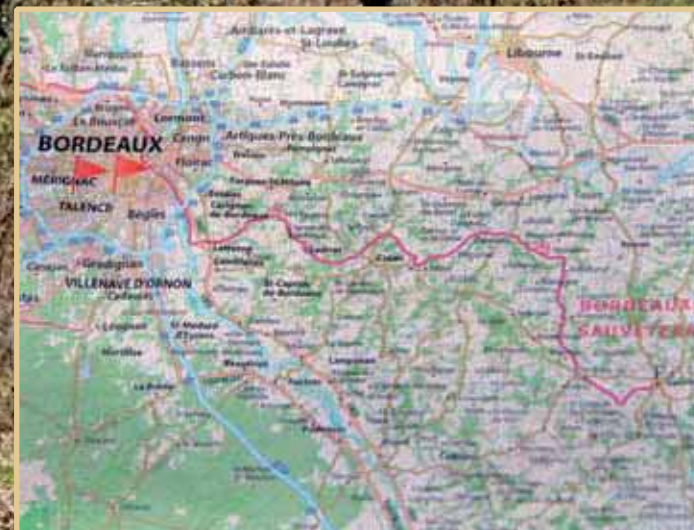
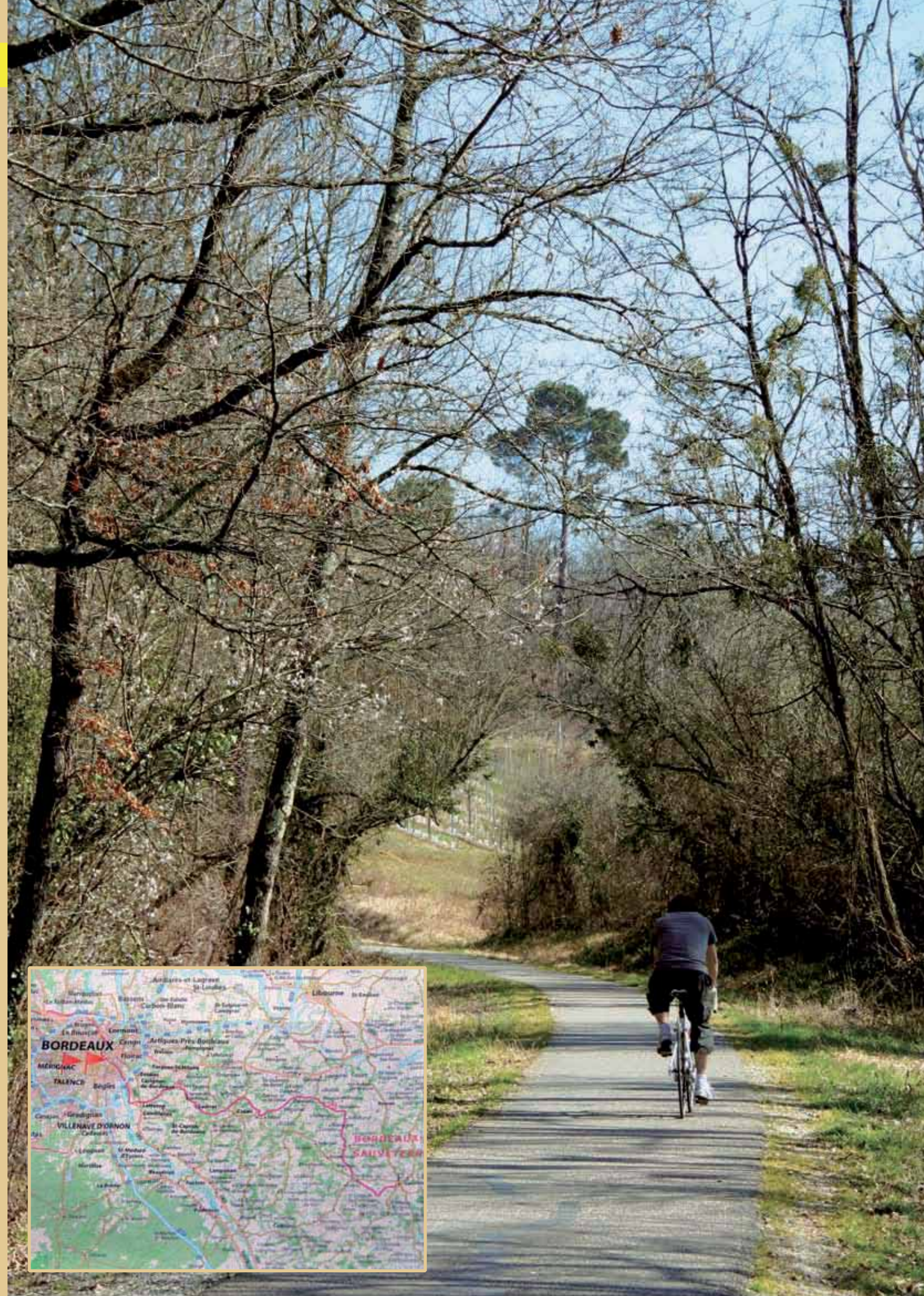
font vibrer les feuilles.

Sauf que, poussée par un esprit de bravoure, je cherche surtout à arriver au bout du voyage. Obsession quintuplée par cette cohorte de cyclistes semi-professionnels, qui jalonnent la piste, du haut de leur 30 km/heure et leur juste-au-corps sponsorisés. Il faut dire qu'avec mon jean et mes pauvres baskets de ville, je complexe un peu de me faire constamment doubler par un sexagénaire déguisé en super-héros qui semble avoir réglé le mouvement de ses jambes aussi rigoureusement que celui d'une machine. Mais, alors que les cyclistes qui

II EN TROIS HEURES, VOUS Y ÊTES"

>>>

PRINTEMPS/ÉTÉ 2012



dépassent laissent l’amère impression de n’être qu’une parasite bouchant leur passage, ceux qui me font face me réconcilient aussi vite. Car la communauté des cyclistes en combinaison nous flatte à chaque croisement d’un « bonjour » essoufflé qui résonne alors comme un « Bienvenue, vous êtes des nôtres ». De quoi se redresser fièrement sur son guidon en pensant à cette famille de citadins paresseux à laquelle j’appartenais il y a une heure et que je renie avec un dédain qui ne dupe que moi.

L’oasis créonnaise

Deux heures que je roule et voilà que mon postérieur a des rêves de chaise de bureau molletonnée. Pile au moment où je croise justement le « Bistrot de la Pimpine » qui propose des chaises à l’ombre. Mais là, pour une raison que Dieu lui-même doit ignorer, je me dis que je trouverai un autre restaurant juste après et que le temps m’est compté. Je renonce à la Pimpine, l’âme confiante. Erreur monumentale. La suite n’est qu’une montée sans fin, où l’horizon semble reculer à mesure que je pédale. Un pur moment d’agonie où l’esprit s’illusionne pour s’extraire de cette réalité goudronnée. Je repense cette fois avec envie à ce retour où il suffira de se laisser glisser longtemps sur cette pente où je suis condamnée à souffrir, sans pouvoir m’arrêter, car s’arrêter serait pire encore. Je repense à la Pimpine, à ce couple de cyclistes qui se demandent, comme si il en allait de leur avenir, s’ils devraient rouler à 24 ou 25 km/heure. Je regarde s’éloigner comme un mirage la silhouette du gros monsieur assis sur un vélo trop petit, le tremblement d’une vieille dame qui menace de tomber chaque seconde sans jamais chuter, à ce chien que j’ai pris pour un rat, à la poule, au beau milieu de l’allée, que j’ai cru rêvée. Midi sonne le retour à la civilisation. Un panneau affiche « Créon ». Cette fois-ci, pas question d’atermoie-ments pour faire une pause. Le centre-ville est calme, presque désert. À l’intérieur du « Café le Sport », deux vieillards écoutent Lana Del Rey, assis devant une tasse de café. Personne ne parle. Je commande à boire.

Vous n’êtes pas obligé d’arborer ces tenues, surtout si vous n’êtes pas professionnel.

II JE COMMENCE À AIMER L’EFFORT. J’AI APPRIS À RESPIRER "

Je vais aux toilettes. Je s’assoie et je regarde cette place vide, le corps anesthésié, l’esprit apaisé. Il se-rait temps de manger mais j’avais si minutieusement préparé mon sandwich que je peine à renoncer à ce joli tableau bucolique où je m’imaginai étaler une nappe à carreaux sur l’herbe fraîche au bord d’un petit ruisseau. Non, allons, je mangerai plus tard. De nouveau sur le vélo, la pédale est plus douce. Je roule de plus en plus régulièrement. Le corps s’auto-régule. Je commence à aimer l’effort, la douleur qui lance dans les cuisses et les mollets. J’ai appris à respirer, à mieux me stabiliser. Je peux même recommencer à contempler le décor.

Sauveterre, ce mirage

À 14 heures, le petit coin de verdure que je cherchais pour déjeuner s’improvise sur le rebord du chemin. Il n’y a pas de ruisseau, pas de nappe à carreaux, mais j’ai faim. Après une sieste interrompue par un groupe de randonneurs retraités qui demandent : « Alors c’est la pause ? », je remonte sur le vélo en laissant s’échapper un petit gémissement de douleur. Sauve-terre-de-Guyenne prend de plus en plus la forme d’un rêve inaccessible. Un long tunnel improbable s’ouvre sur la piste. C’est ici que se tient, chaque année, une compétition de cris organisés. Alors je me mets à hur-ler. De l’autre côté, des cyclistes invisibles s’amuse-nt à répondre. Je ris en roulant vers la lumière aveuglante du fond. Et c’est reparti pour les arbres, les montées, les descentes, les cyclistes qui dépassent, les fesses qui rendent l’âme, les cuisses qui hurlent, les mollets qui pleurnichent. Au niveau de la gare d’Espiet, je re-marque que le pneu arrière est crevé. Pas de kit de réparation. La mention sur le contrat de location avait

donc raison. Je croise les doigts pour que la roue malade tienne encore quelques heures sans trop s’affaisser. À quatorze kilomètres de Sauveterre, le comp-teur sur le vélo affiche déjà une quarantaine de kilomètre. L’Office de tourisme de Bordeaux proposait un trajet de 45 km. On m’aurait menti. À Bellefond, la douleur me fait presque pleurer. L’idée du retour y parvient littéralement. Je me dégonfle comme un pneu, au milieu des vignes et des châteaux. Il est 16h30. Le retour à Bordeaux se fait dans un état second. En retrouvant le bistrot de la Pimpine que j’avais tant regretté, je prends ma revan-che, sur la terrasse. Je ne sais pas quelle force me permet encore de m’émouvoir du coucher de soleil sur les berges de la Garonne. Je sais juste que je m’émeus autant à sentir les premiers pots d’échappement à l’entrée de l’agglomération. Il fait nuit. J’ai parcouru 82 kilomètres. Descen-dre du vélo est aussi douloureux que d’y rester. Je suis vidée et fière à la fois. Etait-ce un rêve ? Les haies interminables me reviennent en souve-nirs brumeux. Affalée sur le canapé, reste, an-crée au corps, la sensation d’un coup de pédale à jamais recommencé. La case « activité spor-tive » est cochée. Les vraies vacances peuvent commencer. ◀



Si vous ne faites pas de pause ici, vous le regretterez.

LES SIX CHOSES À NE PAS OUBLIER

- 1** De l’eau, de l’eau. Ne comptez pas. Ça ne sera jamais superflu.
- 2** Des barres céréalières. Parce qu’on peut en manger même en pédalant.
- 3** Un kit de réparation. Parce qu’une chambre à air est plus fragile qu’elle n’y paraît.
- 4** Le livret cyclotourisme de l’Office de tourisme. Pour savoir où s’arrêter, où regarder, où vous en êtes.
- 5** Un appareil photo. Pour prouver à vos amis que vous avez vraiment vu la gare d’Espiet.
- 6** De la crème solaire. Pour éviter le fameux coup de soleil sur votre nuque diaphane.



Les meilleurs endroits où passer une NUIT **INSOLITE**

Retranchés dans la nature, ou juste en retrait des sites touristiques majeurs, certains hébergements atypiques valent le détour. Visé a choisi quatre spots de charme pour changer d'univers le temps d'une nuit, ou plus...

Textes et photos Aurélie Dupuy & Romain Barucq



PRESTIGE

**UNE MAISON BASQUE, ENTRE
TRADITION ET VIE DE CHÂTEAU
64 (PYRÉNÉES ATLANTIQUES)**

Construite en 1896 pour le professeur Grancher (collaborateur de Pasteur) et sa femme Rosa, cette maison traditionnelle basque de 1 400 m² présente son imposante façade à colombages rouges. À l'intérieur, boiseries et meubles anciens feraient plutôt penser à un manoir anglais. Chambres agréables et bien décorées. Sarah Bernhardt et Edmond Rostand y ont notamment séjourné. Rosa Enia, Avenue du Professeur Grancher, 64250 Cambo-les-Bains. Cinq chambres en Bed & Breakfast, jacuzzi. Tarifs : Du 7 juillet au 25 août : de 85 à 110 € la chambre pour une nuit. Autres périodes de l'année : de 72 à 92 €. Petit déjeuner inclus. Renseignements et réservations : 05 59 93 67 20 ; rosa-enia@wanadoo.fr

Dans les environs : Cambo-les-Bains est une station thermale. Vous pouvez en profiter pour vous offrir quelques soins. À proximité, nous conseillons la visite de petits villages comme Ixassou (à 4 km) ou Louhossoa (à 8 km). Un peu plus loin, ne manquez pas Bayonne « capitale du chocolat » (20 km) ou Saint-Jean-de-Luz (33 km).

A.D.



OVNI

**NUIT ÉTOILÉE
24 (DORDOGNE)**

Un peu essaim géant, un peu cocon. Cet objet non identifié permet de dormir, la tête dans les étoiles grâce à son plafond transparent et à ses hublots.

Les « nids » apparaissent dans un bois, perchés de 3 à 6 mètres du sol. Pour y accéder, il faut emprunter un filet. Préparez-vous à un petit moment sportif. La récompense : une chambre en bois, lumineuse avec matelas rond de 2,15 mètres de diamètre et une couette moelleuse.

Trois nids (extérieurs branchages, planches de bois, métal), sanitaires à proximité.

Tarifs : Une nuit en Lov'nid pour 2 personnes : 85 € en haute-saison ; 75 € en moyenne saison et 65 € en basse saison.

Lov'nid au Moulin de la Jarousse, 24270 Lanouaille.

Renseignements et réservations : 05 53 52 37 91 ; www.location-en-dordogne.com/moulin/

Dans les environs : châteaux (Jumilhac, Haute-fort...) et les grottes de Lascaux à Montignac.

A.D.



PERCHÉ

**DES CABANES DANS LES ARBRES
40 (LANDES)**

Prenez de la hauteur dans d'immenses chênes. Au choix, la suite familiale, Léontine (pour 5 personnes), qui s'élève à quatre mètres du sol. La seconde cabane, Léonie, accueille - du haut de ses sept mètres - les couples d'amoureux. À noter : le tronc qui passe au beau milieu de la chambre.

Ici, pas question de jouer au Robinson Crusoe. Les cabanes n'ont rien à envier aux chambres d'hôtel : salon, bibliothèque, salle de bain, mini-bar... Tout n'est que bois à l'intérieur, des meubles à la douche en passant par les lampes. Le plus : le petit-déjeuner, servi chaque matin dans un panier que l'on remonte grâce à un système de poulie.

Tarifs : 150 € la nuit pour 2 (en semaine), 170 € (en week-end). De 43 à 45 € la nuit par personne supplémentaire. Tarifs dégressifs à partir de deux nuits. Petit-déjeuner compris.

Les cabanes du Menoy, 68 Chemin-du-Menoy, 40 550 Léon

Renseignements et réservations : 06 71 72 99 68 ; www.lescabanedumenoy.com

Dans les environs : le village de Léon, réputé pour son lac et proche de l'océan ; balades sur les pistes cyclables et dans la pinède ; promenade sur le courant d'Huchet, long de 10 km, entre le lac et l'océan ; pêche à la truite au moulin de la Galope, avec jardins et animaux.

R.B.

RELAXATION

**DES TENTES ZEN ET CONFORT
47 (LOT-ET-GARONNE)**

Du camping ? Oui pour le fun, avec le confort en plus. Les « tentes d'hôtes » sont meublées selon trois styles : bois et blanc, brocante, zen. À l'extérieur, un site très nature, calme avec vue sur les vignes et les champs. Potager, piscine au sel, grande terrasse, salle de méditation et salle de jeux. Idéal pour un séjour relaxant. Six tentes, salle d'eau privative à quelques mètres.

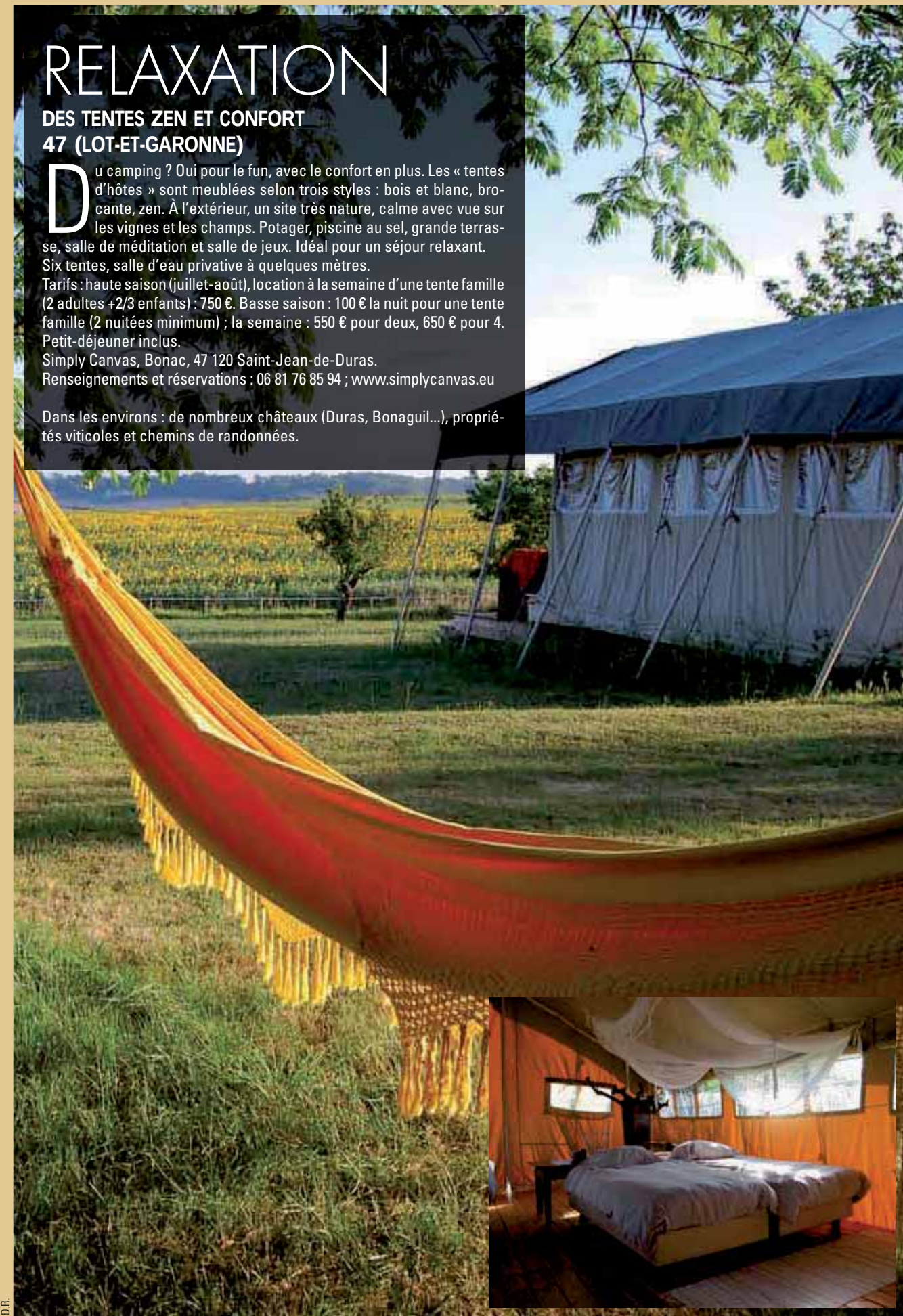
Tarifs : haute saison (juillet-août), location à la semaine d'une tente famille (2 adultes +2/3 enfants) : 750 €. Basse saison : 100 € la nuit pour une tente famille (2 nuitées minimum) ; la semaine : 550 € pour deux, 650 € pour 4. Petit-déjeuner inclus.

Simply Canvas, Bonac, 47 120 Saint-Jean-de-Duras.

Renseignements et réservations : 06 81 76 85 94 ; www.simplycanvas.eu

Dans les environs : de nombreux châteaux (Duras, Bonaguil...), propriétés viticoles et chemins de randonnées.

D.R.



BONS BAISERS D'AQUITAINE

Oubliez les cadeaux de vacances sans âme. Et optez pour le souvenir kitsch. Indémodable et tellement typique d'une région, il ornera avec style votre réfrigérateur, votre bureau ou vos étagères de salle à manger. Jusqu'à la fin des temps.

Textes et photos **Agathe Guilhem et Jérémie Maire**

Le magnet tire-bouchon du vignoble

Deux en un ! Le magnet tire-bouchon permettra à la fois de coller la liste des courses sur le frigo et de déboucher vos meilleurs bordeaux. Un aimant à consommer sans modération. 9,5€



Les cartes postales de la région

Vos amis seront heureux d'avoir de vos nouvelles. Au dos de ces images, le traditionnel « Vacances et farniente au programme, bisous » passera comme une lettre à la poste. Notre préférée : la carte postale à faute d'orthographe pré-incluse. 80 centimes pièce.



Le magnet Fontaine des Quinconces

Vous avez raté vos photos de vacances à Bordeaux ? Qu'importe ! Avec le magnet des plus beaux monuments de la capitale girondine, vos soirées diapo entre amis gagneront en relief ! 5€

Le toro qui fait « Olé ! »

L'esprit des fêtes du Sud-Ouest à emporter chez vous. La peluche toro qui joue « Toca toca la guitara Manuel, Olé ! » ne manquera pas d'égayer le déprimant trajet du retour et amusera vos enfants. 5,90€



La boîte à bijoux en coquillages d'Arcachon

Plus l'objet compte de coquillages, meilleur est le bibelot. Cette boîte à bijoux, intérieur velours, recueillera vos plus beaux effets et saura mettre en valeur le buffet du salon. Fins mélomanes, ruez-vous dessus. 4 €

C'EST ENCORE LOIN ARCACHON ?

Une soixantaine de kilomètres séparent Bordeaux et Arcachon. Dès les beaux jours, la migration est plus que tentante. Soyez prévenus, vous ne serez pas les seuls à emprunter l'autoroute. Chronique d'un bouchon annoncé.

Texte **Agathe Goisset**

10h

Grâce à votre talent pour jouer à Tétris, la glacière vient enfin de trouver une place entre le bateau pneumatique et les serviettes de plage. Les enfants sont calés dans leur siège. Tour de clé. En route, direction Arcachon. À vous l'air vivifiant du bassin, les brasses rafraîchissantes et les siestes ensablées. Dans une heure, vous y êtes.

Sur la rocade, les grands esprits se rencontrent. Monospaces et décapotables sont touchés à la fois. Pourvu que ceux-là ne soient pas vos voisins de serviettes. Ouf, ils bifurquent vers Lacanau. À ce rythme là, vous avez le temps de voir le paysage. Dommage, vous êtes encore en banlieue bordelaise ! Restez calme ! Respirez ! Vous entendez le ressac ? Non ? Bon. Courage, vous passez enfin la troisième.

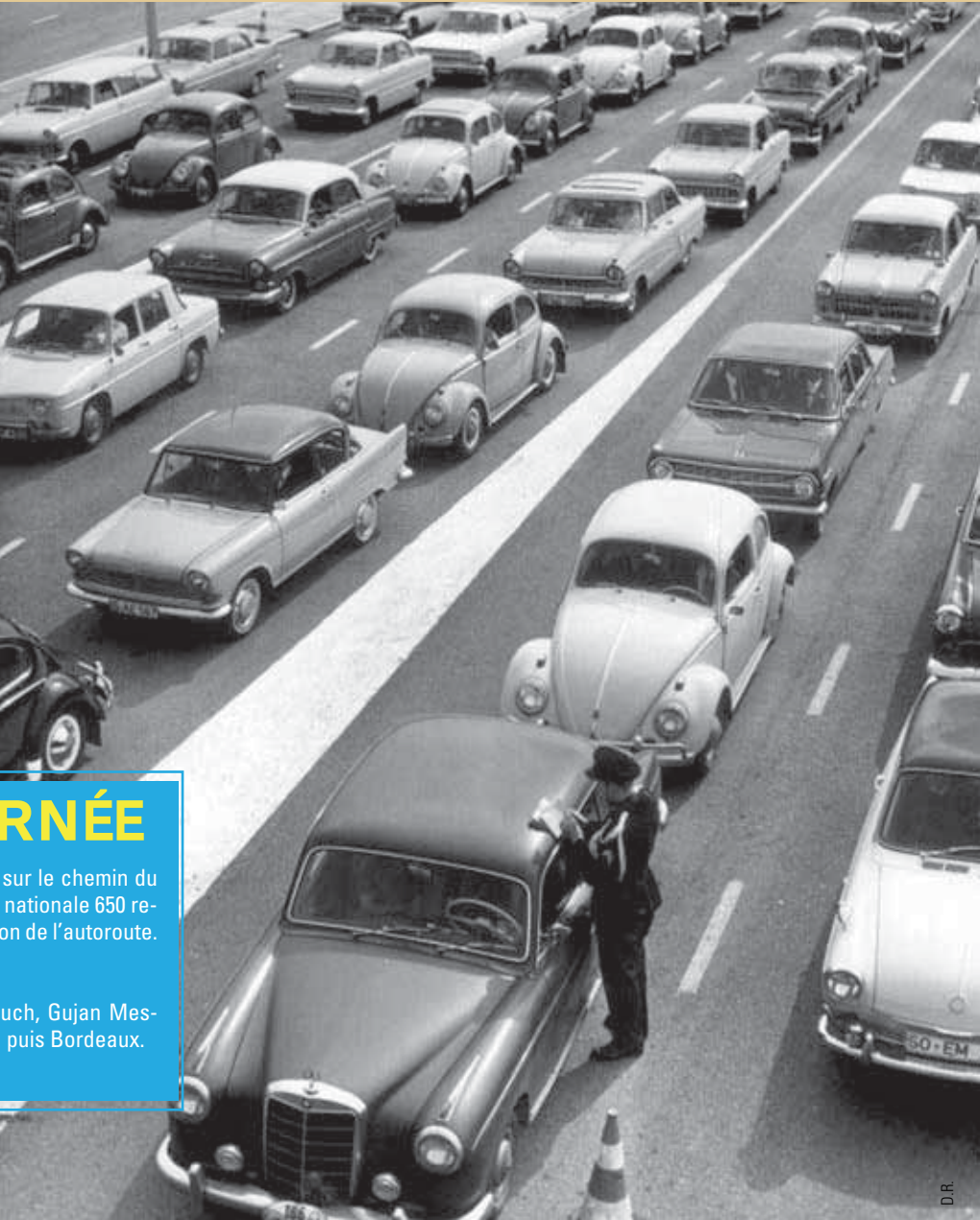
L'autoroute se profile. Tous ces chauffeurs de poids lourds ont-ils aussi décidé d'aller se faire dorer la calandre sur le Bassin ? Merci à eux, c'est parti pour 30 kilomètres sur la voie de gauche. Fin de l'autoroute. La plage n'a jamais été aussi près. À quinze kilomètres environ. La clim tourne à fond. Restez calme. Encore. Malgré les enfants qui s'improvisent tour à tour Castafiore et Mohammed Ali à l'arrière.

Le premier rond-point marque le retour au point mort. Bras à la portière, le bronzage commencera ici. L'horizon est bouché. Deuxième giratoire. Ballet immobile d'empotés pressés. Les mêmes bavent sur la vitre en voyant le parc aquatique de Gujan-Mestras. Quinze minutes plus tard, les toboggans

géants les narguent toujours alors qu'ils crèvent de chaud dans leurs maillots. Cela fait déjà plus d'une heure quinze que vous leur avez promis les pâtés de sable. Envie soudaine de changer de programme. Mais non. Un troisième et un quatrième rond-point. LA plaie de cette route. Créés pour énerver puisque tout le monde va au même endroit. Cette fois, c'est MacDonald qui aguiche en bord de route alors que le pique-nique sue thon et eau dans le coffre.

12h

Toujours pas d'étendue salée en vue. Avant que le bouton de l'autoradio ne vous reste dans les mains, vous cessez votre zapping frénétique. Tout-va-bien. Voilà Arcachon ! Danse de la joie sur les sièges arrière. Encore un petit effort. Trouver une place risque de prendre trente minutes, et de vous coûter un bras. Avec tout ce monde, si vous ne voulez pas être de retour chez vous à minuit, il ne faudrait pas traîner pour rentrer.



SAUVER LA JOURNÉE

Pour ne pas perdre le bénéfice de la journée sur le chemin du retour, on bifurque sur « l'ancienne route ». La nationale 650 reliait Arcachon et Bordeaux avant la construction de l'autoroute. Elle devrait être moins chargée :

À la sortie d'Arcachon, suivre La Teste-de-Buch, Gujan-Mestras, Le Teich, Biganos, Marcheprime, Pessac puis Bordeaux.

Vous aimez le surf, vous détestez les enfants, vous adorez : les Hollandais, vous ne portez pas de slip de bain...

TROUVEZ VOTRE

Si vous étiez une boisson :

- Du Redbull, j'ai besoin d'énergie
- ▲ Du lait de soja, c'est naturel, comme j'aime
- Du jus d'orange, basique et plein de vitamines !
- De l'absynthe, ça stimule mes réflexions
- ★ Un verre de vin blanc, mais avec des huîtres

Votre chanson préférée :

- ▲ *Tout nu, tout bronzé* (Carlos)
- *I Get Around* (Beach Boys)
- ★ *Onde sensuelle* (M)
- *La petite Charlotte* (Henri Dès)
- *Je suis venu te dire que je m'en vais* (Serge Gainsbourg)

En vacances, vous rêvez d'aller :

- Au Népal, le plus loin possible de la civilisation
- ★ À Minorque, un petit paradis au cœur de la Méditerranée
- En Australie, c'est LE pays pour les amoureux des belles plages
- ▲ En Finlande, j'adore les saunas
- Dans un camping en Bretagne

Votre mot préféré :

- Monospace
- ★ Quinoa
- Ontologie
- ▲ Textile
- Spot

Une personne que vous admirez :

- Kelly Slater
- ▲ Michaël Youn
- ★ Vincent Delerm
- Jean-Paul Sartre
- Françoise Dolto

Votre film préféré :

- *Le roi lion*, je connais les chansons par cœur
- ★ *Les petits mouchoirs*, je me reconnais dans les personnages
- *Mulholland Drive*, quand on ne comprend pas la fin j'adore ça
- *Point Break*, en hiver, ça me permet de ne pas déprimer
- ▲ *Mon curé chez les nudistes*, ça m'a toujours fait rire

Un accessoire indispensable à la plage :

- Un cerf-volant, pour pouvoir s'amuser à plusieurs
- Une montre Swatch, pour savoir combien de temps je suis à l'eau
- ★ Des Ray-Ban, c'est stylé
- ▲ À la plage, rien n'est indispensable
- Un bouquin, bronzer sans rien faire, très peu pour moi



PLAGE IDÉALE

VOUS AVEZ OBTENU

Une majorité de ■ : Hossegor

« *Moi tous les matins, j'casse le vent, (...) ça me purifie, c'est important !* » Cette citation de Brice de Nice vous va comme un gant. Vous, votre dada, c'est prendre la vague, quitte à l'attendre toute la journée ! Ça tombe bien, à Hossegor, au Pays basque, les gens comme vous sont rois. Les boutiques de surf pullulent autour de la plage. Du bébé au papi surfeur, les conditions sont idéales pour venir en famille puisque la plage est surveillée et dotée d'un hélicoptère. Alors, faites vous plaisir, prenez votre planche et votre wax : l'immense plage d'Hossegor n'attend que vous.

Une majorité de ● : Bidart

En vacances, vous ne rêvez que d'une chose, vous retrouver seul avec vous-même. La petite plage de Bidart, au Pays basque, est faite pour vous. Au pied d'une petite route tortueuse, elle est entourée de falaises rocheuses vertigineuses. Surplombant la plage, un petit chemin vous permettra de faire une balade, jusqu'à une minuscule chapelle faisant face à l'immensité de l'océan. Là-haut, vous pourrez laisser vos pensées vagabonder en attendant le coucher du soleil. Qui suis-je ? D'où vins-je ? Où vais-je ? Du haut de Bidart, peut-être trouverez-vous la réponse à l'une de ces questions qui vous taraudent.

Une majorité de ◆ : Biscarosse

Nappe de pique-nique, glacières, parasols, cerf-volant... quand vous allez à la plage, c'est pour passer du bon temps avec votre tribu. La plage de Biscarosse, dans les Landes, est parfaite pour cela. Cette longue plage de sable blanc accueille de nombreuses familles, en quête de grands espaces. Pas d'inquiétude pour vos bouts de chou, la plage est surveillée du 30 mai au 13 septembre. Vos bambins pourront aussi travailler leurs langues étrangères tout en faisant des châteaux de sable avec les rejets des nombreux Allemands, Britanniques et Néerlandais campant à proximité. Le petit plus : vous pourrez sortir le bob et mettre vos chaussettes dans vos tongs sans honte car ici, c'est la mode !

Une majorité de ★ : Cap Ferret

Prendre un brunch bio en terrasse avec votre vieille bande d'amis, puis descendre en vélo hollandais jusqu'à la plage pour un bain de soleil, c'est votre conception des vacances. Pour vous, le Cap Ferret est idéal. Il est d'ailleurs plus que conseillé d'enfourcher une bicyclette pour se rendre à la plage, car le parking y est minuscule, et toujours plein en été. Pour cela, vous n'aurez pas de mal à louer un vélo dans les nombreuses boutiques de la ville. Ensuite, vous n'avez plus qu'à mettre vos doigts de pied en éventail et observer le spectacle paradisiaque : longue plage de sable blanc, et océan turquoise. Régalez-vous.

Une majorité de ▲ : Montalivet

Vous aimez vous promener en tenue d'Adam et Eve, le tout en parfait accord avec une nature préservée. La plage de Montalivet n'attend que vous. Berceau du naturisme en France depuis les années 1950, la ville abrite même un village entièrement consacré à ce mouvement. La longue plage, située au cœur d'une magnifique pinède, est réservée aux naturistes. Alors jetez votre serviette, enlevez votre caleçon, détachez votre maillot de bain, et venez vous baigner à Montalivet, cette plage est pour vous.





Dans l'estuaire de la Gironde

LA POSSIBILITÉ D'UNE ÎLE

Désertées dans les années 1970, les îles de l'estuaire s'offrent aujourd'hui aux regards des touristes et se réconcilient petit à petit avec leurs histoires. Une poignée d'hommes et de femmes y ont embarqué pour une vie rythmée par les marées. *Visó* est parti à la rencontre des « îlouts ».

Textes et photos Maxime Le Roux

L'estuaire de la Gironde est une force destructrice et féconde. Une puissance nourricière qui enfante depuis des siècles une vie atypique, presque cachée. Rares sont les personnes qui connaissent l'existence de ces morceaux de terre. Îles Verte, Pâté, Margaux ou Patiras... Elles sont une petite douzaine à s'éparpiller discrètement, le long du plus large estuaire d'Europe. Leur nombre exact reste imprécis. Certaines s'unissent grâce aux travaux d'endiguement de l'homme. D'autres, comme l'île de Trompeloup et son phare, sont destinées à une mort lente et certaine. Aucune n'est semblable. Cette disparité fait leur charme. Ce qui les oppose ? Leur taille, leur distance au continent, mais surtout leur histoire et la personnalité de leurs résidents. Au total, l'archipel n'abrite que cinq habitants à l'année : les « flouts ». Des ter-

riens qui ont fait le choix risqué d'écrire la destinée de ces terres longilignes. Tous s'y sont installés par « *envoûtement* » et « *attraction* ». Comme aimantés. Au bout d'une route au sud de l'estuaire, un petit chemin de terre s'ouvre sur le ponton qui mène à l'île Margaux. Le soleil inonde le fleuve. Les eaux saumâtres laissent échapper une discrète odeur de vase. Cachée derrière sa forêt de roseaux, Margaux est sans doute la moins sauvage et la moins isolée de la grande famille des îles de l'estuaire. La traversée en barque d'une rive à l'autre ne dure qu'une petite minute et fait de cet îlot de 14 hectares, une île abordable. Presque trop accessible.

L'île Margaux, la viticole

Tignasse épaisse et bouclée, visage buriné par ses 54 ans, Lionel de Mecquenem, régisseur de l'île, franchit la trentaine de mètres qui le sépare du continent. Traverser le fleuve, c'est avant toute chose l'appropriation. Éviter les bancs de vases dissimulés par les eaux et les bouts de bois qui filent au gré du courant. C'est surtout, sentir au premier pas posé sur le bateau, une rupture. Un départ vers l'inconnu. « *La première fois que je suis venu ici en 1985, j'ai eu un coup de foudre*, confie Lionel. *Je cherchais du travail et le propriétaire de l'époque avait besoin d'un viticulteur pour relancer la culture de la vigne sur l'île. J'ai été embauché et ne suis jamais reparti.* »

Nous posons nos affaires sur l'île. Suit un long silence. Comme si faire visiter l'île, c'était d'abord offrir son calme. Un mutisme vite interrompu par le jeu de Bobby, Faust, Philaé et Caden, les quatre chiens des Mecquenem. Des chasseurs qui protègent l'île de son principal envahisseur : le ragon-din qui creuse les berges et menace d'affaïsser les digues. « *L'activité de l'homme sur les îles s'est développée à la fin du XIX^e siècle, au moment de la crise du phylloxera*, poursuit Lionel. *Ce puceron a ravagé pendant plusieurs années les récoltes. Mais les îles, elles, ont continué à produire du vin. Il suffisait d'ouvrir les vannes et d'inonder les ceps pour faire disparaître le parasite.* » Un âge d'or fugace. L'île a été ensuite plusieurs fois abandonnée. « *Depuis que je me suis installé ici, j'ai vu défiler pas moins de quatre propriétaires.* » Trop de contraintes ou pas assez de retour sur investissement, les raisons de ces abandons restent vagues. Les Mecquenem, eux, ont appris à apprivoiser leur

Dans les années 1960, près de 250 personnes vivaient dans ce qui est devenu le village fantôme de l'île Verte.



nouvelle vie. « *Au début, ma femme ne voulait pas venir* », se souvient-il. Marie, éducatrice de jeunes enfants, lui répond, comme pour se défendre : « *On avait trois enfants à élever. Il fallait les emmener à l'école tous les matins. La vie ici me paraissait trop exigeante, cadencée par les marées : sept heures montantes, cinq heures descendantes. Il faut se*

naire ». Un pari risqué lorsque l'on écoute Guillaume de Mecquenem, le fils de Lionel et Marie: « *Pour investir sur les îles, il faut compter trois fois plus de temps et trois fois plus d'argent* ». Et surtout jouer avec la possibilité, un jour, de tout perdre. Car les îles sont constamment confrontées à leurs fragilités. Nombreuses.

2010, six mètres de digues ont cédé, inondant plusieurs hectares de terres cultivables. Au coût, s'ajoutent des problèmes de propriétés. « *La digue qui a cédé appartient pour moitié au Conservatoire du littoral et pour l'autre à Monsieur Favarel* », explique Louis-Charles Pailler, le régisseur de l'île Verte.

L'île Verte, en reconquête

Louis-Charles vit à Bordeaux. Ce citadin a tout de l'insulaire : râblé, distant à la première poignée de main et fier de son île. « *Je vais vous présenter des gens heureux* », nous a-t-il promis. Vue de Margaux, l'île semble marécageuse, entièrement sauvage. Une sorte de havre de paix impénétrable. Seules quelques tonnes à canards, ces cabanes à chasseurs dissimulées sous un épais camouflage de verdure, évoquent la présence de l'homme. Fruit de la réunion de quatre anciennes îles, cette longue bande de terre est un petit continent à elle seule. « *Un couple de maraîchers s'est installé l'année dernière dans l'ancien village. Ils sont mieux placés que moi, pour vous expliquer ce que c'est d'être un îlien* », poursuit-il en manœuvrant la barre de son bateau. Un ancien village ? « *On ne l'aperçoit pas encore, mais dans les années 1960, près de 250 personnes vivaient sur l'île Verte. Des agriculteurs, des viticulteurs, des ouvriers, énumère-t-il. Une véritable micro-société. Mais le départ de l'une des institutrices et l'apparition de la société de consommation ont conduit à sa désertification.* »

Des rues, des maisons et une école abandonnées, des entrepôts sombres... Louis-Charles accoste dans un décor hollywoodien. Un petit Far West perdu entre les flots où le temps semble s'être arrêté. Assise aux bords du fleuve, Agnès Maingourd boit son café en

»»

II DEPUIS QUE JE ME SUIS INSTALLÉ ICI, J'AI VU DÉFILER QUATRE PROPRIÉTAIRES. "

Lionel de Mecquenem, régisseur de l'île Margaux



Lionel et Marie de Mecquenem habitent sur l'île Margaux depuis plus de 25 ans.

II POUR INVESTIR SUR LES ÎLES, IL FAUT COMPTER TROIS FOIS PLUS DE TEMPS ET D'ARGENT "

Guillaume de Mecquenem

rendre compte ». Depuis leur arrivée, les vignes ont été replantées, les chartreuses et les chais reconstruits. Résultat ? Le domaine produit aujourd'hui cinq cépages, près de 90 000 bouteilles et emploie cinq salariés. « *On profite de la richesse des terres en alluvions* », explique notre hôte. Cette fertilité impose un travail singulier sur les vignes : « *Pour obtenir un vin de qualité, il faut un vin concentré. L'opulence du raisin ici, nous oblige ici à effeuiller et à faire des vendanges vertes* (ramasser le raisin alors qu'il n'est pas mûr, ndlr) ». Tout ça pour un vin à la saveur particulière ? Il sourit. « *À cette question, le propriétaire a sa formule: "une culture littorale au petit goût marin"* ». L'îlot sait être vendeur. Car depuis 2001, le renouveau des îles doit beaucoup à l'investissement d'un homme : Gérard Favarel. Un entrepreneur parisien, fondateur d'une société de capital-risque, qualifié par tous ses salariés de « *vision-*

Comme cette nuit de décembre 1999, où une violente tempête traverse la France d'ouest en est. « *Ici c'est un souvenir marquant. Une cicatrice. Le rappel que le fleuve peut reprendre ses droits*, affirme Marie. *Une partie de la digue nord a cédé. Le fleuve s'est engouffré dans la brèche et a submergé l'île, détruisant une partie des récoltes* ». Depuis, à chaque coup de vent combiné aux grandes marées, Lionel reste sur le qui-vive. « *Je garde un œil sur le niveau de l'eau. À marée haute, on vit en dessous du niveau du fleuve. On sait que notre vie dépend des digues* ». Les digues. Sur les îles, il faut leur faire une confiance presque aveugle. Ces amas de terre et de limon séchés permettent aux flouts de rester au sec. Mais ce luxe a un coût. « *Normalement, elles devraient être entretenues et consolidées tous les dix ans. Mais c'est trop cher* », confesse Lionel. Surtout pour ne protéger que deux personnes. Sur l'île Verte voisine, lors de la tempête Xynthia en mars

profitant des premiers rayons de soleil. Son mari Pascal et Jean-Marc, le nouveau machiniste de l'île, sont partis chasser le sanglier qui dévaste les plantations. « On reçoit sept chasseurs pour le week-end. Le reste du temps, nous ne sommes que trois à vivre ici », explique-t-elle. Le couple est originaire de l'île d'Yeu en Vendée. Pascal était chef de culture dans une exploitation d'insertion. Ils ont été embauchés par Gérard Favarel pour lancer le maraîchage bio.

« De l'or entre les mains »

Agnès ne parle pas facilement d'elle, de ses difficultés. « La vie ici est parfois contraignante. Quand il pleut, on marche avec trois kilos de terre sous les bottes. Et les tracteurs sont inutilisables. Mais les couleurs de l'eau, du ciel... Rien n'est jamais pareil. On ne se lasse pas. » Son mari revenu de la chasse rebondit sur la conversation : « Pourquoi s'est-on installé ici ? Pour relever le défi. Il y a énormément de choses à accomplir. C'est ça qui est séduisant. » Pascal et Jean-Marc sont devenus les hommes à tout faire de l'île : cultures, chasse, réparation des outils... Sur l'île Verte, malgré les apparences,

on ne chôme pas. Il y a toujours quelque chose à réparer ou à reconstruire. « Il n'y a pas de journée type, pas de routine ou d'agenda programmé, ajoute Pascal. Surtout, ce ne sont pas les mêmes réflexes. Il faut optimiser chacun de ses déplacements ». Comme au moment de la « réserve » hebdomadaire qui les contraint à aller sur le continent pour se ravitailler. Et encore, seulement lorsque le clapot n'est pas trop fort. Pour Agnès, c'est un changement de vie complet. « Ce n'est pas vraiment ma branche. Avant notre installation, j'étais éducatrice spécialisée. Maintenant, je suis mon mari pour produire des légumes d'excellence. » Ce petit bout de femme affable, entourée d'hommes, donne avant toute chose son sourire : « Je veux offrir un bonjour aux personnes qui viennent ici. Il faut oublier le passé, les mauvais souvenirs sur cette île. Lui écrire une nouvelle histoire, s'enthousiasme-t-elle. C'est pour ça que le tourisme est indispensable. » Le couple prévoit à court terme d'ouvrir deux chambres d'hôtes dans leurs maisons tout juste rénovées. « On a conscience d'avoir de l'or entre les mains. Que vivre ici, c'est presque un luxe. Il faut le faire partager, explique-t-elle. Les îlots ne sont pas des ermites. »

Le ponton de la « roselière », au sud de l'île Verte, relie les îlots à la rive médocaine.



Cet été, la vedette Le Silnet prend, tous les samedis, douze touristes à destination de Patiras et de son phare pour une visite des îles et une dégustation gastronomique.



L'ÎLE PATIRAS AUX PETITS SOINS

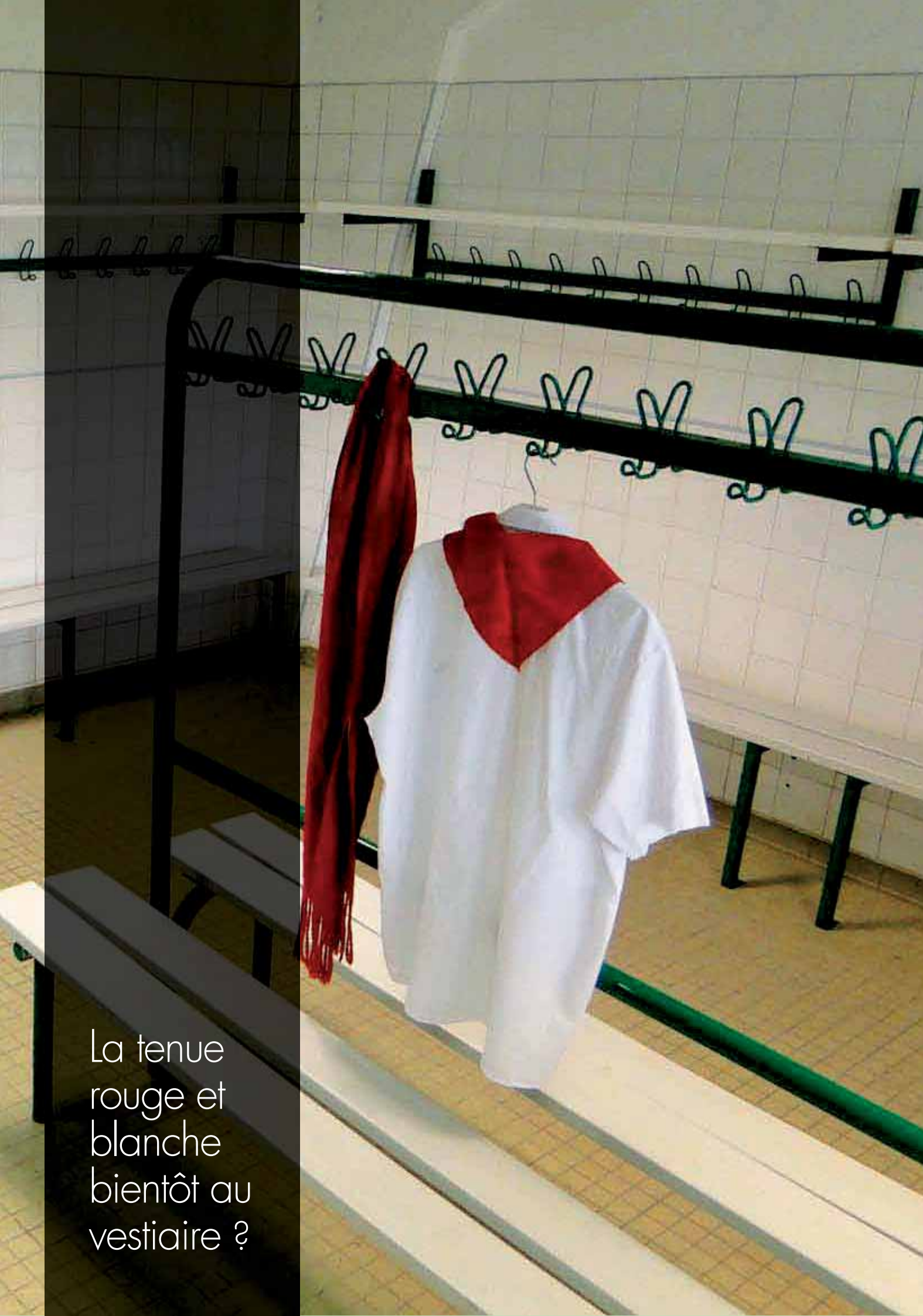


Le tourisme fluvial n'est pas nouveau sur les îles. Mais depuis trois étés, il se donne de nouveaux moyens et s'offre une clientèle directement au départ de Bordeaux. Philippe Lacourt (photo) est un ancien éleveur de chèvres. Au cours d'une virée sur l'estuai-

re, il est tombé sur l'île Patiras, son phare et sa maison de gardien abandonnés. Il cherche pendant plusieurs mois à retrouver le propriétaire, achète la pointe nord de l'île et vend sa fromagerie industrielle en Dordogne. Philippe Lacourt a tout reconstruit : rénové le phare et fait appel à deux architectes bordelais, Olivier Martin et Virginie Gravière pour concevoir un nouveau refuge ultramoderne en adéquation avec le paysage des îles. Sous l'impulsion de Gens d'estuaire, une association devenue entreprise commerciale, l'île accueille, en saison estivale, des séminaires et

des mariages dans ce refuge qui fait office de maison secondaire le reste de l'année. Une destination touristique qui permet, au cours du trajet sur le fleuve, de faire découvrir l'archipel aux touristes. Cette nouvelle économie résulte d'un constat : « Il y a beaucoup de belles histoires à raconter », avertit Simon, le fils de Philippe et capitaine du Silnet. Une errance au fil du courant à la découverte d'un paysage, d'histoires et de légendes : des derniers gardiens du phare, aux prêtres réfractaires emprisonnés au Fort Pâté, en passant par le destin tragique d'un millionnaire suisse brûlé vivant dans son manoir.

Croisières à bord du Silnet (vedette rapide) ou de La Sorellina (péniche en bois) : Trois formules en juillet-août : Demi-journée en péniche : 57 €, tarif enfants, 25 € ; Journée en péniche : 95 €, tarif 12-18 : 45 €, moins de 12 : 25 € ; Journée d'île en île en taxi-boat tous les samedis (maximum 12 personnes). Programme : départ à 10h du Port-de-la-Lune à Bordeaux, dégustation de vin sur l'île Margaux et buffet gastronomique au refuge de Patiras. Retour vers 17h. Tarifs : adultes, 135 €, 12-18 : 65 €, 5-12 : 35 €. Navigation commentée. Renseignements : gensdestuaire.fr, par tél. au 05 56 39 27 66 ou à l'Office de tourisme de Bordeaux.



La tenue
rouge et
blanche
bientôt au
vestiaire ?

Férias EN SURSIS ?

Avec plus de deux millions de visiteurs chaque été, les communes doivent renforcer leur sécurité et supportent un poids financier de plus en plus important. Pour réduire les dépenses, certaines envisagent de supprimer un jour de fête, de réduire les horaires d'ouverture ou même de faire payer un droit d'entrée. Une nouvelle lutte s'engage entre les amoureux de ces rassemblements populaires et leurs détracteurs qui pointent du doigt les violences qui en découlent. Les organisateurs craignent pour leur avenir alors que les rumeurs circulent toujours sur ces événements. La question se pose désormais : et si on rangeait la feria aux vestiaires ?

Textes et photos Romain Barucq

Beaucoup de rumeurs circulent sur les fêtes du sud-ouest. Exagérées ou fondées, elles en donnent une piètre image. Entre mythes et réalités, seuls les chiffres permettent de distinguer le vrai du faux.

• «Est-ce qu'il y a des morts chaque année ?»

Chaque été, c'est la même chose. Les partisans de la théorie du complot soupçonnent les médias et les services de la Justice de cacher la vérité. Il y aurait plusieurs décès chaque année à l'occasion de ces

manifestations. Dans les Landes, le dernier décès remonte au 1^{er} juillet 2007. Lors des fêtes d'Habas, petite commune du sud du département, un jeune de 18 ans, originaire de Rion-des-Landes, a été poignardé en plein cœur. Il faut remonter à 1996 pour trouver la trace d'un autre décès dans le département, celui de Michel Antoine, un professeur d'anglais, molesté par l'un de ses anciens élèves, lors de la feria de Dax. À Bayonne, dans les Pyrénées-Atlantiques, un jeune originaire de Bordeaux est décédé en 2005 à la suite

»»

d’une chute accidentelle d’un pont, au moment des fêtes de la ville.

• **«Les fêtes sont-elles dangereuses ?»**
Lors de la dernière édition des fêtes de Bayonne, 273 plaintes ont été déposées en cinq jours dont huit pour des affaires de violence et 150 pour vol (surtout les téléphones portables). Deux plaintes pour viols ont également été enregistrées. Des chiffres à mettre toutefois en perspective avec la forte fréquentation. Chaque année, les villes mettent pourtant en place un dispositif de sécurité de plus en plus imposant. En 2011, à Dax, 700 000 euros sont consacrés uniquement à ce volet sur un budget total de près de 4 millions d’euros. Outre le déploiement de plusieurs compagnies de CRS, les villes louent également les services de sociétés privées de gardiennage. L’année dernière, ce sont près de 500 hommes et femmes qui ont assurés la sécurité des festayres à Dax.

• **«Les villes croulent-elles sous un tas d’immon-dices pendant plusieurs jours ?»**
En de telles circonstances, les villes ne peuvent être d’une propreté absolue. Bayonne accueille plus d’un million de personnes en cinq jours. Dax et Mont-de-Marsan reçoivent, respectivement, 800 000 et 600 000 festayres. Il y a quelques années, les festayres* jetaient, chaque soir, des milliers de gobelets en pleine rue. En 2009, 190 tonnes de déchets ont été collectées lors des fêtes de Dax. Une situation qui a

obligé les municipalités à adopter le verre réutilisable et consigné. Toutes les férias du sud-ouest l’imposent désormais. Une vraie révolution dans les comporte-ments. En revanche, uriner dans les rues - malgré un renforcement des sanitaires publics - semble être en-core à la mode.

• **«L’alcool coule-t-il à flot pendant ces jour-nées ?»**
En juillet 2010, 500 000 verres auraient été distribués dès le premier soir des fêtes de la Madeleine à Mont-de-Marsan. Un chiffre qui ne prend pas en compte les apéritifs sauvages organisés souvent par les plus jeunes aux portes des villes. En plus des traditionnels bars, l’ouverture temporaire des peñas* et des bode-gas* multiplient les lieux où l’on peut trinquer. Lors de la dernière édition de la Madeleine, sur les 513 blessés, 168 étaient en état d’ébriété et 82 person-nes ont fait un malaise. Les comas éthyliques existent mais sont difficilement quantifiables. À Bayonne, en 2011, près de 1400 contrôles alcoolémie au volant ont été effectués cette année : 5 % des conducteurs dé-passaient la limite légale autorisée. Les municipalités prennent en compte ce phénomène d’alcoolisation excessive et mettent en place des points repos sans alcool. Elles mettent également l’accent sur les alter-natives proposées chaque jour (spectacles taurins, danses, bandas, courses landaises*, concerts, feux d’artifices, défilés de chars...) pour éviter de tomber dans l’excès du tout-boisson.

«L’ESPRIT DES FÊTES DOIT ÊTRE DÉFENDU»

Marie Pendanx termine actuel-lement une thèse sur l’identité et la culture locale dans le sud des Landes. Elle joue aussi de la grosse caisse dans une banda*.

Visé : Connaît-on l’origine de ces fêtes ?
Marie Pendanx : Jusqu’au XX^e siècle, chaque commu-ne organisait une foire à l’occasion de la fête de son saint patron. Ces journées étaient rythmées par diver-ses animations qui ont peu à peu donné naissance aux fêtes actuelles. Bien sûr, l’influence espagnole a égale-ment compté dans l’édification de nos fêtes modernes. Cependant, on ne peut pas dire qu’elles sont entière-ment calquées sur le modèle ibérique. Il existait un terreau initial, une tradition festive propre sur laquelle se sont greffés des éléments venus de l’Espagne. La tenue rouge et blanche qui s’est diffusée dans tout le sud-ouest vient, par exemple, de Pampelune.

Ces fêtes semblent avoir une image négative de-puis quelques années. Pourquoi ?
Les médias y sont pour beaucoup. Je me souviens d’un

reportage diffusé à la télévision sur les coulisses des fêtes de Bayonne qui ne montrait que les côtés obs-curs. Les férias, ce n’est pas que ça. Bien sûr, quand il y a un fait divers, on le retient davantage car il vient briser ce qui devait rester un grand moment de liesse. Ces dérives sont liées à une forte fréquentation, tou-jours en hausse, et aux comportements de certains individus qui ne respectent rien.

Pourquoi assiste-t-on à ces dérives selon vous ?
La société et les comportements évoluent ains. Il n’y a plus ni repères, ni respect. Les festayres doivent bien comprendre que l’esprit des fêtes doit être défendu par chacun d’entre nous. Cela passe par la transmis-sion d’un certain nombre de valeurs traditionnelles : la convivialité, le partage, le mélange tant des généra-tions que des individus d’origines différentes.

Est-ce à dire que l’esprit même de ces rassem-blements est menacé ?
Il est en danger car certaines personnes oublient les codes festifs. Il n’est pas rare de voir arriver des gens torse nu, en short et en claquettes Il y a également des

dérives liées à l’alcoolisation qui ne se fait pas forcé-ment in-situ. Il s’agit d’un phénomène plus global. Il ne suffit pas, hélas, d’aller aux fêtes de Bayonne ou de Dax pour assister à cela. C’est un problème global. Al-lez au Miroir d’eau à Bordeaux et vous verrez la même chose.

Les mesures annoncées par les municipalités vont-elles dans le bon sens ?
D’un côté, ces mesures sont indispensables pour éviter de trop grands débordements mais, de l’autre, elles pèsent de manière excessive sur les petites communes. La sécurité est importante pour les grands rassemblements, moins dans les petits village. Ces dé-cisions peuvent paraître anodines mais peuvent avoir un impact réel. Il ne faudrait pas que ces mesures les fassent disparaître. Tout ceci a un coût et ces munici-palités ne peuvent le supporter financièrement.

Marie Pendanx, au centre de la photo, joue dans une banda* depuis l’âge de 12 ans (Photo DR)

Ici, dans les arènes de Dax, en août 2011.



SAS PARLA FERIA ? *

- **Banda** : groupes de musi-ciens typiques du sud-ouest qui, avec leurs instruments en cuivre et leurs grosses cais-ses, animent les rues et les spectacles taurins à l’occa-sion des fêtes.
- **Bodega** : bars en plein air ou en caves avec de la musique festive. Les participants aux

férias s’y rassemblent pour danser, discuter et boire.

- **Course landaise** : la course landaise est une des quatre formes de la tauromachie pra-tiquées dans le monde. Elle se pratique avec des vaches sau-vages et il n’y a pas de mise à mort. Les écarteurs se met-tent face à l’animal avant de

l’esquiver au dernier moment, réalisant une sorte d’écart. Les sauteurs exécutent des sauts au-dessus de la vache.

- **Festayre** : mot gascon dési-gnant celui qui fait la fête. Son costume est composé unique-ment de blanc (pantalon, t-shirt ou chemise, chaussures) et de rouge (cinta pour maintenir le

pantalon, béret et surtout le fa-meux foulard autour du cou).

- **Peñas** : une Peña désigne gé-néralement un groupe d’amis se constituant en association pour partager une ou plusieurs passions en commun (surtout la tauromachie).

*Parlez-vous Féria ? (en gascon)



20, 21, 27, 28 juillet

CASTILLON-LA-BATAILLE
Reconstitution de la bataille de Castillon

700 bénévoles recréent la bataille de Castillon au pied du château Castegens. Le 17 juillet 1453, elle marque la fin de la guerre de Cent Ans. Deux heures de cascades, d'effets spéciaux et de spectacle pyrotechniques mais aussi de scènes de la vie quotidienne du Moyen Âge. Site : www.batailledecastillon.com

Du 1er au 3 juin

SAINT-DENIS-DE-PILE

Festival Musik à Pile.
Arthur H, HK et les saltimbanques, Sinsemilia, Archimede, Boulevard des airs... Tél. 05 57 69 11 48. De 15 à 18€ par jour. Pass 2 jours de 22 à 30€.

2 au 3 juin

SOULAC

Soulac 1900
Pendant deux jours, la station balnéaire se transporte au début du XXe siècle. Meeting aérien, passants en costume d'époque, attelages, animations musical, guinguette, voitures anciennes... Tél. 09.75.43.07.29

8 juin

LIBOURNE

Place Joffre
Zebda en concert
Concert du groupe de rap Zebda. Deuxième partie : groupe de folk «June Hill». A 20h. Gratuit.

La recette de la Gironde

LA TRICANDILLE

Vous lézardez sur la plage, en salivant à l'idée d'un petit raout. Lancez-vous, proposez leur une entrée typiquement bordelaise : la tricandille. Ces tripes de porcs relevées d'ail et de persil, longtemps dénigrées comme l'ensemble des abats, redeviennent un produit noble. Bon. Je vous sens perplexe. Déjà à la limite du haut-le-cœur. De l'intestin grêle frit en plein été. Un peu indigeste ce que vous me proposez là Chef. On vous l'accorde. Mais la tricandille se donne du mal. Nettoyée, coupée en lanière, échaudée et blanchie (dans un court-bouillon de légumes, par exemple) ce plat canaille se maquille pour impressionner les papilles des plus récalcitrants. Traditionnellement, les tricandilles sont grillées sur les braises des sarments de vignes. Mais si vous la dégustez au marché des Capucins*, les restaurateurs se contenteront de les cuisiner à la poêle. Bon gueuleton.
*Le cochon volant 22 Place des Capucins, 33 800 Bordeaux. Réservations au 05 57 59 10 00

ARCACHON

Plage aux écrivains.
Dans un village aménagé sur la plage, rendez-vous littéraire et rencontre avec de nombreux auteurs.

9 juin

BORDEAUX,

Rue du Bocage
Festi'Ludiks !

Jeux de société, jeux en bois, kermesse, parcours, maquillage. Parc Bordelais rue du Bocage à Bordeaux. De 14h à 19h. Gratuit. Tél : 06 60 66 65 34.

LÈGE - CAP FERRET

Plage du Grand Crohot
La Foulée des Baïnes.

Vingt kilomètres de course sable jusqu'à la Pointe du Cap Ferret. A 15h. Tél. 05 57 22 33 52.

Du 16 au 17 juin

LÈGE - CAP FERRET

Plage de l'Horizon
Volcom Mullet Fish
Etape girondine de cette compétition de surf. Gratuit.

28 juin au 1er juillet

BORDEAUX

Sur les bords de la Garonne-
Bordeaux fête le vin
Pavillons de dégustations, restaurants et étals de produits locaux. Concerts sur la place des Quinconces dont Stacey Kent le 29 juin, l'orchestre national de Bordeaux Aquitaine le 28 et Dianne Reeves le 30. Son et image au Palais de la Bourse. Spectacles pyrotechniques

sur les bords de la Garonne tous les soirs à 23h30.

30 juin

LÈGE-CAP FERRET

Plage du grand crohot
Festisurf

Compétition de surf. réservée aux plus jeunes (surf, bodyboard, long-board, bodysurf). Tél : 05 57 70 40 14

30 juin au 1er juillet

SAINT-DENIS-DE-PILE

Parc du château Bômale-
Festival «Les Photographicofoles,
salon de la photographie. Gratuit. Tél : 05 57 69 11 48.

SAINT-MACAIRE

Fête de la Garonne
Vieux gréments, conférences, expositions, concerts sur la vie du fleuve... Gratuit. Tél. 06 78 97 69 79

Du 4 au 12 juillet

PAUILLAC

Les Estivales
de Musique en Médoc
Les lauréats des grands concours internationaux de musique classique se produisent dans les châteaux du Médoc. De 16 à 32 €.

Du 7 au 8 juillet

SAINT-MÉDARD-

EN-JAILLES
Jalles House Rock 2012.
Tremplin rock et scènes croisées en plein air.

BORDEAUX

Place des quinconces
BMX Bordeaux 2012

Championnats de France BMX sur la place des Quinconces à Bordeaux. Tél : 05 56 00 66 00

26 au 28 juillet

LANGON

Parc des Vergers
Les Nuits Atypiques
Concerts, films, débats autour des musiques du monde. Tél. 05 56 63 68 00.

Du 3 au 5 août

PAUILLAC

Site de Trompeloup
Reggae Sun Ska.
Festival de musique Reggae.

Du 9 au 11 août

LIBOURNE

Festival des arts de la rue
Cirque, chansons, danse, théâtre de rue....

Du 14 au 15 août

ARCACHON

Fêtes de la Mer
Cérémonies traditionnelles, animations, pique-nique géant sur le front de mer. Gratuit. Tél. 05 57 52 97 97

1er juillet - 31 août

BOURG

Place de l'Eperon
Les apéritifs vigneron des Côtes de Bourg.

Dégustations de vin et produits du terroir. Maison des vins des Côtes de Bourg. Tous les vendredis soirs de 19h à 20h30. Tarif : 7€. Tél : 05 57 68 22 28



19 Juillet au 21 juillet

RIBÉRAC

Grand Souk VIP ALL



Le rendez-vous musical des bords de la Dronne fête ses 5 ans. L'année dernière en référence à la chanson de Katherine « 100% VIP », le Grand Souk est devenu le Grand Souk ALL VIP. Au-delà du clin d'œil, VIP traduit surtout l'ambition d'accueillir un « Very Important Public ». Ici, pas d'espace réservé, mais un site exceptionnel dans le parc des Beauvières. La programmation : Camille, Orelsan, The Rap-ture, Digitalism Eiffel, The Shoes, Hollie Cook, Civil Civic ou encore La Femme. Et une volonté : toucher un public large (jusqu'à 6 000 personnes), jeune et familial dans un espace de convivialité. Tarifs : gratuit la soirée du 19 juillet, sur la place du Général-de-Gaulle ; un

LA RECETTE DE LA DORDOGNE

LE MILLASSOU

Le millas (ou millassou) est un gâteau à la citrouille qui sent bon le terroir. Originaire du Limousin et de l'Est de la Dordogne, il s'est peu à peu étendu dans le Sud-Ouest. D'abord concocté à partir de la farine de millet, très présent dans la région, puis de maïs. Il peut être préparé sous forme de crêpe, de galette ou de clafoutis, la forme la plus courante. Il était cuisiné à la campagne au moment où on tuait le cochon ou les canards, en février principalement. Aujourd'hui, c'est un plat d'hiver, la saison de la citrouille s'étendant de septembre à février. Même si aujourd'hui, c'est un dessert, il a longtemps été préparé dans des versions sucrées et salées. Le millassou étant la version sucrée du millas (aussi écrit milhas).
Ingrédients : 500 g de citrouille, 200 g de farine de maïs, 150 g de sucre en poudre, 75 g de beurre, 5 œufs, ½ litre de lait, ½ paquet de levure

Préparation (45 min):
Faites fondre la citrouille coupée en dés dans une casserole avec un peu d'eau pour obtenir une purée.
Mélangez la farine, la levure, le beurre, le sucre et les œufs puis remuez avec un peu de lait. Ajoutez à la préparation la purée de citrouille et le reste de lait. Mélanger jusqu'à obtenir une pâte bien lisse. Versez la préparation dans un moule préalablement beurré.
Cuisson : Mettez au four thermostat 7 (210°) pendant une ½ heure. Servez tiède.

vous pour la 17^e édition de la Fête du Couteau. Près de cent couteliers et forgerons du monde entier seront présents. Tarifs : 5 € la journée ; 7 € deux jours, de 10 heures à 19 heures. Points restauration et buvettes sur place. Contacts : Francis Mathieu, maire-adjoint chargé de la communication. Tél. 06 80 32 15 02 ou Office de tourisme: 05 53 56 25 50.

30 juillet au 4 août

PÉRIGUEUX

Mimos, Le Festival des Mimes
Le festival Mimos, le plus important festival de mimes en Europe avec celui de Londres fête ses 30 ans. L'occasion de dépoussiérer l'image du mime en présentant des formes novatrices aux frontières du théâtre, de la danse contemporaine et du nouveau cirque. Contact : l'Odyssée, scène conventionnée de Périgueux, Esplanade Robert-Badinter. Tél. Dominique Couvreur au 05 53 53 18 71. Gratuit.

28 et 29 juillet

MEYRALS

Le Festival des épouvantails
Pour cette 13^e édition, les épouvantails les plus cocasses ornent encore une fois la campagne

de Meyrals. Le concours est ouvert à tout le monde. Plusieurs catégories sont proposées et plusieurs prix sont offerts. Théâtre de rue, folklore de l'Équateur, envol de montgolfière, repas champêtre et feu d'artifice sont au programme. Animations : concours de peinture ou plusieurs prix sont décernés ; jeux anciens, musiciens (bandas), contes, poneys et balades pour les enfants. Buvettes et pâtisseries. Gratuit.

19 juillet au 4 août

SARLAT

Le Festival des Jeux du Théâtre
Le plus ancien festival de théâtre de France après celui d'Avignon célèbre cet été sa 61^e édition. En plein air, au cœur de la ville médiévale de Sarlat-la-Canéda et dans les rues, les 18 spectacles (dont une lecture) séduiront tous les publics par leur éclectisme. Tous les matins, des rencontres sont organisées entre le public et les auteurs ou les metteurs en scène. Contact : Festival des Jeux du Théâtre, BP 53 24202 Sarlat Cédex. 05 53 31 10 83. Tarifs: de 17 à 29 euros. Tarifs réduits pour les abonnements, les étudiants et les groupes.





Agenda
LOT-ET-GARONNE

8 au 10 juin
MARMANDE
Garorock
Marmande est peu à peu devenu le repère pour les festivaliers rock et électro dans le Sud-Ouest. En 2012, le festival a décidé de changer de lieu pour accueillir plus de monde – la plaine de la Filhole – et s’est établi au cœur du mois du juin. La programmation variée fera le plaisir du grand public, même si elle déchaîne les passions. Les puristes devraient tout de même y trouver aussi leur compte. The Offspring, David Guetta, Cypress Hill, Me-tronomy, Modeselektor ou encore Orelsan ont répondu présents. Tarifs : 42 € un pass journée, 70 € pour 2 jours et 99 € pour trois jours (droits de location et camping inclus). Réservation dans les points de vente habituels. Renseignements sur le site du festival (www.garorock.com) ou auprès de l’Office de tourisme : 05 53 64 44 44.



Agenda
LANDES

21 au 24 juin
DAX
Festival Satiradax
Forte du succès de la première édition, la ville accueille à nouveau le festival de la satire. De nombreux artistes sont attendus : Daniel Prevost, Rémi Gaillard, Fabrice Eboué, Edouard Baer, Sophia Aram, Anémone et bien évidemment toute l’équipe du Groland qui fêtera, à l’occasion, ses vingt ans d’existence. Une programmation exceptionnelle pour des artistes qui auront beaucoup à dire quelques jours seulement après la fin de l’élection présidentielle... Venu spécialement de Toulouse, le groupe Zebda fera également tomber bien des chemises à l’occasion de ce festival. De 10 à 25 € selon le spectacle. Renseignements et tarifs sur www.satiradax.fr ou au 05 58 90 99 09.

27 au 30 juin
VILLENEUVE-SUR-LOT
XXI^e Festival du Rire
Des jeunes talents de l’humour sont amenés à s’exprimer, en public, devant un jury de professionnels le soir d’ouverture. Le festival accueille aussi des artistes confirmés pour les autres soirées. Olivier de Benoist, Kev’ Adams et François-Xavier Demaison sont pressentis. Tarif : une trentaine d’euros pour les scènes du soir, au théâtre Georges-Leygues. Renseignements au 05 53 70 37 24 ou tgl.billetterie@orange.fr. Réservations sur www.ticketnet.fr.

27 juillet
LA-SAUVETAT-DU-DROPT
Itinérances médiévales
Pour sa 9^e édition, les Itinérances médiévales, qui consacrent le patrimoine aquitain et en particulier les villages du Moyen-Âge, font escale dans trois destinations

lot-et-garonnaises : La-Sauvetat-du-Dropt, le 27 juillet ; Duras, le 29 juillet ; Loubès-Bernac le 18 août. Retrouvez à chaque fois spectacles et animations de rue, le plus souvent gratuits, tout en découvrant le pays du Dropt. Renseignements au 05 53 27 11 46 ou sur www.medieval.dropt.org.

3 au 5 août
MIRAMONT-DE-GUYENNE
Bastid’Art
Cette année encore, la bastide accueille le Festival international des arts de rue. Retrouvez plus de 80 spectacles gratuits, d’autres payants, de théâtre, de musique ou encore de danse. Renseignements au 05 53 93 38 94 ou 06 21 59 95 83 ou www.bastidart.org.

5 août
MONCRABEAU
Festival des menteurs
Moncrabeau compte moins de 900 habitants, mais parmi eux se cachent les quarante

membres de l’Académie des menteurs ! Chaque année, une fête remet au goût du jour ce patrimoine du mensonge, qui s’affiche un peu partout dans le village. Au programme : marché de produits régionaux, danses folkloriques... et sacre du roi des menteurs. Renseignements au 05 53 65 46 91 ou 06 87 20 71 78 ou www.academiedes-menteurs.fr.

31 août au 2 septembre
AGEN
Le Grand Pruneau Show
Huitième édition pour ce festival populaire qui propose animations de rue, dégustations, activités sportives etc. Chaque soir, un artiste se produit gratuitement avec pour volonté de toucher tous les publics. En 2012, Nolwenn Leroy, Pony Pony Run Run et Gérard Lenorman sont de la partie. Renseignements sur www.grandpruneaus-how.fr ou en auprès de la mairie d’Agen 05 53 69 47 47.

succès accompagné de son nouveau groupe *Radio Bemba*. Il y en aura pour toutes les oreilles. Il ne se produira que dans quatre autres villes en France. Renseignements et tarifs sur www.dax.fr ou au 05 58 90 99 09.

Tout l’été
MARQUÈZE
Écomusée de la Grande Lande
Installé au cœur du parc naturel régional des Landes de Gascogne, dans le nord du département, l’écomusée de Marquèze réunit sur 20 hectares les éléments les plus caractéristiques de la vie paysanne de la fin du XIX^e siècle. Au programme : maisons landaises typiques, ferme aux animaux, travail du pin et de résine le tout dans un écrin de verdure exceptionnel. Tarif : de 9 à 13 €. Renseignements sur www.parc-landes-de-gascogne.fr ou au 05 58 08 31 31



Agenda
PYRÉNÉES-ATLANTIQUES

Du 29 juin au 8 juillet
OLORON-SAINTE-MARIE



Enrico Rava, © Giuseppe Pino

Salle Jéliote
Festival Des Rives et Des Notes
Pour sa 19^e édition, le festival de jazz invite à découvrir de « nouveaux horizons ». Artistes de renommée internationale ou futures stars venus du Brésil, d’Europe, du Japon ou des États-Unis se donnent rendez-vous pour des rencontres d’exception : des concerts, des spectacles gratuits et un tremplin pour les jeunes artistes. Avec Enrico Rava déjà présent pour la toute première édition du festival en 1981, Cataclysm Box, Tigran Hamasyan, Viktor Lazlo, ... Tarifs variables selon les concerts : plein, 20-23 € ; réduit, 16-19 € ; enfant, 5-8 €. Informations et inscriptions sur www.jazzoloron.com ou auprès de l’Office de tourisme au 05 59 39 98 00.

Du 26 au 27 mai
SAINT-ÉTIENNE-DE-BAÏGORRY
Fête de la cave d’Irouléguy
Cette année, la cave d’Irouléguy fête ses 60 ans. De nombreuses animations proposées pendant deux jours : balades dans les vignes, à pied, à cheval ou en 4 x 4, visites de la cave, démonstration de fabrication de barriques, jeux de dégustation, spectacle de théâtre de rue et repas organisés dans le chai. Informations et réservations auprès de la cave au 05 59 37 41 33 ou sur www.cave-irouleguy.com

Du 10 au 13 juillet
ANGLET
Chambre d’amour
International Surf Film Festival
Les toutes dernières productions du meilleur du film de surf seront en compétition pour cette 9^e édition. Pendant quatre jours, une quinzaine de films et de courts métrages internationaux seront présentés au public gratuitement sur grand écran de 16 h à 20 h puis de 22 h à minuit. Les sept trophées seront remis lors de la cérémonie de clôture le 13 juillet. Informations et liste des films en compétition sur www.surf-film.com

Le 14 juillet
NAVARRENX
Fête du Saumon
Navarrenx célèbre le saumon. Au programme : remise des prix du

championnat du monde de pêche au saumon, concours culinaire ouvert à tous, repas et animations musicales. Informations et inscriptions obligatoires pour la saumonade auprès de la mairie au 05 59 66 10 22 ou de l’Office de tourisme au 05 59 38 32 85.

Du 14 au 15 juillet
VIC-MONTANER
Château de Montaner
Les Médiévales
Pour une véritable immersion dans le Moyen-Age, Montaner organise pour sa 10^e édition un grand tournoi de chevalerie, un spectacle de fauconnerie, un marché médiéval, des animations de rue, des initiations et des démonstrations d’activités d’antan. Tarifs pour une journée : adultes, 14 € ; jeunes, 12-16 ans, 7 € ; enfants, 6-11 ans, 3 € et forfait deux jours : adultes, 20 € ; jeunes, 10 € ; enfants, 5 €. Informations sur www.chateau-montaner.info ou auprès de l’Office de tourisme au 05 59 81 98 29.

Du 18 au 22 juillet
BIARRITZ
Halle d’Iraty, Atabal, stade Aguiléra
Big Festival
Pour sa 4^e édition, 40 artistes et DJ’s assurent le show, de midi à l’aube, à la Halle d’Iraty, à l’Atabal et au légendaire stade Aguiléra. Avec aussi le retour du BIG Village ouvert à tous sur la Côte des Basques, des rendez-vous nocturnes et d’autres surprises.

En tête d’affiche : Peter Doherty, The Rapture, Birdy Nam Nam, Sébastien Tellier, M83, Izia, Yuksek, Joey Starr, Shaka Ponk, Skip The Use et Berri Txarrak. Tarifs billet jour : 25-55 €. Informations et réservations sur www.bigfest.fr/biarritz

Du 25 au 29 juillet
BAYONNE
Dans toute la ville
Fêtes de Bayonne
C’est le rendez-vous incontournable des festayres du sud-ouest et d’ailleurs. Au programme, tout le meilleur de la tradition basque, gasconne et des fériás. À ne pas manquer : le réveil du Roi Léon devant l’Hôtel de ville qui marque l’ouverture des Fêtes, les bals et les concerts chaque soir, les courses de vache (les jeudi, vendredi et samedi), les tournois de pelote basque au Trinquet moderne et le défilé des chars du Corso pour célébrer la fin des Fêtes. Informations et programme sur www.fetes.bayonne.fr ou auprès de l’Office de tourisme au 08 20 42 64 64.

Le 15 août
MAULÉON
Fête de l’Espadrille
La capitale de la Soule fête ses traditions : l’espadrille et la pelote basque. Pour apprendre l’histoire de l’espadrille et assister à la fabrication d’une paire dans un atelier installé sur la place des Allées. Informations auprès de l’Office de tourisme au 05 59 28 02 37.

La recette des Pyrénées-Atlantiques
LA GARBURE

En plein été, rien ne vaut une bonne soupe bouillante. C’est le plat incontournable du Béarn qui ne recule devant aucune saison pour proposer cette recette ancestrale dont elle est si fière : la garbure. Avant d’afficher la mine dépitée d’un enfant de 10 ans à qui on aurait obligé de finir sa soupe, sachez que la garbure n’est pas « *qu’une soupe* ». Elle peut prendre de multiples formes. Tous les Gascons prétendent détenir LA recette de la garbure. L’étymologie du nom, « garbe » signifie « gerbe ». Des gerbes de légumes du potager comme le chou et les poireaux, coupés grossièrement et cuit à l’eau. La viande choisie est le plus souvent confite : cuisse de canard, jarret de porc... D’origine paysanne, la garbure se mettait à cuire par les femmes tôt le matin sur le bord de la cuisinière, avant d’aller aux champs. Certaines personnes la cuisinent une à deux fois par semaine et la réchauffent à chaque repas car selon une expression populaire « *les deux premiers jours elle est bonne le troisième et quatrième elle prend du goût et le cinquième il n’y en a plus.* »



TÉMOINS DU TROISIÈME TYPE

Ils sont là. Les ovnis survolent l'Aquitaine depuis de nombreuses années, mais personne ne s'affole. Les passionnés, observateurs, ou « contactés » sont sur le qui-vive, et n'ont pour autant pas le profil d'illuminés férus de science-fiction. Alors, ufo ou intox ?

Texte et photos Jérémie Maire

Columbia Pictures

Jacques n'a rien d'un fou. Un brin bourru, il n'en a pas moins le cœur sur la main, l'accueil chaleureux et le discours parfaitement cohérent. « Tu sais que toi, t'as de la chance, ne cesse-t-il de répéter, avec son accent typique de la région d'Agen. J'avais décidé de ne plus en parler à personne. De continuer à faire mon blog et de ne plus écouter les insultes et les moqueries. » Sous sa carapace de vieux briscard costaud de 57 ans, Jacques est un grand sensible. Le 15 juin 2011, sa vie a changé.

d'Elf Aquitaine. Mais ce qui bouleverse réellement sa vie, c'est sa « rencontre du deuxième type ».

« Les observations d'ovnis sont classées en plusieurs catégories », explique Alexis Ropital, président du Groupe d'ufologie d'Aquitaine, des passionnés de la science qui étudie les objets volants non-identifiés. « Le premier type consiste à voir un objet dans le ciel, trop loin pour qu'on distingue une forme ou des couleurs. Le deuxième type définit une observation toujours dans le ciel, mais beaucoup plus proche. Le troisième type, comme dans le film de Spielberg, est un contact avec un ovni au sol, ou un humanoïde. Les quatrième et cinquième types sont beaucoup plus rares. Il s'agit des abductions (enlèvements ndlr) et finalement des relations sexuelles. »

Durant l'éclipse lunaire du 15 juin 2011, Jacques et sa voi-

" JE TE PRÉCISE QUE DE NUIT, C'EST EFFRAYANT, CAR ILS EXISTENT VRAIMENT ! " Jacques, 57 ans

En mai, il est licencié de son emploi de conducteur de travaux qu'il exerçait à Layrac (Lot-et-Garonne) depuis quatre ans. Avant, il a bourlingué entre l'Afrique, Mayotte ou la Réunion, avec femme et enfants, pour le compte

sine Geneviève sont dehors pour observer l'évènement. Quand, tout à coup, au-dessus du cyprès qui borde la maison au nord nord-est, « une sorte d'objet en forme de cigare géant, blanc, gris clair, passe au ralenti et en silence

>>>

Pour chaque apparition, Armel Aubert a fait des schémas détaillés.



QU'EST CE QUE LE GEIPAN ?

Créé en 1977, le Groupe d'études et d'informations des phénomènes aérospatiaux non-identifiés (Geipan) est une branche du très sérieux Centre national d'études spatiales (Cnes), basé à Toulouse. Composé de quatre personnes (deux scientifiques du Cnes, et deux civils), son but premier était l'étude scientifique des Phénomènes aérospatiaux non-identifiés (Pan, terme préféré à ovni par le Geipan). Devant la difficulté à faire de la recherche basée sur des témoignages, l'information au public et le recueil d'observations sont passés au premier plan. D'où l'ouverture des archives du Geipan en 2007. Sur son site internet (www.geipan.fr), les 1500 cas d'observation depuis sa création sont disponibles, de la plus fugace (catégorie A) à la plus inexplicable (catégorie D). Mais le Geipan n'a pas réponse à tout. Seuls 9% des témoignages ont été « parfaitement identifiés ». De l'autre côté du camembert, 28% des cas restent sans explication rationnelle. En Aquitaine, 11 observations se rangent dans cette catégorie.

au-dessus de nous. À 2 500 mètres du sol environ. Il devait faire 510 mètres de long. Je le sais, j'ai calculé. Ça nous a foutu la trouille ! Geneviève est d'habitude très bavarde mais elle est restée silencieuse ». La voisine confirme. « C'était incroyable. Je ne savais pas que ce genre de chose existait ! Je me suis dit qu'on ne pouvait pas le raconter, personne n'allait nous croire. » « J'en ai pas dormi pendant trois semaines, j'ai fait des tas de cauchemars », renchérit Jacques. Pour sûr, ça impressionne. Depuis, Jacques est tombé dans l'ufologie, les deux pieds dedans. Numismate érudit, il laisse sa riche collection de pièces de monnaie rares pour ouvrir un blog (1) en décembre 2011. Il cumule 8 500 visites du monde entier depuis l'ouverture,

quatre cents vues par jour en moyenne, et plus de 240 photos de ses observations. Le nombre augmente tous les jours. « Du matin au soir, je ne fais que ça, explique-t-il. Il faut bien que je donne quelque chose à voir à mes visiteurs. » En effet, quand le temps le permet, il se poste devant son pavillon de la périphérie d'Agen, s'assoit sous les boîtes aux lettres, sort un cigarillo, et dirige son petit appareil numérique vers le ciel. Puis il shoote, inlassablement, jusqu'à ce que le soleil se couche. « Je fais 600 à 800 photos par jour », qu'il analyse ensuite sur son ordinateur. La moindre tâche ou effet de lumière est étudié avec soin. Quand on lui demande : « Mais, Jacques, c'est un oiseau ça, non ? », il répond : « T'es sûr ? Je sais pas, c'est bizarre ». On a effectivement de quoi douter, parfois, de ce que

NOUS N'AVONS QU'UNE DIRECTIVE : LA TRANSPARENCE. "

Xavier Passot, directeur du Geipan

Avec son petit appareil numérique, Jacques prend entre « 400 et 800 photos par jour ».



l'on voit sur la pellicule numérique. Il avait pourtant prévenu au préalable, par email : « Je te précise que, de nuit, c'est effrayant, car ils existent vraiment ! »

Théorie du complot

Jacques n'est pas le seul à voir des ovnis partout. À croire que l'Aquitaine est une porte d'entrée pour des êtres venus d'ailleurs. « Pas tellement, explique Alexis Ropital. La Provence-Alpes-Côte d'Azur est plus propice aux apparitions. » Le Groupe d'étude et d'information des phénomènes aérospatiaux non-identifiés (Geipan - voir encadré) dénombre 84 témoignages dans la région Aquitaine depuis sa création en 1977. Du côté des ufologues, on est sceptique. Le Geipan, à l'image de la gendarmerie ou du ministère de la Défense, n'a pas bonne presse. Au Groupe d'ufologie d'Aquitaine, on s'en amuse : « Le double visage de cette institution est curieux. Des gens y travaillent sérieusement sur les ovnis. Le Geipan ne délivre que le côté light. S'il y a un crash en France, on n'en saurait jamais rien. L'armée fait main basse sur les cas les plus intéressants ».



Scruter et photographier le ciel, dans l'espoir de les voir.

« Certains sont persuadés que nous faisons de la désinformation. Dans une société comme celle d'aujourd'hui, il serait impossible de maintenir secret ce genre de chose, répond le directeur du Geipan, Xavier Passot. Je n'ai qu'une directive, la transparence ». Mais la méfiance envers les autorités ou les moqueries

dont sont victimes quelques témoins poussent certains observateurs à ne pas témoigner. « Nous passons sûrement à côté de quelques témoignages, mais en général nous avons les plus intéressants, précise Xavier Passot. Aujourd'hui, nous n'exigeons plus les procès verbaux de gendarmerie - bien que formés, certains militaires peu-



TROUBLANTES APPARITIONS EN AQUITAINE

Mérignac (33) - 3 juillet 1990

À bord de son voilier, un témoin observe un point lumineux qui stationne à l'avant. L'objet, de forme ovale, part à grande vitesse au bout de quelques instants.

Autoroute Agen-Bordeaux - 15 février 2011

Une automobiliste observe un objet statique, de forme triangulaire aux trois angles arrondis, plutôt plat et de couleur verdâtre. L'objet décrit, en vol stationnaire, ne ressemble à aucun objet connu.

Grenade-sur-l'Adour (40) - 10 novembre 2002

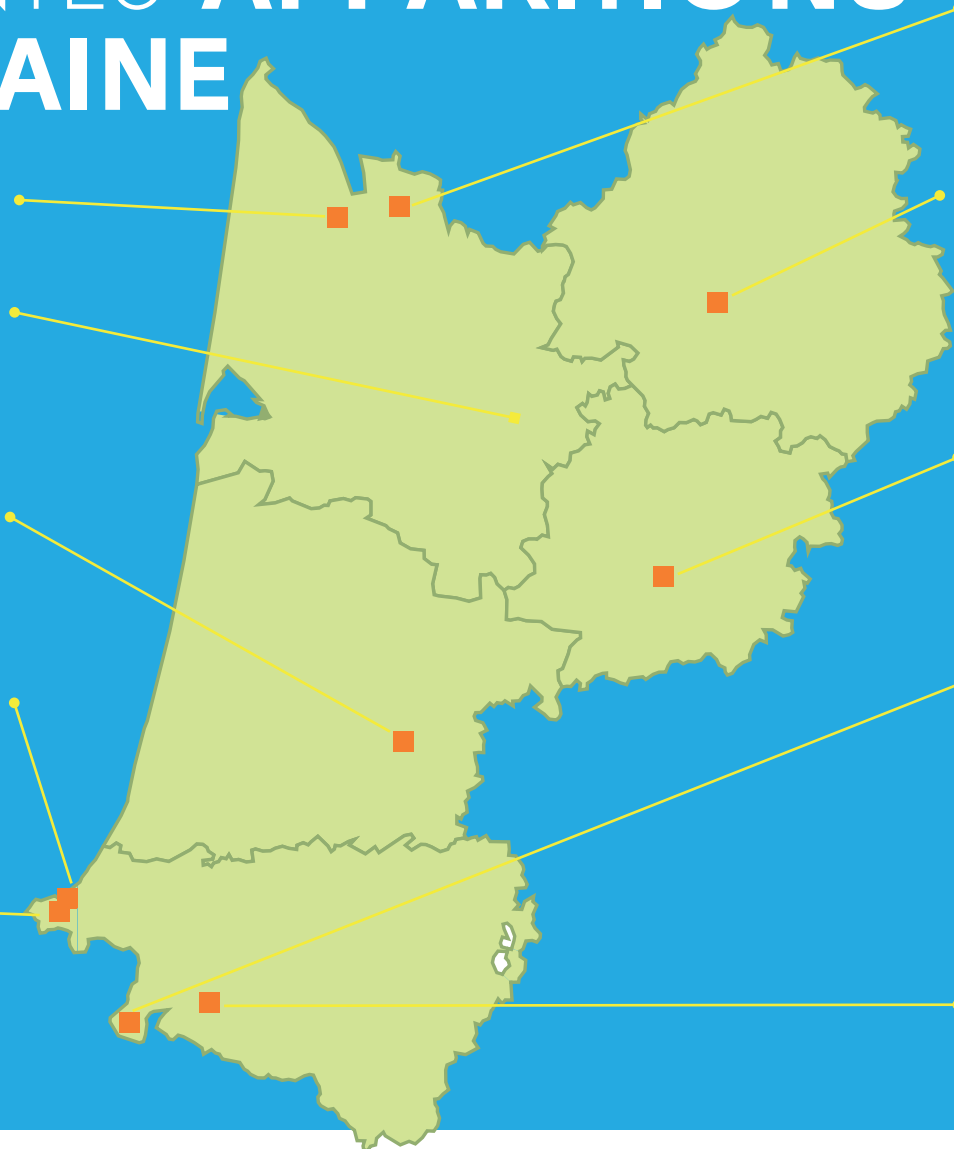
Un témoin observe une boule couleur feu avec plusieurs feux clignotants. Cette boule a fait plusieurs va-et-vient et disparaît au bout de 30 secondes. Cette observation semble également avoir été faite par des pilotes.

Anglet (64) - 5 mai 1983

De nuit, un automobiliste aperçoit au milieu de la route une lueur venant sur son véhicule. Sa radio est brouillée, un grand craquement se fait entendre. La lumière s'élève sur la droite et lui permet de voir un engin ovoïde qui se déplace sans bruit en émettant des lumières bleutées sur l'avant et les côtés.

Biarritz (64) - 28 août 1993

Un vacancier observe en se promenant le long de l'océan une forme phosphorescente ovoïde sortant de la mer, restant quelques instants stationnaire et disparaissant aussitôt.



Guitres (33) - 27 janvier 1978

Depuis leur salon, deux témoins observent durant 4 à 5 minutes un objet volant stationnaire, ovale, éclairé et lumineux. L'engin s'éteint brusquement puis se rallume pour partir en oblique à une très grande vitesse et disparaître. Aucun bruit n'a été entendu.

Vergt (24) - 1^{er} décembre 1988

Un matin, un agriculteur dans son champ aperçoit une boule lumineuse à une soixantaine de mètres de hauteur. Elle se déplace à très grande vitesse et l'observation ne dure que quelques secondes. Au passage de la boule, le témoin ressent une sensation de pression qui durera un quart d'heure environ ainsi qu'une décharge électrique. Son chien totalement affolé rentre à la maison et le témoin le retrouvera caché sous la table de la cuisine.

Casteljaloux (47) - 23 octobre 1978

Un témoin, accompagné de son chien apeuré, observe durant plusieurs minutes les déplacements d'un objet lumineux. De forme ronde, l'objet scintillant effectue des changements de vitesse et de directions sans qu'aucun bruit particulier ne soit entendu. Une boule de feu sort de l'objet qui disparaît soudainement.

Aldudes (64) - 2 février 1985

Apparaissant aux alentours de 23 heures, plusieurs témoins observent une forme quasi circulaire émettant de la lumière blanches, rouges et vertes. L'objet se déplace à une vitesse élevée, puis s'immobilise avant de se déplacer, s'immobiliser à nouveau avant de revenir à sa position initiale. Un phénomène lumineux de même type sera aperçu dans les Ardennes et en Espagne les 2, 3 et 4 février. Ces observations seront largement commentées par la presse.

Tardets (64) - 21 avril 1982

Vers 23h, plusieurs cibistes répartis sur tout un secteur s'interpellent sur un point brillant de façon particulière. L'objet apparaît comme triangulaire émettant une lumière intense. Il fait des zigzags et parfois du sur-place. L'observation pour certains cibistes durera jusqu'à 3h30 du matin avant que l'objet ne disparaisse.

Source : Geipan

vent se montrer maladroits - pour déposer un témoignage. » Les témoins qui viennent voir le Geipan sont d'ailleurs moins intéressés par le phénomène ovni que « les fans de science-fiction qui vont poster en premier lieu sur des forums spécialisés quand ils observent un objet », précise Xavier Passot.

Sincérité

Ni passionné de films sur les extraterrestres, ni particulièrement porté sur la chose avant d'en voir un au dessus de son pavillon (les ufologues disent « réceptif »), Jacques est persuadé, lui, que le ciel de Layrac est un passage entre la Terre et l'espace. « Je suppose qu'il y a deux portes d'entrée sur Terre. Une en Argentine, où mon pote Ricardo tient un blog comme le mien. Et une au dessus de notre tête », assure-t-il. Si son discours semble incroyable, ce type n'est pas fou, mais d'une sincérité désamante. Et il n'envisage surtout pas d'aller voir les autorités. Sa femme, Agnès, en a assez qu'on la prenne « pour une idiote » à chaque fois qu'ils en parlent. Alors, Jacques coupe volontairement les ponts avec les journalistes, les ufologues ou encore les amis virtuels qu'il s'est fait grâce à ses photos. « Mon

pote Christian Macé (ufologue réputé sur la toile, ndr) a mis en doute mes photos, en disant que je les trafiquais ou qu'il y avait un problème avec le numérique. Ça m'a vexé, je suis rancunier, je ne lui parle plus, lâche-t-il, visiblement affecté par cette dispute. Je pensais que ces photos allaient m'apporter des amis, des discussions. Pour l'instant, elles ne m'ont apporté que du mal » s'étouffe-t-il.

De l'autre côté de l'Aquitaine, dans le Blayais en Gironde, Armel Aubert, 98 ans, voit des ovnis depuis 1954, et n'en a jamais fait tout une soucoupe. Ce papi, doyen de son village natal de Cavignac, expose clairement le récit de ses observations et rencontres. Elles ont eu lieu au dessus du château d'eau du village ; à basse altitude ; de jour et de nuit ; dans un champ près de sa maison, où un ovni d'une envergure de 14 mètres s'est posé et a laissé une marque. Depuis, l'herbe y pousse jaune. Armel Aubert compile tout dans une boîte, remplie de dessins détaillés de ses observations au crayon de couleur et de brochures de presse. Comme Jacques, ou d'autres dans le monde, le vieux monsieur a été en contact avec des cigares, des triangles blancs, des boules de lumière, qu'il a vus de manière récurrente. « En 1974,

pendant la construction de la centrale du Blayais, deux objets sont restés dans la région durant six mois. Même ma femme les a vus » explique Armel Aubert. Pourtant, comme Jacques à Layrac, il n'a jamais témoigné officiellement, malgré ses certitudes. « J'ai envoyé un dossier à Jean-Claude Bourret (présentateur télé qui a démocratisé l'ufologie en France, ndr). Lui y croit » se souvient-il, l'œil pétillant.

Pourtant, le Geipan assure que « tous les témoignages sont pris très au sérieux. Nous estimons tous les témoins sincères, et ils le sont dans la plupart des cas », comme l'indique Xavier Passot.

D'autant que le regard sur le phénomène a changé.

« L'observation est moins taboue qu'il y a vingt ans, on en parle plus volontiers. » Ce que confirme le Groupe d'ufologie d'Aquitaine, tout en relativisant :

de leur conviction. Selon Alexis Ropital, du Groupe d'ufologie d'Aquitaine, « ce n'est pas une question de croyance. Nos certitudes reposent sur des faits, des témoignages sérieux et des données radar qui ne peuvent mentir », affirme-t-il. Du côté du Geipan, on démythifie : « En général, les gens confondent sur leurs photos des étoiles, des avions, des lanternes thaïs ou des insectes ». Pas grave, Jacques, lui, reste persuadé qu'au dessus de son pavillon, l'espace est ouvert. Il

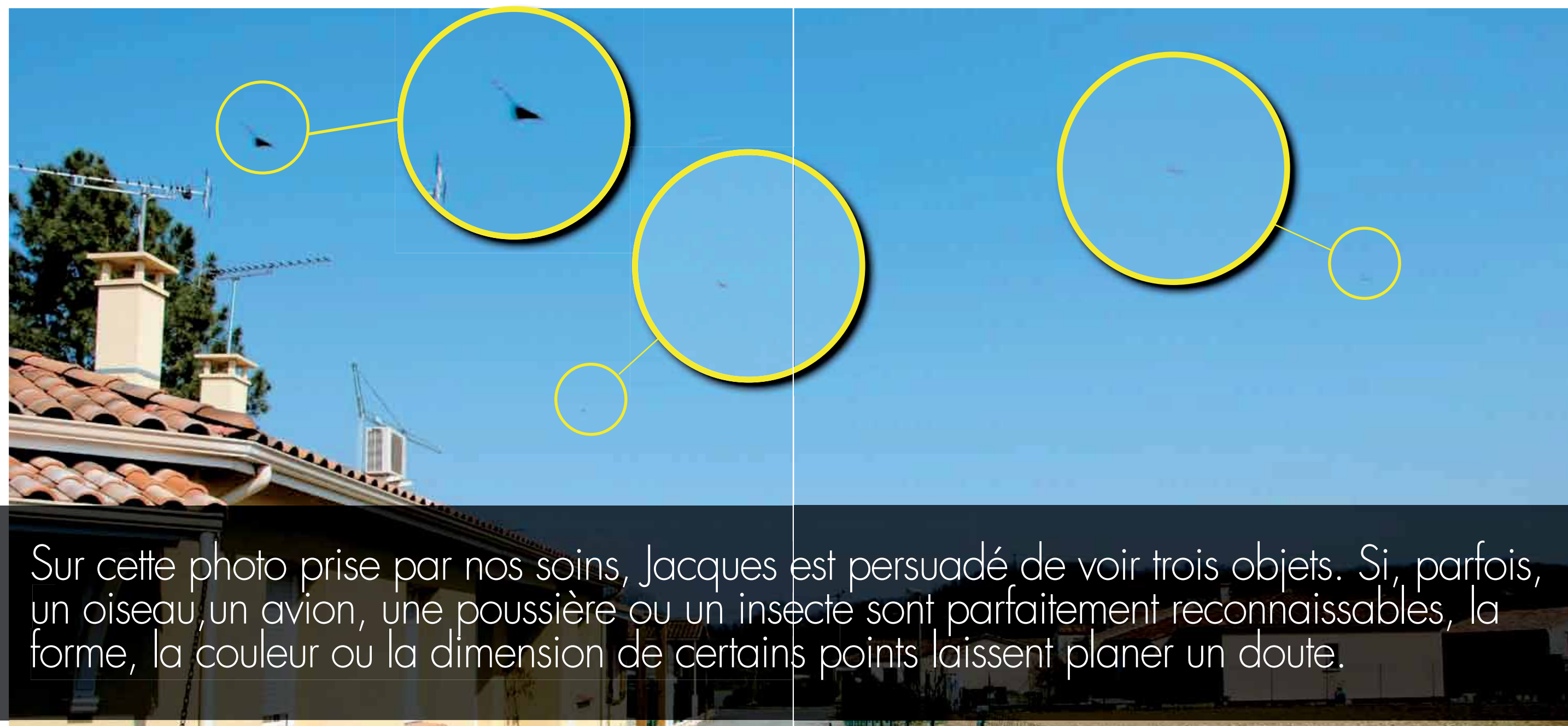
le sait parce que son appareil le voit. Si un jour il arrête, il indique : « Je vais le vendre 1 million d'euros ». En attendant, il continue de prendre le ciel en photo. ◀

(1) <http://ovnislayrac.blogspot.fr/>

II IL Y A DEUX PORTES D'ENTRÉE SUR TERRE. UNE EN ARGENTINE. ET UNE AU DESSUS DE NOTRE TÊTE. " Jacques, 57 ans

« La France reste un pays très cartésien, et pathologiquement rationaliste ».

La crainte d'être pris pour un fou, un menteur, ou encore de se voir ordonner de se taire ne poussent pas ceux qui y croient dur comme fer à informer les incroyables



Sur cette photo prise par nos soins, Jacques est persuadé de voir trois objets. Si, parfois, un oiseau, un avion, une poussière ou un insecte sont parfaitement reconnaissables, la forme, la couleur ou la dimension de certains points laissent planer un doute.

OBJECTIF LONDRES

Importé du Canada en 2003, le rugby fauteuil français grille les étapes. Grâce à une progression fulgurante autant qu'inattendue, les Bleus participeront aux Jeux paralympiques de Londres entre le 29 août et le 9 septembre. Mathieu Moreau, joueur du club de Mérignac, espère faire partie du voyage.

Textes et photo par Julie Gonnet



Mathieu Moreau (à gauche) s'entraîne avec l'équipe de Mérignac deux fois par semaine

Tout est allé si vite. Il y a cinq ans seulement, l'équipe de France de rugby fauteuil se formait. En octobre 2011, elle finissait quatrième des championnats d'Europe. En septembre, elle participera pour la première fois aux Jeux paralympiques de Londres. Dans le club Drop de Béton, à Mérignac, on a encore du mal à y croire. L'entraîneur Cédric Dubord et son défenseur Mathieu Moreau se préparent à faire le voyage. Le rugbyman de 36 ans s'y voit déjà : « *Lorsqu'on fera la cérémonie d'ouverture, je serai comme un gosse. En étant valide, je n'y pensais pas. Aujourd'hui avec un fauteuil, ça devient accessible* ». Mathieu évolue avec les Bleus depuis décembre 2011. Il a de bonnes chances de figurer sur la liste des joueurs qui participeront aux Jeux. Dans ce gymnase de Mérignac, il croise le fer, ou plutôt l'aluminium de son bolide, avec ses coéquipiers deux fois par semaine. Quelques passes pour débiter l'entraînement et déjà les fauteuils s'entrechoquent. Comme des auto-tamponneuses. La discipline fait des entorses aux règles de l'Ovalie. Le rugby fauteuil ou le quad rugby se joue avec un ballon rond et bannit les passes en arrière (voir encadré). Mais il reste un sport de contact. Les entailles sur les fauteuils témoignent de la violence des chocs. Mathieu Moreau ne nourrit pourtant aucune appréhension :

« *C'est justement le contact qui m'a donné envie de m'y mettre. Je n'ai pas peur de me blesser. Je voulais un sport qui bouge vraiment* ».

Les bras en feu

Avant son accident, il était mordu de sports extrêmes comme le snowboard et pratiquait le hockey. En 1998, il plonge dans une piscine trop peu profonde. Sa tête heurte le fond. Les cervicales sont brisées. Il reste paralysé des pectoraux jusqu'aux pieds. Dans les mains et une partie des bras. Les quatre membres. Il est tétraplégique. Comme tous ses coéquipiers de rugby fauteuil.

Dans le tableau qui les classe de 0,5 à 3,5 points en fonction de leur handicap, Mathieu fait partie des plus lourdement touchés. Mais le total des joueurs sur le terrain ne doit jamais dépasser huit. Chacun est investi d'une mission bien précise. « *Mon rôle est de bloquer les adversaires pour que les personnes les moins atteintes, donc les plus rapides, puissent aller jusqu'au but* », explique Mathieu.

Chacun à son poste, et personne n'est épargné. A la fin de la séance, Mathieu est exténué. Le corps a été malmené pendant deux heures, les confrontations sont parfois rudes. « *C'est très intense, j'ai les bras en feu, confie-t-il. On tire sur les muscles qui nous restent !* »

LES RÈGLES DU QUAD RUGBY

Le rugby fauteuil, ou quad rugby est né dans les années 1970 au Canada. Comme son nom ne l'indique pas, il se pratique avec un ballon de volley, se joue sur un terrain de basket et les passes ne se font pas en arrière. Chaque équipe est composée de 4 joueurs équipés d'un fauteuil roulant à mains. La partie est partagée entre 4 quart-temps de 8 minutes chacun. Une équipe a 45 secondes pour passer la ligne adverse avec la balle et ainsi marquer un essai. Le joueur tient la balle sur ses genoux ou contre son fauteuil et doit franchir cette ligne entre deux plots avec au moins deux roues de son fauteuil. Les contacts entre fauteuils sont autorisés mais pas entre les joueurs.

« Si je vais aux Jeux, c'est pour décrocher la médaille d'or »

Cru exceptionnel dans sa jeune carrière, Joris Daudet a tout raflé en 2011. A 20 ans, l'athlète du Stade Bordelais est le premier Français à remporter le classement général de la Coupe du monde de BMX. Début août, il visera le titre olympique, qui manque à sa collection. Rencontre.

Propos recueillis par Guillaume Huault-Dupuy Photo CL bmx2day

Viso : Depuis quand pratiquez-vous le BMX et comment vous est venue cette passion ?
Joris Daudet : Il y a 14 ans, alors que je promenais avec mon père, nous sommes passés devant une piste. Fasciné, j'ai demandé à l'un des riders de me prêter son vélo, pour essayer, et ça m'a tout de suite plu.

Selon vous, quelles qualités faut-il avoir pour percer dans ce sport ?

Je me suis orienté vers la Race, qui s'inspire du moto-cross. C'est un peu comme le 100 mètres en athlétisme : il faut être explosif au départ car c'est à ce moment-là que se joue 70% de la course. Une fois lancé, ça marche à l'instinct. Le rider doit être parfaitement naturel sur son vélo car la course dure 30 secondes, avec des choix qui se font parfois au dixième de seconde près. J'aime l'adrénaline et le fait de ne jamais savoir ce qui va se passer. Une chute est vite arrivée.

Après une année 2011 exceptionnelle, estimez-vous avoir une chance de décrocher une médaille aux Jeux Olympiques de Londres qui

se déroulent du 27 juillet au 12 août ?

Pour la qualification aux JO, je serai fixé début juin. Je ne suis pas absolument certain de figurer parmi les trois sélectionnés mais je reste confiant. Je sais que mes excellents résultats de 2011 vont peser dans la balance. Après, cela relève du choix du sélectionneur qui va se focaliser sur les courses majeures précédant les Jeux. J'estime que nous sommes huit riders à pouvoir décrocher le titre de champion olympique. Mais si je vais aux Jeux, c'est pour décrocher la médaille d'or, bien sûr.

Comment voyez-vous votre avenir après les Jeux ?

Grâce à mes bons résultats, je gagne assez d'argent pour vivre décemment de mon sport. Mais ça n'a rien de comparable aux gains de certains champions du monde. Après les JO, j'ai pour projet de partir aux États-Unis où le BMX est plus populaire, avec un vrai circuit professionnel. Là-bas, on peut bien vivre en tant que rider professionnel. Je ne sais pas pour combien de temps je m'exile. Un an, peut-être deux ça dépendra de mes résultats.



Du 8 au 10 août, le coureur français espère s'envoler vers le titre.

BIENVENUE CHEZ LES BARITAUT

La vie de château ! Beaucoup en rêvent, mais peu savent ce qu'elle représente. Entre difficultés financières et fantômes du passé, trois générations cohabitent au château de Roquetaillade, à une cinquantaine de kilomètres au sud de Bordeaux. Une famille presque ordinaire dans une maison qui l'est un peu moins.

Texte et photos Agathe Guilhem



Roquetaillade,
château-fort
du XIV^e siècle,
accueille plus de
30 000 visiteurs
par an.

Rosalind, la mère

Les jardins du château, les douves et les champs, voilà où Rosalind passe le plus clair de son temps. À 71 ans, la doyenne de la famille a décidé de se mettre au vert et laisse à sa belle-fille la place qui lui est due au sein du château. Cette place, elle la tenait jusqu'à la mort de son mari. Aujourd'hui, ce n'est plus son rôle.

Les femmes ont toujours été importantes à Roquetaillade. À cinq reprises dans l'histoire du château, ce sont elles qui en ont hérité. Sur cinq générations, aucun homme pour prendre la relève. Rosalind, elle, a seulement suivi son mari. Tout droit venue d'Angleterre, elle est professeur d'anglais à Nanterre jusqu'au décès de sa belle-sœur, qui tient le château. Après plus de 30 ans passés en France, Rosalind parle encore avec l'accent chantant des petites Anglaises. À la Jane Birkin.

Rosalind a l'euphémisme ordinaire des femmes de bonne famille : « *Tante Isa était Mademoiselle, donc c'est son neveu, mon mari, qui a repris l'affaire.* » Elle raconte avec fierté et reconnaissance l'histoire de sa tante par alliance, qui avait beaucoup de mal à conserver le château. Le prêtre du village l'a un jour trouvée en pleurs, sur le point de vendre la propriété. Il a tout de suite refusé. Tante Isa était seule garante d'une partie du patrimoine français, elle ne pouvait pas vendre un bien qui était dans sa famille depuis près de 700 ans. Il lui conseilla d'ouvrir le château aux visiteurs, ce qu'elle fit quelques jours plus tard. Avec une tasse de thé en prime, à la fin de chaque visite.

Des générations de femmes qui hantent toujours le château. « *Il en est imprégné. Il y a des choses bizarres qui s'y passent ! Lorsque je laisse un homme dormir seul dans la cham-*

II IL Y AURAIT PLUS DE CENT ANS DE TRAVAUX À FAIRE !

Sébastien

bre verte, il sent souvent un poids qui l'empêche de respirer. Comme une suffocation. Et ça ne le fait qu'aux hommes ! », raconte-t-elle innocemment, avant de rajouter : « *C'est peut-être mon côté anglais, c'est pour ça que j'y crois plus que les autres.* »

Rosalind se sent à son aise au château, rassurée par la bienveillance des femmes qui l'ont précédée. Quelques déconvenues tout de même. L'accès à ses appartements n'est pas des plus aisés. De petits escaliers en colimaçons, beaucoup de portes à ouvrir, un trousseau de clés à faire pâlir d'envie. Passe-partout. Rosalind s'est aménagé une chambre dans une ancienne pièce du château. « *Ce n'est pas commode d'habiter ici. C'est une demeure du XIV^e siècle, donc on ne peut rien modifier. Pour passer du salon à la cuisine, il faut traverser la cour intérieure et monter le grand escalier* », explique-t-elle. Sa belle-fille, Ariane, ajoute ironiquement : « *C'est un château conçu pour se faire servir !* » La famille vit dans une aile réservée du monument historique. Les autres parties, celles rénovées par l'architecte Viollet-le-Duc au XIX^e siècle, sont ouvertes aux visiteurs. Seule la cuisine fait le lien entre privé et public. Les visiteurs passent parfois à admirer cuivres et piano de cuisson d'époque, alors même que la famille est à table.

Rosalind ne mâche pas ses mots : « *Parfois je me sens emprisonnée. Il y a toujours du monde, toujours des portes à fermer à clé. On ne peut pas manger ou sortir dans le jardin sans que des visiteurs soient là. Je me souviens qu'une dame venait tous les week-ends avec sa petite-fille et ramenait à chaque fois chez elle une pierre du parc. Pour "se faire un petit Roquetaillade chez elle", disait-elle. Les gens pensent qu'ils peuvent disposer entièrement des lieux, alors que c'est de notre maison dont il s'agit. Je ne peux être tranquille que dans ma chambre ou dans la bibliothèque. J'ai parfois l'impression d'avoir donné ma liberté au château.* »

Sébastien, le fils

À 49 ans, le fils de Rosalind tient son château comme on dirige une petite entreprise. En bon chef d'orchestre, il donne le ton : lui s'occupera des dix hectares de vignes, d'une trentaine de vaches, des comptes et des travaux de rénovation. Sa femme Ariane prendra en charge le côté touristique. Du château et de ses problèmes de toiture, il

Sébastien de Baritault gère son château d'une main de maître.

Caroline Motte

Rosalind habite le château depuis les années 1980.

pourrait parler pendant des heures.

De bonne famille, Sébastien a toujours su qu'il devrait un jour reprendre le château familial. Mais pas si tôt. En 1993, alors que son père décède prématurément et qu'il n'a que 29 ans, il accourt. Trois jours seulement après la triste nouvelle, Sébastien et Ariane quittent leur travail et Paris pour la vie au grand air. « *Notre arrivée a été bordélique. Je travaillais à Paris dans le domaine bancaire. C'était un changement radical. Il y avait une activité viticole, agricole, sylvicole et touristique dont je ne connaissais rien. Je sortais de nulle part et le jour de l'enterrement de mon père, il fallait mettre le vin en bouteille.* »

Les débuts sont difficiles mais petit à petit il apprend. Aujourd'hui, il ne se verrait pas retourner à Paris : « *On est dans un coin sympa, la campagne autour de nous est magnifique. Et puis on rencontre beaucoup de gens. Des fous aussi ! Un soir, un homme est venu à Roquetaillade à la recherche du trésor des Templiers. Il avait vu un vitrail dans une chapelle près d'ici et avait quitté femme et enfants pour trouver ce trésor. On a discuté deux heures, et on ne l'a plus vu. Les gens ont beaucoup de fantasmes sur la vie de château. Il y a longtemps que je n'en ai plus.* »

Le monument historique ne reçoit pas de subventions directes de l'État. Seulement des aides à la rénovation, et les dossiers mettent souvent plus de six mois à être montés. « *C'est difficile sachant qu'il y a pour près de 2,5 millions d'euros de travaux à faire et qu'on est capables de sortir à peu près 25 000 € par an. Donc ça fait combien d'années ? Cent ans ? Il y aurait cent ans de travaux à faire !* », ajoute-t-il, un brin amer.

Conscient de ses responsabilités, il se sent délaissé et en voudrait presque à la politique touristique de la région : « *Au sud de la Garonne, on est un peu les culs-terreux de la région. Pour promouvoir le bassin, les huîtres, les Petits mouchoirs, il n'y a pas de problème. Mais on se sent mis à l'écart. Roquetaillade est le troisième pôle d'attraction de Gironde après le Bassin d'Arcachon et Saint-Émilion, et pourtant on ne parle que très peu de nous* », se plaint-il.

Pour faire vivre le château, en plus de ses 30 000 visiteurs annuels, il organise des réceptions, quelques concerts, parfois un festival. L'homme garde la tête haute, refuse de se plaindre, mais paraît bien peu optimiste quant à l'avenir de son château : « *Ce que ça va devenir, je n'en sais rien. Peut-être que dans dix ans il n'y aura plus de tourisme. On ne pourra plus mettre un litre d'essence dans la voiture... Je pense que Jean, mon fils, le reprendra, mais le plus tard possible. Je ne lui souhaite pas ce qui m'est arrivé. Qu'il ait des expériences ailleurs avant de revenir ici.* »

>>>



" ILS RESTENT PERSUADÉS QUE JE SUIS MILLIONNAIRE. "

Jean

Ariane, la bru

Ariane visitait Roquetaillade chaque année avec son grand-père quand elle était petite. Originnaire de la région de Li-bourne, elle s'est plus tard mise à fréquenter les Baritault, sans imaginer emménager un jour dans leur château. À Paris, dans les années 1990, elle rencontre Sébastien. Elle travaille alors chez Bertelsmann, groupe de média européen qui détient par exemple RTL ou Prima presse. Un métier qui lui plaît beaucoup.

À la mort de son beau-père, tout se bouscule. « Venir ici, c'était quand même angoissant. Après seulement deux ans de mariage. On avait 27 et 29 ans, moi j'étais enceinte. C'était assez brutal. On pensait qu'on était trop jeunes, mais la question ne se posait pas. Il fallait le faire ».

Comme son mari, elle ne regrette rien. Il ne faut pas vivre dans le passé et la vie est agréable ici. Pas d'horaires de bureau. Pas de comptes à rendre à un patron. La vie au grand air. « Je ne peux pas dire que ça m'amuse tous les jours de faire le ménage ou de tenir la billetterie pendant l'été, mais il faut le faire. C'est le prix à payer pour vivre dans un endroit aussi extraordinaire que Roquetaillade ».

Ariane vit aujourd'hui dans le château qu'elle visitait chaque été dans sa jeunesse.

C'est toujours la petite fille qui venait visiter le château avec son grand-père qui parle. Chaque matin, ses yeux brillent d'habiter une si belle demeure. Faire sa vaisselle dans un évier en pierre datant du Moyen-Age, inviter des amis à dîner dans le grand salon, ouvrir au facteur avec une clé plus grande que sa main, elle ne s'en lasse pas.

Femme « au foyer », elle a une vision très lucide de sa vie au château : « Roquetaillade ne nous appartient pas, on est juste un maillon de la chaîne. C'est nous qui appartenons réellement au château. On ne peut pas partir en week-end, très peu en vacances, ni même profiter de notre jardin. À Paris on avait un confort de vie incroyable. On vivait dans le meilleur quartier de la capitale, on avait de bonnes places, deux bons salaires pour nous acheter ce qui nous plaisait, des habits, des voyages. Aujourd'hui tout l'argent que nous gagnons revient au château ».

Jean, le petit-fils

Lorsqu'il était au collège, Jean rentrait tous les soirs, après ses heures de permanence, dans son château. À 18 ans, le seul fils d'Ariane et de Sébastien n'a connu comme maison que Roquetaillade. Aujourd'hui en terminale scientifique dans un lycée privé près de Mont-de-Marsan, il est pensionnaire. Une vie loin de ses parents qui lui plaît beaucoup.

Élancé, le regard rieur et la mèche rebelle, l'adolescent est passionné par les vignes et les vaches. Mais surtout par son château, « une partie de lui ». D'habitude très à l'aise, il préfère rester discret sur son mode de vie lorsqu'il est en

société. Difficile parfois d'aborder le sujet avec ses amis : « J'évite d'en parler. Les gens ont des préjugés, te collent vite une étiquette. Faire du vin, vivre dans un château, beaucoup ne comprennent pas. Ils restent persuadés que je suis un millionnaire. Mes bons amis sont déjà venus et trouvent ça cool, mais ce n'est pas quelque chose que je vais crier sur les toits ».

Son futur, il le voit loin du château. Pour le moment du moins. Après le bac, il tente une école d'agronomie en Angleterre pendant trois ans. Il se verrait ensuite travailler quelque temps en Australie avant de reprendre Roquetaillade. « Théoriquement je dois reprendre le château après. Ce n'est pas une obligation, c'est aussi que j'en ai envie. C'est une passion et un devoir en mémoire des ancêtres qui ont eu le courage de maintenir cette tradition sans jamais vendre, qui se sont débrouillés pour que Roquetaillade reste entier ».

Jean ne se pose pas la question. Les choses sont ainsi, cela lui convient très bien. Il ajoute : « Même si c'est hyper difficile à maintenir, mes parents bossent d'arrache-pied, donc par respect pour eux, je serais incapable de vendre ». Le sens de la loyauté et du devoir, une constante dans la famille. ◀

Dans quelques années, Jean compte reprendre le château de ses ancêtres



TOUT VU, TOUT LU

Romans, livre jeunesse, biographie, film, documentaire ou recettes de cuisine : pour votre été, la rédaction de Visó a sélectionné huit œuvres liées à l'Aquitaine. Par leur auteur, leur sujet ou leur décor. L'occasion de (re)découvrir la région et ses habitants racontés par des plumes moirées.

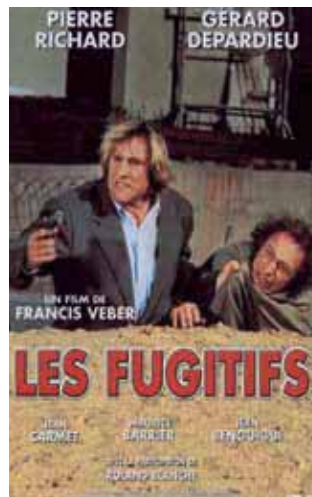
LES FUGITIFS

FRANCIS VEBER,

Film sorti en 1986.

Ce film résonne étrangement avec la situation actuelle, en abordant déjà dans les années quatre-vingt le thème de l'extrême précarité et du déclassement. Pour les plus jeunes pour qui le nom de François Pignon n'évoque que des comédies moyennes type *Le Diner de cons* et *Le Placard*, ils seront heureux de retrouver la genèse de leur héros, sympathique caricature du Français moyen un peu bêta, sous les traits de Pierre Richard. Impossible de ne pas reconnaître l'atmosphère si particulière de Bordeaux, son architecture, ses rues. La bâtisse de la bijouterie Mornier, rue Sainte-Catherine, abrite désormais l'Apple Store. Vous reconnaîtrez la galerie marchande qui relie les rues des Piliers-de-Tutelle et Sainte-Catherine. Un chantier en construction à l'époque du tournage est devenue une résidence depuis. L'émouvante scène de séparation se situe dans le Jardin public. Ce film est la troisième et dernière collaboration entre Gérard Depardieu et Pierre Richard, après le non moins célèbre *La Chèvre*. Même s'il est moins abouti et moins drôle, on y retrouve le même humour délicieusement cruel, le même cynisme social.

J.V.



COMME UN POISSON DANS L'EAU

ANTHONY MARTIN,

Documentaire sorti en 2006.

« Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or ». Ainsi, Patrick Lamaison, poète-pêcheur pourrait reprendre à son compte le célèbre vers de Baudelaire. Dans le film d'Anthony Martin *Comme un poisson dans l'eau*, Patrick nous raconte l'amour sublime et inaltérable qui l'unit aux prairies marécageuses du fleuve Adour. Tout son temps est dédié à ces lieux bouillonnants de vies où il patauge, avec l'enthousiasme d'un enfant, au milieu des anguilles et des carpes. Dernier défenseur des barthes de l'Adour, Patrick pêche les poissons à la main et observe les oiseaux pendant des heures. Au gré de ses émerveillements, il guide nos yeux sur ces trésors que cache jalousement sous sa boue, cette nature sauvage et humide dont il est tombé fou amoureux. Comme cette scène surréelle, où il danse au milieu d'éphémères qui s'accouplent à la lueur de la lune. Ou encore celle où, comble d'ironie, il apprend à pêcher à un cormoran. *Comme un poisson dans l'eau* est un conte fantastique, un poème exalté sur la bienheureuse simplicité d'une vie passée à s'empêtrer sur les ondes opaques du marais.

L.Y.



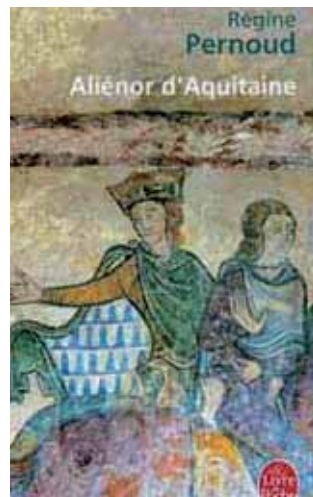
ALIÉNOR D'AQUITAINE

RÉGINE PERNOUD,

Le Livre de Poche, 6,10€, 1965.

Cathédrale Saint-André de Bordeaux, le 25 juillet 1137. Aliénor, quinze ans, épouse l'héritier du Roi de France, le futur Louis VII. Belle, intelligente et lettrée, son destin sera exceptionnel. Deux fois reine - de France, puis d'Angleterre aux côtés d'Henri II Plantagenêt - et mère de dix enfants dont deux rois, elle joue un rôle politique fort. La reine ne s'éteint qu'à l'âge de 82 ans, ses petits-enfants peuplent alors les cours d'Europe. Avec cette biographie, Régine Pernoud - dont on devine l'admiration pour son personnage - retrace un siècle d'histoire : les troubadours, la seconde croisade, l'emprise anglaise sur le royaume de France. À travers Aliénor, c'est aussi l'histoire de ses proches qui est mise en lumière. Celles de ses fils, notamment, Richard Cœur de Lion et Jean sans Terre. L'auteure s'attache à faire le tri dans les légendes et les écrits d'historiens. Elle expose les faits mais n'oublie pas d'évoquer les sentiments. Un ouvrage précis et classique, sans être ennuyeux.

A.D.



LE FRONT RUSSE

JEAN-CLAUDE LALUMIÈRE,

Le Livre de Poche, 6,10€, 2010.

« Qui veut voyager loin passe un concours des affaires étrangères. » Un jeune Bordelais débarque à Paris avec des rêves d'ailleurs plein la tête. Ce lecteur émerveillé du magazine *Géo* et de *National Geographic* fait une entrée remarquée au Quai d'Orsay et ... se prend les pieds dans le tapis dès le premier jour. Un chef vexé et le voilà relégué au mystérieux Bureau des pays en voie de création - section Europe de l'Est et Sibérie. Difficile de faire plus exotique ! Jean Lalumière dépeint avec finesse et humour des *Illusions perdues* version 2012. Conversations autour de la photocopieuse, obscures échanges de mails, les choses les plus anodines de la vie de bureau sont décrites avec un humour mordant et malicieux. Le romancier bordelais dont c'est la première parution, réussit le pari de parler sur 250 pages de l'ennui et de la malchance d'un fonctionnaire provincial et d'en passionner son lecteur. Une plume vive et incisive, un roman court, l'équation parfaite pour l'été. Un indispensable dans votre sac de plage.

S.L.



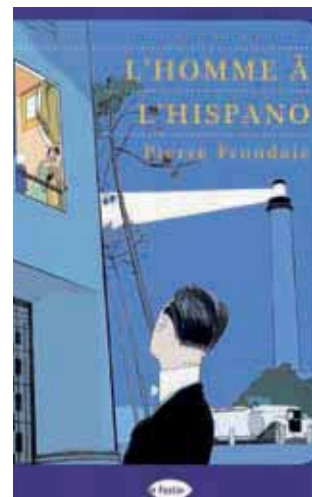
L'HOMME À L'HISPANO

PIERRE FRONDAIE,

Le Festin, 20€, 1925.

Georges Dewalter aurait pu être un homme nanti. En se promenant à Biarritz au volant d'une belle Hispano, il fait bonne figure auprès de la haute société basque et béarnaise. Mais le bolide ne lui appartient pas. Pas plus que les atours de grandeurs dont il se pare pour séduire Stéphanie Oswill, richissime lady mariée à un Anglais irascible. Dewalter sombre ainsi peu à peu dans le mensonge pour la conserver à ses côtés. Mais à quel prix ? Si *L'Homme à l'Hispano* est un drame amoureux comme on a déjà pu en lire, l'intérêt du roman réside dans la tragédie sociale que déroule en parallèle Pierre Frondaie. Il décrit une société biarrote de l'entre-deux guerres qui n'est portée que sur les apparences et l'opulence, dans laquelle un amant ruiné ira se perdre pour de bon. Si on retrouve avec plaisir une description fine et vivante de plusieurs villes marquantes de la région (Biarritz et Oloron-Sainte-Marie), on regrettera le style parfois trop emphatique quand il s'agit d'exposer les états d'âme de Georges Dewalter, sa lady et le mari trompé.

G.F.



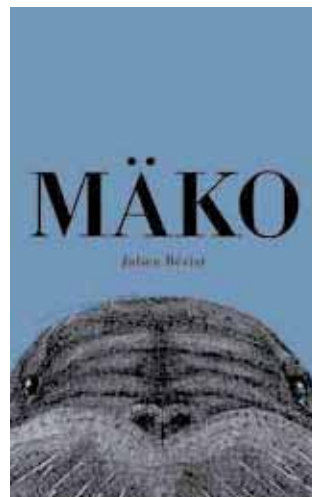
MÄKO

JULIEN BÉZIAT,

Collection Pastel, École des loisirs, 13,50€, 2011.

Mäko est un morse pas comme les autres. C'est un magicien de la glace. Il sait sculpter la banquise pour faire apparaître des poissons. Un pouvoir bien utile quand la banquise s'effrite et fait fuir toute leur précieuse nourriture. Les amis de Mäko sont affamés et le supplient d'agir pour la faire revenir. Alors, pendant des heures et des nuits, sans relâche, il crée des poissons incroyables. La banquise tout entière résonne de ses coups de défenses dans la tragédie sociale que déroule en parallèle Pierre Frondaie. Il décrit une société biarrote de l'entre-deux guerres qui n'est portée que sur les apparences et l'opulence, dans laquelle un amant ruiné ira se perdre pour de bon. Si on retrouve avec plaisir une description fine et vivante de plusieurs villes marquantes de la région (Biarritz et Oloron-Sainte-Marie), on regrettera le style parfois trop emphatique quand il s'agit d'exposer les états d'âme de Georges Dewalter, sa lady et le mari trompé.

S.L.



DERNIERS RETRANCHEMENTS

HERVÉ LE CORRE,

Rivages/Noir, 8,50€, 2011.

Hervé Le Corre parvient à nous faire dresser l'échine. Dans chacune de ces nouvelles, son écriture descriptive et ciselée saisit le lecteur en quelques phrases. Bien plus qu'un récit de fait divers, ces histoires sont des tranches de vie ultra réalistes. Un sens du réel qui suscite l'inquiétude. Un mari rabaissé, jaloux et trompé, une mère au foyer désabusée et battue, un couple de personnes âgées qui se meurt dans sa solitude, un enfant incompris et révolté : Hervé Le Corre peint une société sombre où la violence est reine. Dans ces photographies du quotidien, les personnages sont poussés dans leurs derniers retranchements. Comme pris au piège d'un engrenage. Et le lecteur encaisse chaque dénouement comme une gifle. Roman noir agrémenté d'une touche de polar, ce recueil de nouvelles suit parfaitement la bibliographie de l'auteur bordelais. Il avait reçu le Grand prix du roman noir à Beaune en 2010 pour *Cœurs déchiquetés*. Un conseil : à lire sous le soleil pour éviter au climat anxigène émanant de ces pages de devenir trop prégnant.

L.W.



LA RONDE DES CANNELÉS

OLIVIER STRAEHLI,

Éditions de La Martinière, 10€, 2012.

Sous sa robe caramélisée, une douceur exquise, des arômes de rhum et de vanille qui affolent les papilles. Et si vous vous mettiez au cannelé ? Une pâtisserie qui se conjugue aussi bien au salé qu'au sucré. Olivier Straehli a fait le tour de la question en 40 recettes. Vous trouverez dans *La ronde des cannelés* des recettes simples mais élaborées, originales et gourmandes. Imaginez-vous un soir d'été après une dure journée de farniente, quoi de mieux qu'un cannelé pesto d'estragon et citron pour accompagner votre verre de blanc ? Après un bon repas, pourquoi ne pas finir avec un cannelé aux figues ? Et pour les plus toqués, des recettes gastronomiques vous attendent à la fin du livre. Mention spéciale pour le cannelé en aspic de thé au jasmin et celui au chocolat noir coulant et piment d'Espelette. Petit conseil de cuisinier amateur, pas la peine d'investir dans un moule en cuivre, à 8 euros l'unité, pour faire de bons cannelés. Le silicône fera parfaitement l'affaire !

S.L.



28 décembre 1999 - centrale de Blaye

LA GRANDE PEUR

En décembre 1999, la « tempête du millénaire » déferle sur les côtes françaises. Et provoque une inondation partielle de la centrale nucléaire du Blayais. Pendant quelques heures, le réacteur n'est plus sous contrôle. Récit de la catastrophe à laquelle vous avez échappé.

Texte et dessin par Louis Thubert. Photos : Guillaume Huault-Dupuy, Audun K

La centrale du Blayais se dresse au bord de la Gironde dans les marécages, sur le territoire de la commune de Braud-et-Saint-Louis.

Nous sommes le douze décembre 2012. Treize ans après le drame. Les villages voisins se sont vidés après ce que tout le monde appelle « l'incident ». Les châteaux ont perdu de leur superbe. Les toitures mises à mal par la tempête sont défoncées. Depuis l'autoroute, Paul ne peut pas les apercevoir. Ses yeux bleus scrutent le ciel d'un air inquiet. Quand, le 28 décembre 1999, le cœur du réacteur est entré en fusion, la fuite radioactive qui en a découlé a irradié les alentours. La tempête Martin a fait des dégâts. Les retombées de l'incident ont été encore plus terribles : les environs de la centrale sont désormais une zone interdite.

Paul, crispé, jette un coup d'œil dans son rétroviseur. Ses cheveux lui tombent dans la nuque, emmêlés, ses vêtements sales sentent la transpiration. Il ne porte qu'un pull léger en coton bleu marine, et il a laissé son blouson de cuir brun sur le siège du passager. Pourtant, il sue à grosses gouttes. Les particules radioactives rejetées lors de l'explosion de la centrale du Blayais sont retombées surtout ici, poussées par le vent d'ouest. À cause d'une inondation des locaux, l'un des réacteurs de la centrale nucléaire implanté non loin de Braud-et-Saint-Louis était entré en fusion. Il poursuit sa route : il lui reste trois-quarts d'heure avant d'arriver à Bordeaux.

Les radiations ont touché les vignes. Boire du côtes-de-blaye produit après 1999 est devenu un risque de contamination radioactive. Français et étrangers ont arrêté d'acheter du vin de Bordeaux. Paul jette un coup d'œil par la vitre de la portière. Il pleut sur des maisons vides, comme la nuit de l'incident. Mais le vent souffle moins fort, et la marée ne pousse pas le fleuve à gronder. Les communes de Saint-Ciers-sur-Gironde, Marcillac et Blaye sont devenues des villes fantômes. Paul se souvient des bâtisses de pierre jaune qu'il voyait quand son père emmenait des amis étrangers alléger leur porte-monnaie chez les cavistes. « Maintenant,

les touristes ne viennent plus, et papa reste dans son appartement », songe Paul. Le seuil radioactif critique d'un millisievert n'a pas été atteint à Bordeaux : le nuage n'est pas passé par là. Paul avait à peine dix-huit ans lors de l'accident. Par peur d'une contamination, quasiment tous les habitants de la rive est de la Gironde ont fui. Ils savaient que la centrale était là, au milieu du marécage. Potentiellement, le risque était grand, mais les normes de sécurité paraient à tout. Et comme la région profitait des retombées économiques, on acceptait ces grands bâtiments gris, ce navire de béton échoué. Ceux qui avaient trop peur

étaient partis depuis longtemps. Alors qu'il arrive enfin au pont d'Aquitaine, Paul se rappelle le déroulement des événements, cette funeste nuit. La tempête, la pluie, la marée. Chacun des éléments, pris séparément, n'aurait pu avoir une telle ampleur. La terrible coïncidence qui les a réunis a dépassé toutes les précautions prises. Le 27 décembre 1999, la tempête Martin touche l'Europe. C'est elle, la cause principale de l'inondation de la centrale, et donc de l'accident. La dépression qui s'est formée dans l'Atlantique atteint la France en fin d'après-midi. Les vents force 12 ravagent le département de la Charente-Maritime, à quelques

II TOUS LES BORDELAIS DEVAIENT SE CALFEUTRER CHEZ EUX : IMPOSSIBLE D'ÉVACUER LA VILLE. "

kilomètres au nord de la centrale du Blayais. Le vent souffle à 194 km/h à Royan, plus près de l'Atlantique. Les arbres sont arrachés. Les ardoises volent. Un tronc tombe, coupant l'alimentation électrique auxiliaire à 18 heures. Les réacteurs fonctionnent toujours normalement. La Gironde s'agite à cause du coefficient de marée important, et la pluie n'arrange rien. Les vagues submergent les digues, l'une après l'autre, et la route d'accès au site, la « voie lourde », est bloquée vers 19h30. Trop basse en cas d'inondation, mais c'est trop tard. Il est devenu dangereux d'atteindre la centrale. Les digues n'étaient pas assez hautes pour empêcher à la fois le vent, la pluie et la marée de faire pénétrer l'eau

dans le complexe. Sur les quatre réacteurs que compte la centrale, les numéros 2 et 4 s'arrêtent à 20h50, pour éviter un problème de surtension. Mais une partie des locaux de la centrale est inondée, et les conditions météorologiques empêchent les équipes d'astreinte d'arriver sur les lieux. La situation est critique pour les agents coincés à l'intérieur, coupés du monde face à l'onde qui s'introduisait partout. L'eau entre à 22 heures au sous-sol du bâtiment des réacteurs 1 et 2. L'alarme a été transmise au réacteur 4, pas aux autres. La Gironde a arraché une partie de la digue, et continue à déverser des paquets d'eau. Les pompes de l'édifice qui abritait le réacteur 1 ont été noyées, compliquant dangereusement les choses. L'inondation a détruit les tableaux électriques dans ce bâtiment. Les générateurs de secours tombent en panne. Le système de refroidissement du réacteur est désormais inefficace. La température du réacteur augmente inexorablement. Les voyants passent au rouge, l'un après l'autre. La surchauffe commence alors. Pendant dix heures, le personnel se bat pour éviter la fusion du cœur du réacteur, le pire scénario d'accident nucléaire. La route n'est pas totalement dégagée. Les équipes envoyées en renfort à partir de minuit restent bloquées. Coincés sur le site, les agents présents tentent de refroidir le

cœur du réacteur, tout en pompant. Mais en envahissant la centrale, la Gironde a charrié avec elle des débris qui compliquent le travail. Quand les renforts arrivent à une heure et demie du matin, le 28 décembre, ils constatent l'inondation et la surchauffe du réacteur 1. Malheureusement, il est impossible de refroidir le combustible. L'eau de refroidissement s'est évaporée. Le combustible produit alors de l'hydrogène, et, sous la pression du gaz, l'enceinte de confinement cède. Voilà comment s'est déroulé ce que les médias appellent maintenant « l'incident du Blayais ». Treize années ont passées depuis la catastrophe, et la Gironde ressemble à un désert marécageux. Paul gare sa voiture. Le nuage radioactif n'est pas passé au dessus de Bordeaux. Poussé par le vent, il a continué vers l'est, au-dessus de la Dordogne, avant de partir en direction de l'Italie. En fermant les yeux, Paul entend le bruit de la sirène qui hurlait. Tous les Bordelais devaient se calfeutrer chez eux, des pastilles d'iodes furent distribuées. Avec les conséquences de la tempête et l'accident, impossible d'évacuer Bordeaux. La priorité était donnée aux villages autour de la centrale, qui ont été totalement vidés de leurs habitants.



Paul sonne chez Jean-Louis et, en attendant la réponse, il observe son visage dans une vitre. Des cheveux hirsutes, des cernes sous les yeux. Même s'il n'a pas été exposé aux radiations, il se sent plus atteint que le jeune homme qu'il fût avant l'incident du Blayais.

« C'est toi, Paul ? » La voix de son père est tremblante dans l'interphone. Lui aussi a été affecté par l'accident. Il ne sort plus de chez lui depuis que sa femme est retournée vivre à

Paris, par peur des radiations. Récemment, son médecin a appelé Paul. L'isolement dans lequel il vit est mauvais pour lui. Paul veut le convaincre de quitter Bordeaux et de venir à Paris, où il pourra le voir plus facilement. Il rentre dans l'immeuble. Son père habite au troisième étage et, avec un couple de retraités, est le seul à vivre dans le bâtiment. Le département est moins peuplé qu'avant. Un périmètre de sécurité cerné de grilles a été établi autour de la centrale. De l'autre côté, les plantes se sont mises à pousser anarchiquement, envahissant les jardins et les maisons. « Bordeaux sera-t-il

menacé du même sort ? » se demande Paul. Chaque fois qu'il vient, il a l'impression que la ville se dépeuple un peu plus. Le voilà chez son père. Jean-Louis le regarde, hagard. « Tu viens m'emmener, c'est ça ? Je ne veux pas partir ! » grommelle-t-il d'une voix où

II QUAND LES RENFORTS ARRIVENT, ILS CONSTATENT LA SURCHAUFFE DU RÉACTEUR. "

se mélange l'obstination et l'impuissance. Le père de Paul a l'air piteux. Sur son dos voûté, une chemise sale laisse voir un maillot de corps. Un pantalon en lin complète sa tenue. Tous ceux qu'il connaissait n'habitent plus à Bordeaux. Et pourtant, il ne veut pas quitter la ville. « Papa, tu as préparé tes affaires ? Tu sais qu'il faut y aller » répond Paul. Jean-Louis acquiesce. Malgré son entêtement, il a bouclé son sac. Alors, Paul le met dans le coffre de sa voiture. Son père se laisse faire. Jean-Louis s'endort rapidement après le dîner. Demain, ils prendront l'autoroute, laissant la ville endormie derrière eux. <



Tchernobyl, vingt-cinq ans après. Un sort qui attend la Gironde si une fuite massive se produit à la centrale du Blayais.



Institut de
journalisme Bordeaux
Aquitaine



**Un master professionnel
de journalisme**
reconnu par la convention collective

**Un diplôme d'université :
journaliste reporter d'images
(JRI)**



Des formations “sur-mesure”

Tout public

Vous êtes intéressés par les méthodes et pratiques du journalisme, nous construisons des stages adaptés à vos besoins :

- Concevoir et animer un site Web
- Décliner l'information /multisupport/multimedia
- Découvrir les médias sociaux

Journalistes

L'IJBA vous propose des modules de perfectionnement professionnel :

- Entraînement à la technique de l'interview (presse écrite, radio, télévision)
- Vulgarisation de l'information scientifique, technique ou hyperspécialisée
- Journalisme et médias sociaux

Institut de journalisme Bordeaux Aquitaine
Université Michel de Montaigne – Bordeaux 3

Tél. 05 57 12 20 20
journalisme@ijba.u-bordeaux3.fr
www.ijba.u-bordeaux3.fr